This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

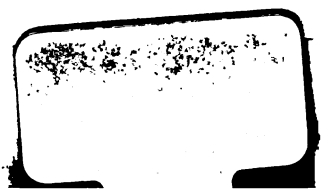
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 c. 24



Miss Knatchbulls

March 16th 1807.

THÉÂTRE

A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES.

Leçon commence, exemple achève.
La Motte, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, près St Côme.

M. DCC. LXXXV.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce quatrième Volume.

Le Bal d'Enfans, ou *le Duel.*

Le Voyageur.

Vathek.

Les Faux Amis.

Le Magistrat.

LE BAL D'ENFANS,

OU

LE DUEL,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

LE BARON.

THÉODORE, *Fils du Baron, âgé de douze ans.*

L'ABBÉ, *Gouverneur de Théodore.*

Le Chevalier de VERVILLE, *âgé de treize ans.*

CHAMPAGNE, *Laquais de Théodore.*

La Scène eſt à Paris, chez le Baron.

LE BAL D'ENFANS,

OU

LE DUEL,

COMÉDIE.

Et dans de foibles corps s'alluma un grand courage.
RACINE fils, Poëme de la Religion.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Salon. On doit voir un canapé dans le fond du Salon.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

LE GRAND SALON est-il arrangé pour le Bal ?

L'ABBÉ.

Oui, Monsieur, les banquettes sont posées, le buffet est dressé, tout est prêt.

LE BARON.

Que fait mon fils ?

L'ABBÉ.

Champagne le coëffe pour la troisième fois du jour.

LE BARON.

Fi donc, comment souffrez-vous cela ?

L'ABBÉ.

Que voulez-vous, Monsieur, ce bal que vous donnez lui tourne la tête ; il veut, dit-il, danser ce soir la Cosaque ; il saute, il se démène, se met en nage en répétant cette maudite Cosaque ; on est obligé de le recoëffer d'heure en heure, & même de le changer de chemise : je n'ai jamais rien vu de pareil ; il est comme un fou.

LE BARON.

Cela est incroyable ; il n'aimoit pas la danse l'année passée.....

L'ABBÉ.

Oh bien, à présent, c'est son goût dominant. Il s'est levé ce matin avant moi; & avant de songer à déjeûner, il avoit déjà dansé trois fois la Cosaque.

LE BARON.

Cela n'est pas naturel; il y a quelque chose là-dessous!....

L'ABBÉ, *riant.*

Eh, vraiment oui, il y a quelque chose, là-dessous!....

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est, l'Abbé? Contez-moi cela.

L'ABBÉ.

C'est que Mademoiselle Amélie vient ce soir au Bal; c'est que Mademoiselle Amélie est charmante, & qu'elle danse la Cosaque à merveille....

LE BARON.

Bon!.... Vous croyez que c'est-là le motif...

L'ABBÉ.

Oh, j'en suis sûr. Il aime Mademoiselle Amélie de tout son cœur.

LE BARON.

C'est un cœur bien pressé; songez-vous que Théodore n'a que douze ans?

L'ABBÉ.

Je vous assure qu'il parle des talens & des grâces de Mademoiselle Amélie comme s'il en avoit dix-huit.

LE BARON.

Il parle, dites-vous; ah, cela est de trop: il faut lui apprendre à se taire. Puisqu'il veut se donner les airs d'aimer, il faut qu'il commence par devenir discret. Mais j'ai quelques ordres à donner; l'Abbé, attendez-moi ici, je reviendrai dans un moment. (*Il sort.*)

L'ABBÉ, *seul.*

Le bon Père!.... & une tendresse pour son fils si clairvoyante, si bien entendue!..

Qu'un Gouverneur est heureux quand le Père de son Élève le seconde ainsi ! C'est la vertu ou la folie des Parens qui fait les bons ou les mauvais Instituteurs....

SCÈNE II.

L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ.

Ah Champagne.... Enfin, Monsieur Théodore a-t-il achevé sa toilette ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur; & je viens vous prévenir que je lui ai dit que vous le demandiez, parce que s'il reste un quart-d'heure livré à lui-même, la Cosaque ira son train.

L'ABBÉ.

Il m'a cependant promis qu'il se tiendroit tranquille.

CHAMPAGNE.

C'eſt plus fort que lui. Pendant que je

le coëffois, il la chantoit, il battoit la mesure, il se trémoussoit..... Oh, il m'a bien fait enrager aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Il falloit m'appeler.

CHAMPAGNE.

Monsieur, je vous en prie, ne lui parlez point de cela; il ne mérite pas d'être grondé.... Monsieur le Baron m'a ordonné de vous tout dire..... Tenez, entre nous..... vous allez rire, mais c'est que..... vous connoissez bien Mademoiselle Amélie.....

L'ABBÉ.

Oui.....

CHAMPAGNE.

Eh bien, c'est elle qui est la cause de toutes les gambades de Monsieur Théodore..... Il n'y a plus d'enfant.....

L'ABBÉ.

Qu'est ce qui vous persuade cela?

CHAMPAGNE.

Pardi, cela est clair comme le jour.....

Je m'en doutois depuis trois semaines, mais aujourd'hui j'en suis certain. Il a fait des vers ce matin, où il dit qu'il *aimera toute sa vie la charmante Amélie*, il y a cela.... c'est un enfant qui a un esprit!.... Il a oublié ses vers sur une table & je les ai lus; & puis il a envoyé chercher tout-à-l'heure le Maître-d'Hôtel, pour le prier de faire des glaces à l'ananas, parce que Mademoiselle Amélie les aime.... & puis il a toujours dans sa poche une rose artificielle que Mademoiselle Amélie a perdue au dernier bal; enfin il ne pense qu'à elle; c'est bien drôle.

L'ABBÉ.

Paix, je l'entends.

CHAMPAGNÉ.

Tenez, je vous le disois, il chante la Cosaque.

SCÈNE III.

L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ.

CHAMPAGNE, laissez-nous. (*Champagne sort.*)

(*Théodore entre en chantant.*)

L'ABBÉ.

Eh bien, Monsieur, comme vous voilà déjà dépoudré....

THÉODORE, *faisant quelques pas de danse.*

Ce maudit pas!.... je ne l'attraperai jamais....

L'ABBÉ.

J'admire votre obéissance, & la solidité de vos paroles d'honneur.... Je ne danserai plus, me disiez-vous; je vous le promets.....

THÉODORE, *d'un ton piqué.*

C'est vrai, j'ai dit cela; mais je ne vous

ai point donné ma parole d'honneur.... Je ne manque point à ma parole d'honneur, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Ainsi, à moins d'un serment, on ne peut compter sur vos protestations. .... On ne doit pas prodiguer sa parole d'honneur; on ne la donne que dans les occasions extraordinaires : par conséquent, habituellement dans le cours commun de la vie je ne vous croirai plus.

THÉODORE.

Vous ne me croirez plus !....

L'ABBÉ.

Ai-je tort ? je vous en fais juge.

THÉODORE.

Mais....

L'ABBÉ.

Et je ne vous cache pas que prenant ainsi l'habitude de douter de votre vérité dans les petites choses, vous me persuaderez moins facilement dans les grandes; & votre parole d'honneur fera moins

d'impression sur moi, que n'en faisoit autrefois la plus simple promesse.

THÉODORE.

C'est me dire, Monsieur l'Abbé, que vous n'avez plus d'amitié pour moi.... Quand on aime quelqu'un, on ajoute foi à ses paroles..... Moi, je crois tout ce que vous me dites, &....

L'ABBÉ.

Mais, vous ai-je jamais trompé?

THÉODORE.

Oh non....

L'ABBÉ.

Vous me croyez toujours, & pourtant je ne vous ai jamais donné ma parole d'honneur.... Sachez donc, Monsieur, que le *oui* & le *non* d'un honnête homme valent tous les sermens du monde. La vérité n'est-elle pas la première de toutes les vertus, puisqu'un démenti est le plus horrible affront qu'on puisse recevoir, & que l'honneur impose l'indispensable obligation d'exposer sa vie pour s'en venger?

THÉODORE.

Ah, je vous assure que dès-à-présent, excepté de mon Papa, je ne souffrirois un démenti de qui que ce soit dans l'univers.

L'ABBÉ.

Vous vous battriez?....

THÉODORE.

Assurément, je me battrois.... Je n'ai que douze ans; mais mon Papa n'a-t-il pas fait sa première campagne à douze ans? Ainsi, dès qu'à cet âge on peut bien servir le Roi, on peut se battre aussi pour sa querelle particulière... Un boulet, une épée, tout cela est égal.... cela tue, ou cela fait honneur tout de même.

L'ABBÉ.

Cela tue tout de même, mais l'honneur est différent; il y a un peu plus de gloire à combattre pour sa Patrie & son Roi, qu'à se battre contre un de ses compatriotes. Il faut un grande réunion de choses pour qu'un duel ne soit pas très blâmable aux yeux des gens éclairés. L'humanité &

les lois le condamnent également ; & quand ce n'est pas véritablement l'honneur qui le prescrit, il n'est plus qu'un honteux égarement produit par la folie & la férocité.

THÉODORE.

Mais quand la cause est bien juste ?

L'ABBÉ.

On fait alors son devoir, & l'on a l'intérêt & l'approbation de tous les honnêtes gens. Mais ce cas est si rare.... On peut avoir un sujet indispensable de se battre, sans avoir la justice de son côté.

THÉODORE.

Comment cela ?

L'ABBÉ.

Pour un démenti, par exemple ; si celui qui le reçoit l'a mérité, & s'il est menteur & brave, il se battra & fera bien, puisqu'il n'y a pas là-dessus d'autre parti à prendre. Mais qu'en résultera-t-il ? il prouvera seulement qu'il n'est pas lâche ; il n'en conservera pas moins au fond de l'ame le remords affreux d'avoir mérité une im-

putation déshonorante. Il n'en gardera pas moins sa réputation de menteur ; en se battant, il se vengera, mais ne pourra se justifier. Vous conviendrez que ce n'est pas là une cause qui puisse faire honneur.

THÉODORE.

Je comprends bien cela, Monsieur l'Abbé ; *je vous donne ma parole d'honneur* que je serai toujours de la plus grande vérité jusques dans les plus petites choses, & que mes *oui* & *non* vaudront les vôtres. . . .

L'ABBÉ.

Voilà un engagement qui me fait un grand plaisir, & je le regarde comme inviolable.

THÉODORE.

Ah, voici Papa.

SCÈNE IV.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE.

LE BARON.

THÉODORE, je vous cherche pour vous dire une fâcheuse nouvelle, c'est qu'on n'a pas pu trouver d'ananas; ainsi les glaces que vous aviez commandées....

THÉODORE.

Oh, Papa, cela est égal.

LE BARON.

Cela ne vous fait donc rien?

THÉODORE.

Non Papa....

LE BARON.

J'ai peine à me le persuader.

L'ABBÉ.

Oh, dès que Monsieur Théodore dit *non*, vous pouvez le croire, Monsieur;

un *non* dans sa bouche a toute la force d'un serment.

LE BARON.

Ah, tant mieux, mon fils; qu'il m'est doux de vous voir de tels principes!

THÉODORE.

Papa!....

LE BARON.

Qu'avez-vous, mon ami? Pourquoi donc cet air triste?

THÉODORE.

Mon Dieu, Monsieur l'Abbé?....

L'ABBÉ.

Eh bien, vous avez les larmes aux yeux; que signifie ceci?

THÉODORE.

En me rétractant tout de suite, appellerez-vous cela avoir manqué à ma parole?

L'ABBÉ.

Une prompte réparation, bien franche & bien claire, efface tout.

THÉODORE.

Papa..... c'est que..... en effet je n'aime pas les glaces d'ananas, cela m'est égal, *pour moi*, qu'il n'y en ait pas..... mais..... pourtant je suis fâché.... parce que l'autre jour plusieurs Demoiselles chez ma tante en demandèrent.. & voilà pourquoi je desirois qu'il y en eût ce soir..

LE BARON.

Il ne falloit donc pas dire que cela vous étoit égal.

THÉODORE.

Mais cela m'est bien égal, *pour moi*, Papa; c'est ce que je voulois dire.

LE BARON.

Ah, Théodore, point de détours; voyez à combien de fautes une première faute vous entraîne. Vous n'avez d'abord fait qu'un léger mensonge, causé par l'embarras; & à présent, pour vous excuser, vous employez avec moi la fausseté & la dissimulation; pourquoi ces frivoles artifices? il y a tant de courage & de noblesse à reconnoître ingénuement ses fautes.

THÉODORE.

Eh bien, Papa, je vous ai dit *non* d'abord mal-à-propos, mais cela m'est échappé, & au même instant j'ai eu l'intention de me dédire.

L'ABBÉ.

Ce qui est d'autant mieux, que vous nous aviez persuadé. On justifie la confiance qu'on inspire, quand on est incapable d'en abuser.

LE BARON.

Allons, Théodore, vous venez de vous expliquer avec franchise, tout est oublié. Mais, dites moi, quelles sont donc *ces Demoiselles* qui aiment tant les glaces d'ananas?

THÉODORE, *avec embarras, & très-bas.*

Papa.... c'est Mademoiselle Amélie.

LE BARON.

Hem, je n'entends pas.

THÉODORE.

Mademoiselle Amélie.

LE BARON.

Et les autres ?....

THÉODORE.

Papa..... voilà tout.

LE BARON.

Mais.... plusieurs Demoiselles, disiez-vous ? Pourquoi parliez-vous de *plusieurs* au lieu d'une seule ; c'étoit par distraction apparemment ?

THÉODORE.

Non Papa.... c'étoit exprès.

LE BARON.

Et à quoi bon cela ?

THÉODORE.

Parce que je n'osois parler de Mademoiselle Amélie toute seule.

LE BARON.

Venez m'embrasser, Théodore ; voilà ce qui s'appelle répondre sans détour : si vous saviez à quel point cela me charme, & combien cette candeur eſt aima-

ble ! Mon enfant, vous avez une ame honnête & pure, n'employez donc jamais de vains deguisemens ; laissons au vice le mensonge & la dissimulation, il en a besoin pour cacher sa difformité ; mais un cœur droit abhorre jusqu'à l'apparence de l'artifice ; plus il est bon, plus il est franc ; il aime enfin à se laisser pénétrer par la flatteuse & douce certitude d'attacher mieux en se dévoilant.

THÉODORE.

Papa, je serai toujours vrai, je vous assure....

LE BARON.

A présent, mon fils, avouez-moi pourquoi vous avez tant de répugnance à me parler de Mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

En vérité, je n'en sais pas trop la raison.....

LE BARON.

On dit que vous êtes très-occupé d'elle ; vous répétez sans cesse son nom ; vous faites son éloge à tout le monde ;

vous vous en entretenez avec tout ce qui vous entoure; je suis le seul à qui vous n'en ayez jamais parlé. Savez-vous ce que cela prouve, Théodore? Que vous oubliez qu'il ne vous est possible de faire un choix qu'avec mon aveu; que d'ailleurs vous n'avez pas en moi la confiance qui m'est due, & que vous manquez de discrétion.

THÉODORE.

Oh, non, Papa..... je n'ai de confiance qu'en vous & M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Il est vrai, Monsieur, que vous m'avez beaucoup parlé de Mademoiselle Amélie; mais je ne puis me dissimuler que vos plus intimes confidences à cet égard, ont été faites à Champagne, à Brunel, à Bertrand; enfin à tous les gens de la maison.

LE BARON.

Voilà de dignes confidens!.... Ainsi tout le monde croit que Mademoiselle Amélie vous tourne la tête: on se trompe, Théodore; si vous l'aimiez réellement, vous

vous seriez plus discret, vous respecteriez davantage sa réputation.

THÉODORE.

Ah, Papa, elle ne m'a jamais témoigné la moindre préférence, & je l'ai bien dit.

LE BARON.

Si elle vous en avoit montré, pourriez-vous en convenir ?

THÉODORE.

Non, Papa.

LE BARON.

Ainsi donc vos protestations à cet égard ne font rien pour elle ; on peut penser que vous cachez le retour qu'elle vous accorde, par la certitude qu'en le confiant vous passeriez pour un fat & un malhonnête homme. D'ailleurs, beaucoup de gens sont persuadés qu'on n'a point la tête tournée pour une femme, sans avoir de grandes espérances, c'est l'opinion générale ; vous voyez donc que c'est une indiscrétion très-condamnable d'afficher le

sentiment qu'on éprouve ; & que la délicatesse, la prudence, l'honneur même, devoient vous condamner au silence.

THÉODORE.

Papa, je vous prie, defendez à Champagne & à Brunel d'en parler à qui que ce soit.

LE BARON.

Le mal est fait ; ils l'ont peut-être déjà dit à cent personnes. Mon fils, détestez toujours, sur-tout, les vices qui conduisent à des fautes qu'on ne peut réparer, la médisance & l'indiscrétion sont de ce nombre ; & n'oubliez jamais que le repentir ne purifie véritablement le cœur, que lorsque les moyens de la réparation sont en notre pouvoir. Mais, j'ai encore une question à vous faire. Vous portez toujours dans votre poche, m'a-t-on dit, une rose que Mademoiselle Amélie vous a donnée ?.....

THÉODORE, *vivement.*

Qu'elle m'a donnée !.... O ciel, peut-on dire un pareil mensonge !.... Cette

rose est tombée de ses cheveux au dernier bal, je l'ai ramassée sans qu'elle s'en apperçut....

LE BARON.

Voilà comme la vérité s'altère en passant par plusieurs bouches; & vous voyez que vous auriez bien mieux fait de ne point parler de cette rose.

THÉODORE.

Mais, Papa, qui est-ce qui vous a dit une semblable fausseté?

LE BARON.

Ce n'est aucun de mes gens, je puis vous l'assurer; & puisque vous voulez le savoir, c'est votre tante qui me l'a dit ce matin.

THÉODORE.

Ma tante! comment se peut-il?.....

LE BARON.

Elle l'aura su par cascades, cela n'est pas surprenant; il ne faut que vingt-quatre heures pour répandre une indiscrétion dans tout Paris; en circulant ainsi, le fait change & s'altère, suivant la malignité

de ceux qui le débitent; & dans un très-grand nombre de personnes, il y a toujours quelques méchans.

L'ABBÉ.

Cependant ceci est très-fâcheux pour Mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

O mon Dieu..... Papa, je vous supplie d'écrire à ma tante.....

LE BARON.

Mon enfant, je ne vous cache pas que cela seroit inutile; elle est si persuadée!... & moi-même....

THÉODORE.

Comment?..... Comment, Papa, vous pourriez....

LE BARON.

Mais, écoutez donc, l'attache que vous mettez à cette rose est bien singulière... à moins que vous ne la teniez de la main de Mademoiselle Amélie.....

THÉODORE.

Oh ; Papa, je vous jure, je vous proteste. . . .

LE BARON.

Fort bien, mon ami, vous faites votre devoir. . . . . Que la chose soit vraie ou fausse, vous ne pouvez avoir un autre langage, même avec moi. Vous me devez l'aveu de vos sentimens, mais il ne vous est pas permis de divulguer les secrets de Mademoiselle Amélie ; je ne vous presse pas là-dessus ; au contraire, je vous exhorte à la plus grande discrétion.

THÉODORE.

Eh je vous ai tout dit, Papa ; vous me mettez au désespoir par vos doutes. . . . . Maudite rose, je la jetterai dans le puits !. . . Ah, je vous assure que Mademoiselle Amélie est bien éloignée de me donner des préférences ; elle n'aime même pas à danser avec moi, elle dit que je brouille toujours les contredanses. . . . & quand nous dansons ensemble, elle ne saute plus, elle ne fait que marcher. . . . Voilà pour-

tant comme elle me traite, je vous le jure, Papa; si vous écriviez tout cela à ma tante.....

LE BARON.

Il eſt certain que Mademoiselle Amélie a montré, jusqu'à cette malheureuse histoire, une grande modestie, une extrême réserve; je ne l'aurois jamais soupçonnée de coquetterie....

THÉODORE.

Oh, elle en est incapable, & c'est pourquoi je l'aime tant.... Si elle n'avoit pas un air si doux, si sage....

LE BARON.

Eh bien, Théodore, puisque vous l'aimez réellement, tâchez donc d'acquérir les qualités qui vous ont séduit en elle, ce sera le seul moyen de lui plaire; ne soyez plus étourdi, indiscret; elle est remplie d'instruction & de talens, appliquez vous, étudiez, travaillez pour vous rendre digne d'elle. Je jugerai par vos progrès de vos sentimens pour elle; une fantaisie ne peut qu'égarer, mais une pas-

sion véritable, fondée sur l'estime, doit perfectionner l'esprit, le cœur & la raison....

THÉODORE.

Papa, j'espère que vous êtes dissuadé au sujet de cette rose.

LE BARON.

Si je vois un grand changement en bien dans votre conduite & dans votre caractère, je serai convaincu que vous aimez solidement Mademoiselle Amélie, & alors je le serai de sa parfaite honnêteté; car une coquette ne peut inspirer de semblables sentimens.

THÉODORE.

Oh bien, Papa, vous verrez; vous serez content de moi; je vais m'appliquer de toutes mes forces.

SCÈNE V.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *tenant des lettres.*

(*Au Baron.*)

MONSIEUR, voilà des Lettres qu'on vient d'apporter dans l'instant.

LE BARON.

C'eſt bon. (*Champagne sort, le Baron déployant les lettres.*) Ce sont des billets d'excuse.

THÉODORE.

Pour le bal de ce soir?

LE BARON.

Oui...

THÉODORE, *avec inquiétude.*

Eh bien, Papa?.....

L'ABBÉ, *en riant.*

Ceci est inquiétant.

THÉODORE.

Papa ?....

LE BARON.

Rassurez-vous, il n'y en a point de Mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

Papa, le Chevalier de Verville, par hasard, ne seroit-il pas du nombre de ceux qui s'excusent ?

LE BARON.

Non ; vous seriez bien fâché qu'il ne vint pas ?

THÉODORE.

Mais.... pas trop fâché !....

LE BARON.

Comment donc ; mais vous étiez fort liés ensemble ?

THÉODORE.

Oh, nous ne le sommes plus.

LE BARON.

Et pourquoi ?

THÉODORE.

Il n'est pas poli, sur-tout au bal.... Enfin, j'aimerois mieux qu'il ne vint pas ce soir.

L'ABBÉ.

Il danse bien cependant, & je parie qu'on ne lui a jamais reproché de *brouiller les contredanses.*

THÉODORE.

Aussi veut-il toujours danser, &....

LE BARON.

Et.... achevez donc, Théodore.

L'ABBÉ.

Et comme Mademoiselle Amélie est une très-belle danseuse, je conjecture qu'il la prie souvent.

LE BARON.

Est-ce là, Théodore, la cause de votre refroidissement pour le Chevalier de Verville?

THÉODORE.

Mais..... en partie.

LE BARON.

Ah, ah, vous êtes donc jaloux ?

THÉODORE.

Mais, Papa... elle saute avec lui !....

LE BARON.

Cela eſt piquant pour vous, j'en conviens; mais au lieu de bouder, ce qui eſt injuſte, & vous rend moins aimable, que ne tâchez-vous de mieux danser, on ſauteroit avec vous comme avec un autre.

THÉODORE.

Papa, depuis huit jours je danſe avec une application !....

LE BARON.

Je le ſais, on m'a même dit que vous négligiez pour la danſe toutes vos autres occupations, & cela, ſans doute, pour plaire à Mademoiſelle Amélie; apparemment que vous êtes certain que le ſeul moyen de gagner ſon cœur, eſt de danſer parfaitement; & alors je vous plains beaucoup d'aimer une perſonne d'un caractère ſi méprisable & ſi frivole.

THÉODORE.

Oh, je ne pense pas cela d'elle, elle eſt trop raiſonnable....

LE BARON.

Votre jalouſie n'a donc pas le ſens commun; êtes-vous fâché contre moi quand je ne vous prends pas pour Partener au Wisk; en concluez-vous que je ne vous aime point?....

THÉODORE.

Non, Papa; c'eſt que je joue trop mal.....

LE BARON.

Eh bien, n'eſt-ce pas la même chose quand Mademoiſelle Amélie vous préfère au bal un bon danſeur? ... Si vous croyez que ce petit talent peut la ſéduire, vous ne l'eſtimez pas; & ſi vous êtes ſans crainte à cet égard, votre jalouſie ne vient donc que d'un amour-propre également bas, injuſte & ridicule; ou, pour mieux dire, vous prétendez être jaloux, & vous n'êtes qu'envieux: cette méprise arrive ſouvent; votre âge ſeul peut la rendre excuſable.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD

THÉODORE.

Mais, Papa, quel est donc le cas où la jalousie ne peut être condamnée ?

LE BARON.

Je n'en connois point. Si l'on ne vous a rien promis, & qu'un rival vous paroisse à craindre, cherchez à vous montrer plus aimable, & sur-tout plus vertueux que lui, & ne vous perdez point par une humeur & des plaintes qui seroient injustes & déplacées. Si l'on vous trahit, le mépris doit vous guérir; ainsi, la jalousie n'est jamais qu'un égarement honteux du cœur & de la raison. Tel nom qu'on puisse donner à la défiance, elle est toujours le vice des ames basses & des esprits médiocres; elle outrage & détruit l'amitié; ne doit-elle pas blesser plus profondément encore un sentiment plus délicat & plus vif ?.... Le soupçon flétrit le cœur qu'il déchire, il en souille la pureté; en général, on doit être susceptible de la perfidie qu'on prévoit; la supposer, c'est la concevoir; enfin la trouver possible, est une manière indirecte de s'en accuser soi-même.

SCÈNE VI.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au Baron.*

MONSIEUR, les Musiciens viennent d'arriver ; faut-il éclairer la salle ?

LE BARON.

Oui, j'y vais ; allons, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Je vous suis, Monsieur. (*Le Baron & Champagne sortent.*)

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, THÉODORE.

THÉODORE.

Un moment, Monsieur l'Abbé.... : Quelle heure est-il ?

L'ABBÉ.

Quatre heures.

THÉODORE.

Le bal ne commencera que dans une heure ; nous aurions le tems d'ici-là de faire quelque chose.

L'ABBÉ.

Voulez-vous prendre une leçon de sphère ?

THÉODORE.

Volontiers. Je ne veux plus perdre de tems, Monsieur l'Abbé ; vous ne vous plaindrez plus de moi, je vous en répond. Montons dans ma chambre.

L'ABBÉ.

Allons, de tout mon cœur. (*Ils sortent.*)

(*A la fin de l'entre-Acte, quelques Domestiques apportent plusieurs épées, & les posent sur le canapé.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Il fait un chaud là-dedans!... Reposons-nous un instant ici.

L'ABBÉ.

Le bal eſt charmant.

LE BARON.

La gaîté naïve de l'enfance a tant de graces!.... Toutes ces jeunes perſonnes, animées par une joie vive & franche, offrent le ſpectacle le plus agréable & le plus intéressant: comme leurs traits ſont embellis par la candeur & l'innocence qui s'y peignent! Mais, hélas, dans quelques années, ces êtres aujourd'hui ſi purs & ſi heureux, ſeront livrés au monde, & peut-

être égarés sans retour !..... Ah, qui peut voir un enfant sans s'attendrir, en songeant aux écueils qu'il doit rencontrer, & aux piéges adroits qui lui seront offerts !...

L'ABBÉ.

Avec de bons guides, il saura les connoître & les éviter. Les mauvais Pères seuls doivent craindre l'avenir ; ils trouveront, sans doute, dans les vices de leurs enfans, la juste punition de leur coupable négligence ; mais ces pressentimens affreux ne sont pas faits pour vous : oüi, j'ose vous en répondre, vous recueillerez le fruit de tant de soins ; & vos plus chères espérances sont trop légitimes pour n'être pas réalisées.

LE BARON.

Et c'est à vous que je devrai la plus grande partie de ce bonheur inestimable ! Quand je verrai mon fils, raisonnable & vertueux, se distinguer par sa conduite, croyez que la joie qu'il répandra dans mon cœur, me rappellera dans tous les instans

ce que vous avez fait & pour lui &, pour moi ; à chaque sujet de satisfaction qu'il me donnera, le plus tendre sentiment de reconnoissance au même moment me fera penser à vous ; enfin, la félicité de ma vie, qui sera votre ouvrage, doit être aussi le lien cher & sacré qui nous unira tous les trois.

L'ABBÉ.

Je n'ai fait que mon devoir ; eh, quel autre à ma place ne l'eût pas rempli comme moi ? Quel autre ne seroit pas touché de cet amour paternel si vrai, si passionné, & de cette confiance entière dont j'ai reçu tant de preuves ! Je ne suis contrarié sur rien ; vos discours & votre exemple, loin de gâter mon ouvrage, le perfectionnent : enfin, en me faisant votre ami, vous m'avez donné les sentimens d'un père pour votre enfant. D'ailleurs, cet enfant a le plus heureux naturel ; son ame est sensible & généreuse ; il a de l'esprit, de la franchise ; je ne crains que sa vivacité, elle est exttême ; il faut mettre tous nos soins à la modérer.

LE BARON.

Ce qui me donne sur-tout bonne opinion de son esprit & de son cœur, c'est qu'il sent qu'il a besoin de conseils; il en desire, il en demande, & les écoute avec avidité.

L'ABBÉ.

C'est qu'ils lui sont donnés par la raison & la tendresse, & que vous ne lui prescrivez rien que vous ne pratiquiez; une leçon démentie par l'exemple, ne paroîtra jamais qu'une pédanterie ridicule.

LE BARON.

Mais nous nous oublions ici; retournons au bal; voyons ce que fait Théodore, & s'il a eu le bonheur de danser avec Mademoiselle Amélie.

L'ABBÉ.

Il avoit beaucoup de chagrin tout-à-l'heure, parce que Mademoiselle Amélie étoit engagée en arrivant dans la grande salle; elle avoit été priée en traversant la gallerie.

LE BARON.

Et étoit-ce par le Chevalier de Verville ?

L'ABBÉ.

Non, heureusement ; car, dans ce cas, je crois que Monsieur Théodore auroit eu de la peine à se contenir.

SCÈNE II.

LE BARON L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au Baron.*

MONSIEUR, voilà encore des Dames qui arrivent.

LE BARON.

J'y vais. (*Il sort avec l'Abbé.*)

CHAMPAGNE, *seul,*

Il fait bon ici ; on étouffe là-dedans.... Je suis déjà fatigué d'avoir servi tant de gâteaux & tant de glaces..... Ces enfans, cela saute & mange d'un cœur !....

c'est joli à voir..... Mais à qui diantre en a Monsieur Théodore; il n'a pas seulement mangé une tartelette.... Ah, le voici; par quel hasard?

SCÈNE III.

THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Comment, Monsieur, vous quittez déjà le bal?

THÉODORE.

Je viens me reposer un instant.

CHAMPAGNE.

Vous avez l'air bien triste; vous n'avez pas paru une seule fois au buffet; je devine que vous avez quelque chagrin.

THÉODORE.

Quelle idée!.....

CHAMPAGNE.

Oh, je vous connois; je gagerois que Mademoiselle Amélie est engagée au

moins pour trois ou quatre contredanses, puisque vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous me feriez plaisir de garder vos conjectures pour vous, car elles n'ont pas le sens commun..... Je n'ai pas plus d'envie de danser avec Mademoiselle Amélie qu'avec une autre, & vos imaginations là-dessus sont très-ridicules.....

CHAMPAGNE.

Ah, ah, voici du nouveau.....& la cosaque ?.... & les glaces d'ananas, & la rose, & les vers, & toutes les demi-confidences que vous me faisiez ce matin ; vous avez donc oublié tout cela?

THÉODORE.

Je plaisantois..... Vous prenez tout au pied de la lettre..... ce n'est pas ma faute. Tout ce que j'ai dit ce matin n'étoit qu'un simple badinage.... Cette rose que je vous ai montrée n'a jamais appartenu à Mademoiselle Amélie.... & cependant vous vous pressez de juger, de bavarder, & de répandre vos folles inter-

prétations..... J'en suis très-choqué, je vous le déclare.....

CHAMPAGNE.

Je le vois bien. Mais je n'ai rien interprété; j'ai cru bonnement que vous n'étiez pas capable de dire des fausſetés; voilà tout, Monsieur.....

THÉODORE.

Vous avez cru..... vous avez cru..... Je me flatte pourtant que vous ne croirez jamais que je suis un menteur.....

CHAMPAGNE.

Mais, dame, arrangez-vous, Monsieur, ou vous ne disiez pas la vérité ce matin, ou vous la niez maintenant.

THÉODORE.

Je la nie!... Mais où prenez-vous vos expressions? la patience m'échappe à la fin.....

CHAMPAGNE.

Eh mais, mon Dieu, calmez-vous, d'où peut venir tant de colère? Ma foi, je

je n'y comprends rien : c'est bien vrai que les amoureux n'entendent jamais raison.

THÉODORE.

Vous êtes d'une insolence !.....

CHAMPAGNE.

Vous avez un amour bien fantasque & bien grognon, toujours.....

THÉODORE.

Finissez, Champagne, vous me poussez à bout.....

CHAMPAGNE.

Pardon, Monsieur, ce n'est pas mon dessein : vous savez comme je vous suis attaché ; je vous ai vu naître ; vous m'avez toujours bien traité jusqu'à ce moment, & réellement je ne mérite pas les duretés dont vous m'accablez..... Je ne vous reconnois pas-là. A qui en avez-vous ? En vérité je m'y perds.

THÉODORE.

Mais, c'est que je ne puis supporter que vous vous mettiez des chimères dans

la tête..... & que vous m'appelliez un amoureux.....

CHAMPAGNE.

Eh bien, vous me confirmez dans mon opinion par votre colère. Ce matin vous parliez, vous jasiez de votre amour; & moi je riois & je me disois: voilà une amourette d'enfant, cela passera; à présent, c'est toute autre chose. Comment diantre? vous êtes sérieux, discret; oh, vous en tenez, m'en voilà sûr.

THÉODORE.

Je suis hors de moi, je l'avoue.... votre entêtement est inconcevable..... Où prenez-vous que je suis en colère?..... Vous m'impatientez; mais pour de la colère je n'en ai pas l'apparence.

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes encore que discret; maintenant il faut prendre de la prudence; cela viendra aussi, & vous apprendrez, Monsieur, qu'il ne faut pas commencer par s'emporter & rudoyer les gens qu'on veut dérouter.

THEODORE.

Mais je crois, mon cher Champagne... que je ne vous ai rien dit de bien fâcheux.... J'ai toujours conservé mon sang-froid.... je vous assure.

CHAMPAGNE.

Ah, quand vous me parlerez comme cela vous me ferez croire tout ce que vous voudrez. Allons, la main sur la conscience, vous n'aimez pas plus Mademoiselle Amélie qu'une autre ?

THÉODORE.

Non, réellement..... non, c'étoit une plaisanterie.... en vérité.....

CHAMPAGNE, *à part.*

Le petit traitre, comme il rougit.... (*haut.*) Allons, je vous crois.... & cela me met à mon aise.

THÉODORE.

Pourquoi ?

CHAMPAGNE.

Oh, c'est qu'entre nous, Mademoiselle

Amélie ne me paroissoit pas assez charmante pour vous tourner la tête. Je ne la trouve pas du tout jolie, moi.

THÉODORE.

Mais, remarquez-vous un défaut dans sa figure ?

CHAMPAGNE.

Je ne l'ai pas trop regardée.

THÉODORE.

Il faut que vous ne l'ayez jamais vue ; je parie que vous aurez mis son nom sur le visage d'une autre.

CHAMPAGNE.

Si fait, si fait, Mademoiselle Amélie, la fille de M. le Comte de Sémur. Je l'ai vue vingt fois chez Madame votre Tante, aux petits concerts des lundis. N'est-elle pas blonde ?

THÉODORE.

Oui.

CHAMPAGNE.

Elle a de grands yeux bleuâtres, avec des sourcils bruns.....

THÉODORE.

Et des paupières noires, des cheveux superbes & plantés à ravir; elle a un petit nez charmant..... & un teint..... le plus beau teint du monde.....

CHAMPAGNE.

Elle n'est pas mal bâtie, par exemple; elle a assez bon air.

THÉODORE.

Oh, sa taille est incomparable.

CHAMPAGNE.

Elle jouaille du clavecin & de la harpe, assez gauchement, à ce qu'il m'a paru.

THÉODORE.

O Ciel! elle en joue comme les Anges, & avec une grâce!.....

CHAMPAGNE.

Ne barbouille-t-elle pas aussi? Il me semble qu'on m'a dit qu'elle dessinoit.....

THÉODORE.

Et dans la perfection; & elle peint d'une manière étonnante : elle a tous les talens ; & avec cela une modestie, une douceur.....

CHAMPAGNE.

Oui, elle a l'air doux, je crois qu'elle n'a pas de malice ; elle a une figure moutonne.....

THÉODORE.

Moutonne.....cela est inoui ; une figure moutonne avec un petit nez d'une délicatesse ; un nez !.... comme il n'y en a point.

CHAMPAGNE.

Moi, je suis fort indifférent sur les nés, à vous dire vrai; je n'y prends jamais garde. Enfin, je vois clairement à présent que vous n'êtes pas entiché de Mademoiselle Amélie, comme je le croyois ; vous m'avez tout-à-fait désabusé.... Mais, quelqu'un vient ; ah, c'est Monsieur; allons, je retourne à mon buffet.... (*à part, en*

s'en allant.) Le drôle d'enfant, le drôle d'enfant.

THÉODORE.

Je crois qu'il se moque de moi ; comment falloit-il donc s'y prendre pour le persuader ?

SCÈNE IV.

LE BARON, THÉODORE.

LE BARON.

QUE faites-vous là, Théodore ? Pourquoi n'êtes-vous pas au bal ? .....

THÉODORE.

Papa, j'y vais.

LE BARON.

Mais, pourquoi l'avez-vous quitté ? parlez-moi vrai ; point de détour, mon enfant, vous me l'avez promis.

THÉODORE.

Papa .... c'est que ..... je vous avoue que j'ai un peu d'humeur.

LE BARON.

Et pourquoi ?

THÉODORE.

Mais..... je n'ai dansé qu'une seule contredanse ; cela m'a fâché.....

LE BARON.

Et par quelle raison n'avez-vous pas dansé davantage ; qui vous en empêchoit ?

THÉODORE.

Je ne l'ai pas pu..... elle est toujours engagée.....

LE BARON.

Elle..... Mademoiselle Amélie, n'est-ce pas ? Mais, est-elle la seule danseuse ? Que ne dansiez-vous avec une autre ?... Il n'est ni prudent ni poli de prier toujours la même personne !... Théodore, on ne mérite pas de plaire à la femme qu'on aime, si l'on manque d'égards pour toutes les autres. Mademoiselle Amélie, j'en suis sûr, imagine, d'après votre conduite, qu'en général vous ignorez ce qu'on doit

aux femmes, & alors elle pense certainement que vous êtes grossier, sans esprit & sans délicatesse.

THÉODORE.

Mais, Papa, c'eſt que je n'ai nulles dispositions à la galanterie.

LE BARON.

Tant mieux, c'est tout ce que je desire; la galanterie dont vous voulez parler, n'est qu'un jargon fort plat pour celui qui l'emploie, & même très-choquant pour celle à qui il s'adresse. Il n'est heureusement plus à la mode; autrefois les femmes étoient avides de louanges exagérées & ridicules; elles sont aujourd'hui trop délicates & trop éclairées pour être séduites par une basse & vaine flatterie. Leur vanité, mieux entendue, a rendu plus difficile l'art de les louer, & les moyens de leur plaire; plus estimables enfin, ce n'est que par les égards, la réserve & le respect qu'on les flatte, & par l'esprit & les vertus qu'on les attache. Ainsi, l'on doit mettre un grand prix à

leur opinion, & sur-tout au bonheur d'obtenir leur estime..... Mais, Théodore, retournez au bal, car je vous préviens que Mademoiselle Amélie doit bientôt danser la cosaque, on vient de la lui demander.....

THÉODORE.

Elle s'est engagée à la danser avec moi.

LE BARON.

Allez donc, ne la faites pas attendre. Allez.

THÉODORE.

Oui, Papa. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE V.

LE BARON, *seul, après un moment de silence.*

Il ignore le chagrin qui l'attend ; la cosaque est dansée, & avec le Chevalier de Verville ; quelle sera sa colère, en apprenant cette horrible nouvelle..... Si je l'avois suivi, j'aurois gêné son premier mouvement..... & je veux savoir jusqu'où il peut aller.... Pauvre Théodore, quel doit être son dépit dans cet instant!..... Hélas, si jeune, connoître déjà le trouble & l'agitation!..... Et moi, malgré ma raison, je partage sa douleur enfantine..... je me sens ému ; que sera-ce donc quand je verrai son cœur déchiré par des peines profondes & réelles? ..... L'Abbé ne vient point!..... Ah, le voici.

SCÈNE VI.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Eh bien, l'Abbé, comment s'est conduit Théodore?

L'ABBÉ.

Il est furieux, hors de lui.... Il est arrivé comme la cosaque finissoit; j'étois caché dans l'embrâsure d'une fenêtre, il ne m'a point apperçu; d'ailleurs, il ne voyoit que deux objets dans la salle, Mademoiselle Amélie & le Chevalier de Verville. La première s'est approchée de lui pour lui dire qu'elle l'avoit attendu fort long-tems, & qu'enfin sa mère lui avoit donné l'ordre de danser avec Monsieur le Chevalier de Verville. Le malheureux Théodore n'a rien répondu; il a pâli, rougi, & n'osoit parler, je crois, dans la crainte que les larmes ne lui coupassent la parole. Il s'est éloigné brusquement; il a passé de-

vant moi sans me remarquer ; à deux pas de moi il a rencontré le Chevalier de Verville, & j'ai entendu très-distinctement qu'il lui disoit à demi-bas : qu'il vouloit lui parler un moment dans ce même salon où nous sommes.

LE BARON.

Que signifie cela ?

L'ABBÉ.

Écoutez jusqu'au bout. Son air & l'altération de sa voix, ont fort étonné le Chevalier ; il a demandé une explication que Monsieur votre fils a refusée ; enfin ils sont convenus que le Chevalier danseroit encore une contredanse, parce que sa danseuse l'attendoit, & qu'ensuite ils passeroient dans ce salon. Après avoir entendu cela, je suis sorti sur le champ pour venir vous en instruire ; mais j'ai pris la précaution de dire à Champagne de nous avertir quand il verroit nos deux jeunes gens sortir du bal.

LE BARON.

Quelle impétuosité, quelle violence

dans le caractère de cet enfant!..... S'il n'acquiert pas un empire absolu sur lui-même, dans quels égaremens ne tombera-t-il pas ! La foiblesse & l'emportement, voilà les sources dangereuses des désordres & des excès les plus coupables..... Mais, éprouvons-le jusqu'à la fin; voyons comment il se conduira.. ...

L'ABBÉ.

Quel est votre dessein ?

LE BARON.

De les laisser venir dans ce salon, & de nous cacher dans ce cabinet, d'où nous pourrons facilement entendre leur entretien.

L'ABBÉ.

Il est clair que M. Théodore a le projet de se battre.....

LE BARON.

Laissons-le s'expliquer avec le Chevalier, voilà ce que je suis curieux d'entendre; après toutes les leçons qu'il a reçues de moi aujourd'hui, aura-t-il l'imprudence

d'avouer la cause de son ressentiment; osera-t-il ainsi compromettre ce qu'il aime, & cela après un quart-d'heure de réflexion!....

L'ABBÉ.

L'épreuve que vous méditez est bien délicate; songez-y....

LE BARON.

Je le sens comme vous; elle me trouble, m'inquiète; mais elle peut m'éclairer sur le caractère de mon fils, je dois la tenter.... Je connoîtrai, par cet entretien, s'il a véritablement dans son ame les germes du courage & de la générosité....

L'ABBÉ.

Rappelez une réflexion qui souvent nous a consolés l'un & l'autre, & dont l'expérience démontre tous les jours la justesse: c'est qu'en général, si l'on veut juger des enfans, on ne doit tirer des conséquences positives de ce qu'ils annoncent que sur leurs vertus, & non sur leurs défauts; l'homme est plus foible que méchant, & le mal plus étranger, plus opposé à son naturel qu'on ne le croit. La vertu prend

facilement dans son ame de profondes racines, tandis que le vice n'y pénètre jamais que superficiellement & par degrés ; enfin, je penserai toujours qu'il seroit plus aisé de ramener un cœur égaré, que d'en corrompre un vertueux & sensible.

LE BARON.

Je suis de votre avis, mon cher Abbé ; mais cependant, si mon fils soutient mal cette épreuve, il me percera l'ame..... Quelqu'un vient.....

L'ABBÉ.

Ah, Monsieur, renoncez à votre projet....

LE BARON.

Je ne le puis....

L'ABBÉ.

C'est Champagne.

CHAMPAGNE, *venant précipitamment.*

La contredanse est finie.... Ils vont venir.

LE BARON.

Champagne, quand ils seront ici, vous

les laisserez seuls. . . . . Allons, cachons-nous. . . .

L'ABBÉ.

Vous tremblez.

LE BARON.

Je l'avoue.... J'en rougirois devant tout autre; mais, mon ami, vous savez à quel point cet enfant m'est cher! . . .

L'ABBÉ.

Vos yeux se remplissent de larmes!.... Ah, Monsieur! . . . . (*Ils s'embrassent, & restent un moment sans parler.*)

LE BARON.

Vous seul pouvez excuser cette foiblesse.

L'ABBÉ.

Ah, croyez que je la partage; je suis aussi troublé que vous....

CHAMPAGNE.

Je les entends.

LE BARON.

Venez, mon cher Abbé; Champagne,

s'ils demandent où je suis : dites que je viens d'entrer dans le bal... Allons, venez... (*Ils entrent dans le cabinet.*)

CHAMPAGNE, *seul.*

Comme Monsieur est attendri ; je vois cela souvent.....Bon Père, bon maître, bon homme.... on le serviroit de grand cœur pour rien. Ah, voici Monsieur Théodore.....

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, THÉODORE, CHAMPAGNE.

THÉODORE.

CHAMPAGNE, nous avons affaire ici pour un moment ; laissez-nous. Si mon Papa ou M. l'Abbé me demandent, vous direz que nous répétons une figure de contre-danse, que nous allons danser tout-à-l'heure, & prenez garde que personne ne vienne nous troubler, car nous serons enfermés ; mais cela ne sera pas long.

CHAMPAGNE.

Comment, tous deux tout seuls, & sans violons ?

LE CHEVALIER.

Le violon va venir; laissez-nous seulement.

CHAMPAGNE.

Allons, divertissez-vous bien. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, THÉODORE.

THÉODORE.

A PRÉSENT, je vais fermer la porte. (*Il y va.*)

LE CHEVALIER.

Ce pauvre Théodore, il est devenu fou.

(*Théodore, après avoir fermé la porte, prend deux épées sur un canapé.*)

LE CHEVALIER.

Que cherchez-vous-là, Théodore ?

THÉODORE.

Votre épée & la mienne, qui doivent être ici.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Théodore, votre projet est donc de vous battre ?

THÉODORE, *tenant deux épées.*

Voici votre épée.....

LE CHEVALIER, *prenant la sienne.*

Ah ça, dites-moi ce que je vous ai fait, car je l'ignore.....

THÉODORE.

Écoutez; dans mon premier mouvement je vous ai proposé de venir ici, & vous avez dû comprendre que c'étoit pour vous demander raison de vos procédés. A présent que je suis plus de sang froid, la crainte de faire de la peine à mon Papa, me revient dans l'esprit; & si vous voulez me faire des excuses, je consens à ne point me battre.

LE CHEVALIER.

Comment, des excuses, & de quoi veux-tu que je te fasse des excuses ?

THÉODORE.

On doit recevoir des excuses ou se battre; je sais cela. Il me faut des excuses, arrangez-vous là-dessus, ou bien battons-nous.

LE CHEVALIER.

Mais si l'on doit recevoir des excuses, j'ai plus que vous le droit d'en demander; c'est vous, Monsieur, qui êtes l'aggresseur.

THÉODORE.

Et c'est vous qui avez tort.

LE CHEVALIER.

Mais quel tort?....

THÉODORE.

On m'a dit que vous aviez parlé de moi d'une certaine manière.... qui ne me convient pas.....

LE CHEVALIER.

Cela est faux.... Nommez-moi celui qui a inventé ce mensonge, c'est avec lui que je dois me battre.

THÉODORE.

Je ne vous nommerai personne, j'en ai donné ma parole d'honneur.

LE CHEVALIER.

Oh bien, je crois que cela n'est pas vrai, & que c'est un prétexte que vous imaginez.

THÉODORE.

Comment, Monsieur, vous me donnez un démenti; allons, allons, l'épée à la main, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Je sais très-bien la véritable raison de votre colère, c'est que vous êtes jaloux de Mademoiselle Amélie, & au désespoir de n'avoir pas dansé la cosaque.....

THÉODORE.

Monsieur, vous devinez fort mal, votre opinion m'est très-indifférente; mais je veux vous faire connoître qu'elle n'a pas le sens commun. Ainsi apprenez que je respecte beaucoup Mademoiselle Amélie, mais qu'elle n'est point du tout la personne

que je préfère, &, qu'en un mot, j'en aime une autre.

LE CHEVALIER.

Et depuis quand donc?

THÉODORE.

Oh, de tout temps.... Il y a plus de six semaines, avant que je connusse Mademoiselle Amélie. Mais terminons cet entretien; allons, Monsieur, finissons, de grace.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis plus fort & plus âgé que vous, je ne veux ni ne dois me battre avec un enfant.

THÉODORE.

Un enfant!.... Vous avez treize ans, je suis dans ma treizième année, ainsi nous sommes du même âge. Allons, encore une fois, finissons & dépêchons-nous....

LE CHEVALIER.

Mon épée est plus grande & meilleure que la vôtre.....

THÉODORE.

Je croirai que vous cherchez des défaites,

si vous refusez plus long-temps de vous battre.

LE CHEVALIER.

Non, j'ai à présent tout autant d'envie de me battre que vous en avez.... mais je ne veux point d'avantage; troquons d'épée, & je me battrai sur le champ.

THÉODORE.

Puisque vous croyez la mienne moins bonne, je dois la garder.

LE CHEVALIER.

J'ai déjà sur vous l'avantage de la force...

THÉODORE.

Et moi, j'ai celui de l'adresse; je fais des armes mieux que vous. Allons, mettez-vous en garde.

LE CHEVALIER.

Un moment.... (*Le Chevalier s'avance avec rapidité vers Théodore, lui arrache son épé, & lui jette la sienne.*)

THÉODORE.

O Ciel! que faites-vous?

LE

LE CHEVALIER.

Prenez mon épée ; j'ai la vôtre : à présent battons-nous.

THÉODORE.

Je ne veux point de votre épée ; rendez-moi la mienne..... C'est m'insulter que de vouloir la retenir.

LE CHEVALIER.

Ramassez cette épée, finissons ; allons, défendez-vous.....

THÉODORE.

Je ne me battrai qu'avec des armes égales, & si vous êtes réellement généreux, vous ne m'attaquerez pas, & vous ne me forcerez point à combattre d'une manière indigne..... Arrêtez un instant, il me vient une idée ; toutes les épées des danseurs sont sur ce canapé ; j'en vais choisir une pareille à la vôtre.....

LE CHEVALIER.

J'y consens.

THÉODORE.

Allons, dépêchons-nous. (*Ils vont au*

canapé, & choisissent une épée en la mesurant à celle du Chevalier.) Celle-ci est justement semblable. Ne perdons plus de temps.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur.

(*Ils se mettent en garde. Dans cet instant la porte du cabinet s'ouvre ; le Baron & l'Abbé paroissent.*)

SCÈNE IX.

LE BARON, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, THÉODORE.

THÉODORE.

CIEL..... c'est mon Papa !.....

LE BARON, *se mettant au milieu d'eux.*

Théodore, & vous, mon cher Chevalier, voulez-vous bien consentir à me prendre pour arbitre ?.....

LE CHEVALIER.

Ah, je ne demande pas mieux.

L'ABBÉ.

Et qu'en dit M. Théodore?

THÉODORE.

J'attends les ordres de Papa ; j'y suis soumis d'avance.

LE BARON.

Eh bien, puisque vous me prenez pour juge, je vais prononcer : tout le tort est du côté de mon fils ; je me flatte qu'il le sent à présent, & qu'il cherchera les moyens de réparer son imprudence, son emportement & son injustice.

THÉODORE.

Oui, Papa, je reconnois ma faute, je vous supplie de me la pardonner, & de me dicter les excuses que je dois à M. le Chevalier de Verville.

LE BARON.

Non, je ne vous prescris rien ; souvenez-vous que vous l'avez offensé, que vous l'aimiez autrefois, & dites-lui ce que votre cœur vous inspirera.

THÉODORE.

Si j'osois, j'irois l'embrasser.....

LE CHEVALIER, *allant à lui.*

Viens, mon ami.

(Ils courent l'un à l'autre, & s'embrassent à plusieurs reprises.)

L'ABBÉ, *au Baron.*

Les charmans enfans!.....

LE BARON.

A présent, Théodore, venez aussi recevoir mon pardon, (*Il lui tend la main, Théodore la baise.*) car vous avez cruellement offensé mon cœur; vous m'avez promis une entière confiance, & vous prenez la résolution de vous battre sans m'en faire part, sans me consulter!.... Et sachant même que votre ressentiment étoit aussi bisarre qu'injuste, la certitude de m'affliger mortellement n'a pu vous retenir..... Mais, tout est oublié; je me flatte que cette aventure vous fera connoître à quel point vous devez craindre vos premiers mouvemens, & que désormais vous

travaillerez avec ardeur à modérer l'impétuosité de votre caractère.....

THÉODORE.

Oui, Papa, à l'avenir, vous y pouvez compter, je ne ferai plus rien sans vos conseils.... Vous êtes si bon, si juste, qu'il faudroit que je fusse bien ingrat pour avoir de la répugnance à vous tout confier; quand j'aurai envie de faire une étourderie, je viendrai vous le dire sur le champ, & vous n'aurez jamais de peine à m'en détourner; car je vous assure que lorsque je vous écoute, je suis presque aussi raisonnable que vous.

LE BARON.

Maintenant, mes enfans, retournez au bal; je vous prie, mon cher Chevalier, de ne point parler de cette petite aventure, elle vous donneroit un ridicule à l'un & à l'autre; votre duel prouveroit que vous n'avez même pas la raison qu'on doit avoir à douze ans; vous n'avez ni la force ni l'adresse nécessaires pour combattre; vos corps sont foibles, vos principes sont

encore incertains ; vos notions sur le point d'honneur ne peuvent être qu'imparfaites; ainsi ce n'est point en se battant à vos âges qu'on annonce de la valeur ; ce que vous vouliez faire ne montre que l'ignorance où vous êtes des vertus qui vous conviennent : enfin, dans un enfant, l'unique espèce de courage qui promette pour l'avenir, c'est de supporter les maladies & la douleur avec patience & sans se plaindre; c'est sur-tout de savoir maîtriser ses fantaisies, garder ses résolutions, & se corriger de ses défauts. La bravoure, qui n'a point pour base cet empire absolu sur soi-même, n'est qu'un instinct aveugle & souvent dangereux ; mais le vrai courage vient de l'ame, celui-là seul, invariable autant qu'intrépide, peut conduire à la gloire, & fait également les héros & les sages. Théodore, nous reprendrons cet entretien ; il est tard : allez, mes enfans, dans le bal ; j'irai bientôt vous rejoindre.....

LE CHEVALIER.

Monsieur, permettez-moi une ques-

tion : vous étiez dans ce cabinet, vous nous avez donc entendus ?

LE BARON.

Oui.....

LE CHEVALIER.

Eh bien, puisque vous savez ce que j'ai dit au sujet de Mademoiselle Amélie, je puis vous en parler, & c'est pour vous prier de demander encore la cosaque, afin que Théodore la puisse danser aussi.

THÉODORE.

Mais, non ; je ne m'en soucie pas, je vous assure.....

LE CHEVALIER.

Eh bien, ce sera par complaisance pour moi.

LE BARON.

Théodore aura cette générosité ; allez, mes amis, je vous suis dans l'instant.

THÉODORE.

Allons, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Viens, mon cher Théodore, &, je t'en prie, ne nous brouillons plus. (*Ils se prennent sous le bras, & s'en vont.*)

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Eh bien, l'Abbé, êtes-vous fâché à présent que j'aie tenté cette épreuve ?

L'ABBÉ.

Vous êtes un heureux père, & vous le méritez bien. Je ne puis vous peindre le plaisir que je trouvois à vous regarder quand nous étions dans ce cabinet ; quelle satisfaction, quelle joie éclatoient sur votre visage, pendant la querelle de ces deux aimables enfans ! Qu'il est attendrissant, qu'il est doux de contempler les mouvemens expressifs de la physionomie d'un père satisfait ! oui, c'est voir l'image la plus parfaite du bonheur le plus pur qui soit sans doute sur la terre.

LE BARON.

Mais, parlons de ces enfans ; parlons-en, mon cher Abbé : que de courage, de

générosité, de délicatesse; que de qualités enfin ils ont montrées dans le court espace d'une demi-heure !..... Mon fils !..... comme son cœur est noble & sensible !... Cette crainte de m'affliger qui le troubloit au milieu de son dépit & de sa colère !.... Vous rappelez-vous de quel ton il a dit qu'il vouloit bien ne point se battre à cause de moi?.....

L'ABBÉ.

Rien ne m'est échappé, soyez en sûr!

LE BARON.

Convenez qu'il justifie bien ma tendresse..... Mais, mon cher Abbé, si cette tendresse passionnée m'aveugle jamais, éclairez-moi, je vous en conjure; hélas, ce n'est que pour l'intérêt de cet enfant si cher que je craindrois de m'abuser..... Ah, préservez-moi du malheur affreux de gâter, par une foiblesse coupable, votre ouvrage & le mien.

L'ABBÉ.

Non, cet ouvrage ne peut être que perfectionné; il fera la gloire & les délices de votre vie, n'en doutez pas.

PERSONNAGES.

Le Marquis de MELVILLE.

Le Vicomte de MELVILLE, *son Fils.*

Le Baron de VALCÉ.

Le Chevalier de VALCÉ, *Fils du Baron.*

DORIVAL, *Gouverneur du Vicomte de Melville.*

L'ÉPINE, *Valet-de-Chambre du Vicomte.*

ROUSSEL, *Valet-de-Chambre du Baron.*

La Scène est en Picardie, dans le Château du Baron.

LE VOYAGEUR,

COMÉDIE.

Travel is really the laſt ſtep to be taken in the inſtitution of youth, and to ſetout with it, is to begin where they ſhould end.

Spectator, vol. 5.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente un Salon.

ROUSSEL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Je ſuis charmé, mon cher Roussel, de te revoir en auſſi bonne ſanté; après un voyage de deux ans, on eſt ſi aiſe de re-

voir ses anciens amis. Il y a trois jours que nous sommes ici, & mon premier soin, en descendant du cheval dans la cour du Château, a été de demander de tes nouvelles : j'appris avec un grand chagrin que tu étois à Paris.

ROUSSEL.

Oui, mon Maître m'y avoit envoyé pour quelques commissions, qui m'ont retenu plus long-temps que je ne croyois.

L'ÉPINE.

Tu ne fais que d'arriver ?

ROUSSEL.

Dans l'instant ; & comme M. le Baron est à la chasse, nous aurons bien le temps de causer jusqu'à son retour.

L'ÉPINE.

Volontiers ; tu as trouvé ton homme ; pardi, tu verras si les voyages dégourdissent la langue. De mon naturel, j'aimois à parler ; cependant je suis encore perfectionné là-dessus. Mais c'est mon jeune Maître qu'il faut entendre ; oh, c'est une

volubilité.... quand on lui fait une question, lui, sans barguigner, fait trente réponses. Ecoute qui peut, cela est égal, il va toujours son train. Tous ces étrangers avec qui nous avons vécu en étoient dans un étonnement..... Suisses, Italiens, Siciliens, Anglois, Hollandois, il les forçoit tous à se taire; ah, c'est un brave jeune-homme; je te réponds qu'il eſt formé, celui-là; quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, il n'y a point de bavard de quarante qui puisse lui tenir tête seulement une demi-heure.

ROUSSEL.

Que diantre, il alloit dans les pays étrangers pour s'instruire; & s'il parloit toujours, ce n'est pas le moyen.

L'ÉPINE.

Qu'appelles-tu pour s'instruire; oh, nous sommes partis tout instruits; demande plutôt à M. Dorival, notre Gouverneur.... C'est nous, mon enfant, qui instruisions ces pauvres benets d'étrangers, qui n'auroient jamais su un mot de nos usages, si mon Maître n'avoit pas pris la

peine de les en informer. Nous ne parlions que de Paris, de la Comédie Françoise, des femmes à la mode, des beaux-esprits, des soupers, des bals; enfin, toujours Paris ou Versailles; nous ne sortions point de là.....

ROUSSEL.

Fort bien; & à présent que vous y voilà revenus, vous ne nous parlerez peut-être que de la Suisse ou de l'Italie.

L'ÉPINE.

Précisément; tu l'as deviné; & voilà pourquoi les jeunes gens voyagent.

ROUSSEL.

Ma foi, l'Épine, d'après ce que tu me dis de ton Maître, je doute qu'il puisse plaire au mien. M. le Baron est un bon campagnard, qui a presque toujours vécu dans ses Terres, & qui pense qu'un jeune-homme doit être simple & modeste.....

L'ÉPINE.

Vieilles idées que cela, mon ami; nous les rectifierons....

ROUSSEL.

Oh, je n'en crois rien; va, je te garantis que c'est un fin merle; avec son air tout uni, il en sait long: & puis n'a-t-il pas bien su élever son fils, sans avoir pour cela besoin de lui faire courir la prerantaine..... Monsieur le Chevalier de Valcé en vaut bien un autre; qu'en penses-tu?

L'ÉPINE.

Oui, c'est un assez joli garçon..... un peu niais.

ROUSSEL.

Niais toi-même. Où prends-tu cela? Il a un esprit, une bonté.... il étudie, il lit toute la journée; il est rempli de talens, & il croit ne rien savoir.

L'ÉPINE.

Tu appelles cela de la modestie; & pour nous autres voyageurs, c'est de la bêtise, de la pure ineptie, comme dit mon maître. Mais, mon cher Roussel, parlons de choses plus intéressantes: tu sais que nous arrivons ici tout exprès pour épouser

la fille de Monsieur le Baron ; pourquoi donc n'est-elle pas sortie du Couvent ? pourquoi est-elle toujours à Paris ?

ROUSSEL.

Ah, pourquoi ?..... c'est que Monsieur le Baron veut connoître par lui-même son gendre futur ; c'est qu'il veut étudier son caractère avant de lui donner sa fille.....

L'ÉPINE.

Mais ce mariage est arrangé depuis fort long-temps, & même avant notre départ : ton Maître, & le Père du mien, sont amis de tout temps ; ils sont également riches, &.....

ROUSSEL.

Tout cela est vrai ; mais Monsieur le Baron n'a donné sa parole que sous la condition que ton jeune Maître, le Vicomte de Melville, viendroit ici après ses voyages passer quelque temps, afin que le Baron pût juger s'il conviendroit à sa fille.

L'Épine.

Et Monsieur le Marquis n'imagine pas qu'il soit possible de voir son fils sans être saisi d'étonnement & d'admiration.

Roussel.

Eh bien, Monsieur le Baron est-il de son avis ? que dit-il de ton maître ?

L'Épine.

Mais, rien encore..... Le premier jour s'est passé en complimens, en embrassemens, en conversations particulières entre mon maître & son père. Hier on a été toute l'après-midi à la pêche, ce matin l'on chasse, ainsi Monsieur le Vicomte n'a pas encore eu le temps de déployer toute son éloquence ; mais laisse-le faire, il prendra sa revanche.

Roussel.

Dis-moi un peu ; a-t-il réellement grande envie d'épouser Angélique ?

L'Épine.

Mais oui ; elle est riche, jolie, ce mariage lui plaît fort ; & il est même dé-

cidé à lui sacrifier, aussi-tôt qu'elle sera sa femme, un certain portrait.....

ROUSSEL.

Ah, j'entends..... d'une Dame qu'il aimoit.

L'ÉPINE.

Oh, point du tout; car c'est la copie d'une sainte Cécile qui est au Capitole. Mais en France, nous donnons à cette tête le nom d'une grande Dame Napolitaine; & je te réponds que ce ne sera pas la première miniature venue des pays lointains sous un nom supposé.

ROUSSEL.

Comment, il ne se feroit pas scrupule d'une semblable fausseté?

L'ÉPINE.

Bon, des scrupules, il n'y en a point dont la fatuité ne vienne à bout. Mais, dis-moi, à ton tour, si Angélique est bien aise de se marier?

ROUSSEL.

Oh, elle n'a d'autres volontés que celles de son père.

L'EPINE.

Elle n'a jamais vu mon maître ?

ROUSSEL.

Non: Elle a été élevée dans un couvent de Province jusqu'à la mort de sa tante l'Abbesse, & il n'y a que dix-huit mois qu'elle est à Paris.

L'ÉPINE.

Quelqu'un vient, je crois... Roussel, on t'appelle. . . . .

ROUSSEL.

C'est la voix de M. le Baron.....

L'ÉPINE.

Allons, je m'en vas; sans adieu, mon ami. (*Il sort.*)

ROUSSEL.

Quel étourdi! . . . . . Ah, voici mon maître.

SCÈNE II.

LE BARON, ROUSSEL.

LE BARON.

ROUSSEL..... je te cherchois. Eh bien, m'apportes-tu des lettres?

ROUSSEL.

Oui, Monsieur, en voilà plusieurs... (*Il les lui donne. Le Baron lit. Roussel pendant ce temps continue :*) Il y en a une de Mademoiselle Angélique ; elle a écrit aussi à M. le Chevalier.

LE BARON.

L'as-tu vue ma fille? (*Il lit pendant que Roussel répond.*)

ROUSSEL.

Oui, Monsieur, elle est grandie, embellie; oh, elle est charmante..... Je vous rapporte son portrait, qui est d'une ressemblance!..... Elle a voulu être peinte en Diane, parce que M. le Baron aime la chasse.

LE BARON *met ses lettres dans sa poche.*

Voyons donc ce portrait. (*Roussel lui donne une tabatière.*)

Il est en effet frappant.... Roussel, ne parle de ce portrait à personne, je veux le montrer au Vicomte de Melville, sans lui dire que c'est celui d'Angélique; je serai bien-aise de voir l'impression qu'il fera sur lui.

ROUSSEL.

A propos de M. le Vicomte, oserois-je demander à Monsieur quand se fera la noce?.....

LE BARON.

Oh, quand!..... je n'en sais rien; il faut voir..... La tournure du jeune homme n'est pas trop suivant mon goût; il a bien de la suffisance pour avoir de l'esprit.... mais si le cœur est bon, c'est-là l'essentiel.

ROUSSEL.

Il est tout fier d'avoir voyagé, à ce qu'on dit.

LE BARON.

Je l'avois prévu, j'en avois averti son

père ; il faut être raisonnable pour voyager avec fruit. Le Marquis n'a pas voulu comprendre cela. C'est un honnête homme, mais il a un peu de galimatias dans la tête: tous ces Philosophes, *ces Penseurs*, comme ils s'appellent, sont de rudes gens. Roussel, j'aime mieux ton bon sens & le mien que toutes leurs belles phrases, Ne connois-tu pas le Valet - de - chambre du Vicomte ?

ROUSSEL.

Beaucoup, Monsieur.

LE BARON.

Eh bien, je te charge de le questionner adroitement sur son maître.

ROUSSEL.

Oh, Monsieur, je n'aurai pas besoin d'adresse ; nous en avons causé une bonne heure.

LE BARON.

Eh bien, qu'en dit-il ?

ROUSSEL.

Ma foi, Monsieur, il en parle très-cavalièrement, je vous en préviens.

LE

LE BARON.

Ne me cache rien ; je te l'ordonne.

ROUSSEL.

Vous le voulez donc ?....

LE BARON.

Paix, j'entends quelqu'un. Vas m'attendre dans mon cabinet, j'irai te rejoindre dans un moment.

ROUSSEL.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

LE BARON.

Le témoignage d'un valet contre son maître ne mérite guères de considération ; mais dans une affaire de cette importance, je dois écouter tout le monde. Ah, voici le Marquis.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

EH bien, Marquis, qu'avez-vous fait de nos enfans?

LE MARQUIS.

Le mien est enfermé dans sa chambre; I écrit, parce que le Courier d'Italie part demain. Ah ça, Baron, parlons un peu de nos affaires; d'abord, dites-moi ce que vous pensez de mon fils.

LE BARON.

Il est bien tourné; s'il étoit habillé à la Françoise, il seroit fort joli; mais ce gros col qui lui fait un gouëtre, le défigure un peu; & puis on peut bien aussi être à cheval à l'Angloise, sans se ployer en deux, comme il fait, sur le col de son cheval. Il faut tâcher de le défaire de ces petites affectations, qui donnent toujours mauvaise opinion de l'esprit d'un jeune homme.

LE MARQUIS.

Oh, pour de l'esprit, je ne crois pas qu'on puisse l'accuser d'en manquer. Faites-le causer, je vous prie; questionnez le sur ses voyages, il vous étonnera, j'en suis sûr. Il a une imagination, un feu, un tact.... Il a même de la profondeur, & beaucoup.....

LE BARON.

Du tact, de *la profondeur*, à dix-huit ans!.... Eh, mon ami, quel abus de mots!

LE MARQUIS.

Mais, faites-le causer, c'est tout ce que je vous demande. Jusques-là suspendez votre jugement : vous prétendiez que c'étoit une folie de le faire voyager si jeune; il ne rapportera des Pays étrangers, disiez-vous, que des ridicules & de la pédanterie, & pas une vraie connoissance; au lieu de cela, il a tout examiné avec cette ardeur de curiosité qui n'appartient qu'à la première jeunesse, & cette attention a gravé dans sa tête, d'une manière ineffa-

çable, tous les objets qu'il a vus. Il a rapporté d'Italie un goût passionné pour les Arts ; il en parle d'une manière qui vous surprendra. Je vous en prie, demandez-lui le Chapitre de son Journal qui traite de la Peinture ; sur ma parole, c'est un chef-d'œuvre de goût & d'éloquence.

LE BARON.

Un chef-d'œuvre, j'y consens ; mais je n'y comprendrois rien, moi ; je n'ai nulle passion pour les Arts, car je suis à cet égard d'une ignorance extrême ; je ne sais que raisonner un peu ; mais, quoique je n'aie point d'instruction, j'en fais cas dans les autres ; & je trouve que c'est un bonheur très-réel d'en avoir. Vous voyez que je n'ai rien épargné pour l'éducation de mon fils. J'ai placé auprès de lui des gens en état de lui donner des connoissances & des talens, & tous les ans je l'envoie passer trois mois à Paris chez mon frère, afin de le perfectionner dans les choses qu'il apprend, par les leçons des grands maîtres, & aussi afin de lui faire voir un peu le monde. Enfin, je vous le répète, j'ai assez

de bon sens pour comprendre l'agrément & l'utilité de l'instruction ; mais je hais par-dessus toutes choses la pédanterie ; ce vice n'est guères le partage que des demi-savans & des talens médiocres ; fût-il accompagné de toute la science du monde, il me seroit encore insupportable ; &, surtout dans la jeunesse, il me paroît une espèce de monstruosité. Oui, un jeune homme pédant est, à mes yeux, l'objet le plus complettement ridicule qu'on puisse rencontrer.

LE MARQUIS.

Je suis de votre avis à cet égard, & certainement vous trouverez mon fils bien éloigné d'un tel défaut. Il est d'un naturel extrême ; il y a même souvent du désordre & du décousu dans sa conversation, parce qu'il se laisse conduire par une tête vive & une ame pleine de force & d'energie ; alors il est étonnant, il s'exprime avec une éloquence & un choix d'expressions extraordinaires. Mais cette abondance vient de source, naturellement, sans affectation & sans étude, & par la

seule impulsion de l'enthousiasme qu'il éprouve.

LE BARON.

Je n'entends pas grand'chose à tout cela; mais enfin j'aurai avec lui aujourd'hui une longue conversation. Je vous avoue que jusqu'ici je n'ai pas eu de goût pour les jeunes gens éloquens & enthousiastes ; il me raccommodera avec eux ; nous verrons. En un mot, s'il a du naturel, je lui passe tout..... Mais il faut que je vous quitte ; j'ai quelques petites affaires à terminer avant dîner.

LE MARQUIS.

A propos d'affaire, nous n'avons pas encore fixé de jour pour la noce.

LE BARON.

Nous en raisonnerons ; ne précipitons rien.... Ah, voici le Gouverneur de votre fils ; j'imagine que vous ne serez pas fâché de causer ensemble : je vous laisse. Adieu. (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Voilà un homme bien borné, pour sentir tout le mérite de mon fils.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, DORIVAL.

LE MARQUIS.

MONSIEUR Dorival, que fait mon fils ?

DORIVAL.

L'Épine vient de me dire qu'il est fatigué de la chasse, qu'il s'est jeté sur son lit, & qu'il dort depuis deux heures.

LE MARQUIS.

Oh, cela n'est pas vrai, car je suis entré avec lui dans sa chambre, & il m'a dit qu'il alloit s'enfermer pour écrire.

DORIVAL.

Eh bien, Monsieur, il vous a prêté son Journal; qu'en pensez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'en reviens pas. Réellement, Monsieur Dorival, vous ne l'avez pas aidé ?

DORIVAL.

Aidé!.... Monsieur, ce n'est pas une exagération, mais je ne serois pas en état d'écrire à tête reposée ce qu'il écrit, lui, d'un trait de plume. C'est une facilité qui véritablement tient du prodige; & sa manière de voir & de juger est inconcevable à son âge. Vous a-t-il lu son morceau sur les mœurs & l'état politique des Anglois?

LE MARQUIS.

Oui.....

DORIVAL.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Inoui, incompréhensible..... Les bras m'en sont tombés; je l'avoue.

DORIVAL.

Il n'a cependant été que deux mois en Angleterre. C'est un sujet rare; je vous assure qu'il connoît les hommes mieux que je ne les connois moi-même, quoique j'aie vingt ans plus que lui.

LE MARQUIS.

Quand il partit, je ne lui donnai qu'un

conseil : Mon fils, lui dis-je, vous avez seize ans, vous avez fait d'excellentes études, votre tête est *bien meublée*, il s'agit à présent de former votre esprit ; vous allez parcourir différens Pays, attachez-vous moins à l'étude des choses qu'à celle des hommes....

DORIVAL.

Admirable précepte, bien essentiel, bien philosophique....

LE MARQUIS.

Les hommes, les hommes ; étudiez les hommes, lui répétai-je ; telle fut mon exhortation ; je vois avec plaisir qu'elle a fructifié....

DORIVAL.

Je vous réponds qu'il a bien suivi vos conseils ; il a porté dans ses voyages un esprit observateur qui surprenoit tout le monde..... L'Ambassadeur de Venise disoit de lui : ce jeune homme joint à la vivacité des François, toute la profondeur Angloise ; & c'étoit bien le peindre.

LE MARQUIS.

Je ne savois pas ce trait là ; il est char-

mant, il y a du *tact* & de la finesse.... Je vous en prie, contez cela au Baron.

DORIVAL.

Oh, je pourrois lui en conter bien d'autres.... Mais Monsieur le Baron les sentira-t il bien ?

LE MARQUIS.

Le Baron est un bon homme, il a même une sorte d'esprit naturel; mais point de *ressort*, point de *philosophie*, nulle connoissance du cœur humain; des préjugés, une imagination froide : voilà son portrait en peu de mots.

DORIVAL.

Et tracé par un pinceau de maître.

LE MARQUIS.

Quelquefois j'ai le talent d'attraper assez bien les ressemblances..... M. Dorival, *une tête bien faite*, qui réfléchit depuis quarante ans, doit avoir un peu de pénétration..... Mais, pour revenir au Baron, je sens bien qu'il n'a pas tout ce qu'il faut pour apprécier mon fils; cependant l'esprit en chante & séduit toujours les

personnes même le moins en état d'en juger ; & le Baron, j'en suis sûr, ne pourra se défendre de cet attrait irrésistible.....

DORIVAL.

Oui ; mais je crains que son fils le Chevalier de Valcé, ne cherche à nuire à M. le Vicomte.

LE MARQUIS.

Cela se pourroit. Ce jeune homme se voit écrâsé par mon fils d'une si terrible manière, qu'il est à craindre que l'amour propre humilié ne le conduise promptement à la jalousie & à l'aversion.

DORIVAL.

A t-il quelque pouvoir sur l'esprit de son père ?

LE MARQUIS.

Beaucoup. Le petit garçon ne sera jamais qu'un très-médiocre sujet ; il a de la douceur, mais point de fond, rien de brillant ; en un mot, fait pour rester éternellement dans la classe obscure des gens dont on ne peut dire ni bien ni mal ; voilà

son horoscope. Malgré cela, l'aveuglement du Baron sur son compte est incroyable. Je vous avoue que je ne puis concevoir ces préventions du père ; elles m'étonnent toujours ; & de tous les ridicules, celui-là est peut-être un des plus curieux à observer philosophiquement..... Mais, que nous veut Roussel ?

ROUSSEL, *au Marquis.*

Monsieur le Baron vous fait proposer, Monsieur, de venir jouer une partie de billard avant le dîner.

LE MARQUIS.

Volontiers. Venez, mon cher Dorival. (*Ils sortent.*)

ROUSSEL, *seul.*

Monsieur le Baron me paroît un peu dégoûté de son gendre futur. Ma foi, je n'en suis pas fâché, car, d'après le rapport de l'Épine, & selon les apparences, le Futur, à ce que je crois, n'est qu'un fat.... Quelqu'un vient ; ah, c'est Monsieur le Chevalier.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, ROUSSEL.

LE CHEVALIER.

Roussel, un moment j'ai à te parler.

ROUSSEL.

De quoi s'agit-il, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Mon père m'a conté tout ce que tu lui as dit au sujet du Vicomte de Melville, il en est très-frappé ; le voilà prévenu contre ce jeune homme, dont le valet a peut-être exagéré les ridicules ; & je trouve, Roussel, que vous auriez dû mettre plus de ménagement dans le compte que vous avez rendu....

ROUSSEL.

Dame, je n'ai dit que la vérité.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas tant se presser de croire le

mal, & sur-tout de le débiter. Mon père vous a chargé de questionner encore l'Épine; je vous prie, mon cher Roussel, par amitié pour moi, de ne point aigrir mon père davantage; il est plus clairvoyant que nous; ainsi ne lui donnez pas de préventions, afin qu'il puisse juger sainement & par lui-même.

ROUSSEL.

Vous vous êtes donc pris d'amitié pour Monsieur le Vicomte?

LE CHEVALIER.

Oh cela, point du tout; mais, malgré les défauts de son extérieur, peut-être a-t-il une belle ame....

ROUSSEL.

Savez-vous, Monsieur, ce qu'il dit de vous?

LE CHEVALIER.

Non; & je vous défends de me l'apprendre.

ROUSSEL.

Je suis, je l'avoue, hors de moi, de

vous voir prendre le parti d'un homme qui vous traite de niais....

LE CHEVALIER.

De niais?....

ROUSSEL.

Oui, Monsieur, de niais, puisqu'il faut vous le dire.

LE CHEVALIER, *riant.*

N'est-ce que cela?.... Eh bien, quel tort me fait-il? Il m'accuse d'être ce qu'on est fort communément à mon âge.

ROUSSEL.

A votre âge! mais il n'a qu'un an de plus que vous.

LE CHEVALIER.

Eh bien, oui, j'ai dix-sept ans; & si je suis niais, je suis fort excusable; ainsi c'est le plus petit reproche qu'il pouvoit me faire, puisque c'est une disgrace de la première jeunesse, qu'on perd avec elle, & qui tient même souvent à des qualités qu'un jeune homme doit avoir, la timidité & la défiance de soi-même.

ROUSSEL.

A la bonne-heure, Monsieur, il a fait un magnifique éloge de vous; vous trouvez cela, moi, j'y consens.

LE CHEVALIER.

Non; mais je crois vous avoir prouvé qu'il n'a rien dit qui doive m'offenser.

ROUSSEL.

Vous êtes peut-être le seul jeune homme que cela ne puisse pas piquer au vif.

LE CHEVALIER.

Pourvu qu'on n'attaque ni mon honnêteté ni mon cœur, & qu'on ne m'accuse jamais d'être un pédant ou un fat, tout le reste m'est égal.

ROUSSEL.

A propos, Monsieur..... eh, mon Dieu, j'allois oublier de vous dire cela... votre ami Monsieur le Vicomte, nous a donné une bourde, ce matin, avec son courrier d'Italie.

LE CHEVALIER.

Comment?

ROUSSEL.

Oh, c'est excellent..... Il a fait dire qu'il s'enfermoit dans sa chambre, parce qu'il avoit vingt lettres à écrire pour Rome; &c, au lieu de cela, il s'est couché entre deux draps, car il étoit mort de fatigue de la chasse, malgré son trot à l'Angloise qu'il vante tant.....

LE CHEVALIER.

Eh, comment sais-tu déjà qu'il trote à l'Angloise?

ROUSSEL.

Pardi, depuis cinq heures que je suis arrivé, je n'entends parler que de lui. J'ai vu la Brie, le Piqueur, qui m'a conté cela. Il n'y a pas un Domestique dans le Château qui ne se moque de M. le Voyageur, comme ils l'appellent. J'étois bien curieux de le voir; en qualité de Concierge, j'ai été tout-à-l'heure prendre ses ordres; je l'ai trouvé à sa toilette; il m'a chargé de dire à Monsieur le Baron que ses dépêches étoient finies, & qu'il alloit descendre.

LE CHEVALIER.

Eh bien, comment savez-vous qu'il n'a pas écrit, & qu'il s'est couché ?

ROUSSEL.

Parce qu'il avoit oublié de défendre à l'Épine de le dire, & que pendant son sommeil j'ai été dans son antichambre causer avec l'Épine, & que nous l'entendions ronfler.

LE CHEVALIER.

Mais il a peut-être écrit depuis ?

ROUSSEL.

Pas seulement une panse d'a, m'a dit l'Épine tout-à l'heure.

LE CHEVALIER.

Mentir ainsi de gaieté de cœur, cela n'est pas croyable !.... Mon Père le sait-il ?....

ROUSSEL.

Eh, mon Dieu, non ; j'ai oublié de lui en parler.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon cher Roussel, ne lui en

dites rien, je vous prie; du moins, attendez, ne précipitons rien, & ne nous hâtons pas de nuire à un jeune homme dont la légèreté & l'étourderie causent peut-être tous les torts. Certainement, s'il n'est pas honnête, il n'est pas digne de ma sœur; mais, donnons-nous le temps de le connoître, & prenons bien garde d'aigrir mon Père mal-à-propos contre lui.

ROUSSEL.

Allons, je ferai tout ce que vous voudrez; car votre bonté d'ame me gagne au point de me donner des scrupules. Mais, Monsieur, il est deux heures; on va se mettre à table.

LE CHEVALIER.

Tu as raison. Adieu, Roussel, souviens-toi de ta promesse.

ROUSSEL.

Oui, Monsieur..... Quel joli naturel d'enfant. (*Il sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉPINE, *seul.*

Je croyois trouver ici Monsieur le Vicomte; il faut absolument que je lui parle... Ah, le voici.

SCENE II.

L'ÉPINE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Ah, Monsieur l'Épine, je suis bien aise de vous rencontrer; qu'est-ce que c'est donc que cette histoire que vous avez faite à Monsieur Dorival, que je m'étois couché, &....

L'ÉPINE.

Appelez-vous cela une histoire, Monsieur; ne vous êtes-vous pas déshabillé, mis au lit; n'ai-je pas fermé vos volets; n'avez-vous pas dormi deux heures?

LE VICOMTE.

Apprenez, une fois pour toutes, quand je suis enfermé, à dire que j'écris, ou que je lis, enfin que je travaille.

L'ÉPINE.

Fort bien, Monsieur, à présent je n'y manquerai pas; mais aussi, ayez la bonté, à l'avenir, de ne pas oublier de me faire ma leçon, comme vous faisiez en Italie; je crois, sans reproche, que je ne vous secondois pas mal; je ne demande pas mieux que de mentir, mais je ne peux pas deviner.

LE VICOMTE.

En voilà assez là-dessus.... Dites-moi, vous connoissez Roussel, il me paroît qu'il a la confiance du Baron; tâchez de savoir de lui si j'ai le bonheur de plaire à son Maître.

L'ÉPINE.

Je voulois précisément vous parler là-dessus, Monsieur ; pendant votre dîner, nous avons beaucoup jasé, Roussel & moi, & il m'a dit que Monsieur le Baron desiroit avoir une grande conversation avec vous dès aujourd'hui, afin de s'assurer par lui-même s'il est vrai que vous ayez autant d'esprit qu'on le dit.

LE VICOMTE, *avec un ris moqueur.*

Le bon-homme !.....cela est charmant !

L'ÉPINE.

Ainsi, Monsieur, préparez-vous.

LE VICOMTE.

Etonner, émouvoir une brute, doit être un triomphe assez piquant..... Allons, je l'essaierai.... je me livrerai.

L'ÉPINE.

Roussel m'a confié encore que le Chevalier a formé le projet d'avoir aussi un entretien particulier avec vous.

LE VICOMTE.

Comment, il faudra donc que je subisse l'examen de toute la famille ? Cela devient très-imposant.

L'ÉPINE.

Ils prétendent tous que ce jeune homme est rempli de science & de talens.

LE VICOMTE.

Mais oui ; il me paroît qu'il jouit dans toute la Picardie d'une très-brillante réputation.....

L'ÉPINE.

Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il sait bien des langues pour son âge ; le Latin, l'Allemand, l'Italien, l'Anglois.

LE VICOMTE.

Oui, & il les parle avec une grande élégance.

L'ÉPINE.

Ma foi, je ne m'y connois pas ; mais ce que je puis dire, c'est que nous aurions été bien heureux, dans nos voyages,

d'en savoir autant..... Quelqu'un vient ; c'est justement lui-même.

LE VICOMTE.

Laisse-nous. (*L'Épine sort.*)

SCÈNE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah, Vicomte, je suis charmé de vous trouver seul ; depuis le retour de la chasse, je cherchois cette occasion. J'aurois été chez vous ; mais j'ai su que vous dormiez...

LE VICOMTE, *en riant.*

Que je dormois !.... C'eſt mon Valet-de-chambre qui a dit cela ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE VICOMTE.

Je veux bien vous avouer le vrai... c'est que toutes les fois que je me retire pour travailler

travailler, mes gens ont ordre de dire que je dors..... sans cela, on seroit interrompu à chaque instant.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous êtes donc pas couché?

LE VICOMTE.

Pas une minute.

LE CHEVALIER.

Mais, vos volets étoient fermés!

LE VICOMTE.

Toujours, quand je travaille; c'est un tic; le jour me distrait : je ne puis m'occuper de choses un peu sérieuses que de cette manière. C'est une habitude que j'ai prise en Italie, d'autant plus qu'à cause de la chaleur il faut toujours tout fermer, & que les appartemens y sont, par cette raison, très-obscurs. Ma fantaisie d'écrire à la lumière étoit fort connue à Rome & à Naples; elle passa même en proverbe; car pour exprimer qu'un Ouvrage étoit écrit avec soin, on disoit qu'il avoit sûrement été fait à la lumière. Ce fut

mon Discours de réception à l'Académie des Arcades, qui mit cette plaisanterie à la mode.

LE CHEVALIER.

Enfin, j'ai cru ce matin que vous étiez dans votre lit, &....

LE VICOMTE.

Dans mon lit !..... Mettez-vous dans la tête que je ne dors point ; ce n'est pas une façon de parler, j'ai de l'antipathie pour le sommeil ; cet état de *stupeur* & de mort morale, dans lequel toutes les facultés de l'ame s'anéantissent, me paroît la sujétion la plus humiliante de la nature humaine. Aussi, je me suis accoutumé à ne dormir chaque nuit que deux ou trois heures tout au plus.

LE CHEVALIER.

Je vous en félicite..... Mais, je venois avec l'intention de vous parler de ma sœur; j'ai reçu ce matin une lettre d'elle.....

LE VICOMTE.

Eh bien, sait-elle que je suis en France?

LE CHEVALIER.

Oui ; elle me parle beaucoup de vous ; elle me questionne ; elle me prie de lui mander, aussitôt que vous serez ici, ce que je pense de votre caractère, &.....

LE VICOMTE.

Vous pourrez lui répondre que je ne suis pas tout-à-fait imbécille, & que j'ai retiré quelque fruit de mes voyages.

LE CHEVALIER.

Angélique a seize ans ; elle a toute l'heureuse simplicité de son âge ; elle croit que tout le mérite de la grande jeunesse consiste dans la modestie, la douceur, le desir de s'instruire, & sur-tout d'acquérir des vertus. Si je lui faisois de vous un portrait plus brillant ; si je lui mandois que vous êtes à dix-huit ans tout ce que vous serez à trente ; au lieu de la séduire, je l'effraierois ; elle est si intimement persuadée que la première jeunesse n'est pas susceptible d'atteindre à la perfection de l'âge mûr, qu'il me seroit impossible de la faire revenir de cette prévention ; & si je disois

que vous avez des talens supérieurs, & une érudition profonde, elle croiroit que je me suis abusé, & que j'ai pris l'assurance de la présomption, & des prétentions ridicules, pour du mérite & de l'instruction.

LE VICOMTE.

Ce que vous me dites-là ne m'étonne point du tout; voilà le fruit de l'éducation du Couvent; des préjugés, de l'entêtement.

LE CHEVALIER.

Elle a été mieux élevée qu'on ne l'est ordinairement dans un Couvent; ma tante, fort en état de lui former l'esprit, s'attacha sur-tout à ne lui donner que des idées justes.....

LE VICOMTE.

Est-elle fort sensible ?.....

LE CHEVALIER.

Son cœur est excellent.

LE VICOMTE.

Tant mieux; rien n'attache comme une

ame *aimante* ; &, il faut l'avouer, les femmes à cet égard l'emportent sur nous..... Les Anglaises, sur-tout, quand elles aiment, c'est avec une violence..... J'en ai connu une, entr'autres, bien surprenante à cet égard..... belle comme le jour, très-piquante, très-à la mode ; eh bien, cette femme (dont le nom est très-connu, même ici) est capable d'un excès de passion qui surpasse tout ce qu'on peut lire dans les romans les moins vraisemblables..... une impétuosité d'imagination, un feu, une chaleur, une délicatesse !..... & une manière d'écrire véritablement pleine d'énergie & de séduction..... Cette Anglaise, & une petite Espagnole chez le Père de laquelle je logeois à Madrid, sont, dans ce genre, les deux êtres les plus extraordinaires qui soient peut-être au monde.

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel délire de fatuité !.....

LE VICOMTE.

Les Italiennes ont aussi des passions très-violentes ; mais elles sont d'une jalousie in-

supportable..... J'en fis l'épreuve à Venise d'une manière cruelle..... une malheureuse femme se perdit par des éclats d'une extravagance !..... cette aventure fit un bruit affreux, & véritablement elle m'affecta beaucoup. Si je contois tout ce qui m'est arrivé dans mes voyages, je pourrois souvent risquer d'être accusé d'exagération ; réellement, il semble que je sois né pour les choses extraordinaires, & cela dans tous les genres..... Mais vous, Chevalier, quand voyagerez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je vous avoue que je n'ai nul goût pour les voyages..... & chaque instant fortifie ma répugnance.....

LE VICOMTE.

Mais c'est une répugnance d'enfant que cela.....

LE CHEVALIER.

En vérité, vous ne parviendrez point à la vaincre.

LE VICOMTE.

Quel conte !... Eh bien, je veux vous

emmener avec moi, dans le nord, l'année prochaine.

LE CHEVALIER.

Comment, dans le Nord?

LE VICOMTE.

Oui, je compte faire le voyage du Nord. J'irai d'abord en Russie, parce que je médite un ouvrage très-piquant sur les progrès rapides des Russes dans les Arts & dans la Politique. J'en ai déja fait le plan.... Et puis je veux connoître la Suède, le Danemarck .....

LE CHEVALIER.

Et si vous vous mariez, emmenerez-vous votre femme?

LE VICOMTE.

Oh, cela est impossible..... Je ne prendrai avec moi qu'un Dessinateur & un Botaniste. Aimez-vous l'Histoire-Naturelle? moi, elle me tourne la tête. Je suis heureusement né! L'étude la plus sèche, la plus aride, n'est pour moi qu'un amusement; j'apprends tout ce que je veux, sans

travail & sans peine. On peut se vanter de cette facilité ; elle n'a rien de commun avec l'esprit, elle ne vient que de la mémoire... Il est certain que j'ai une mémoire prodigieuse..... Et puis j'aime toutes les sciences également..... Ma passion de m'instruire s'étend sur tous les objets..... On fit à ce sujet à Rome, les derniers jours que j'y passai, une remarque assez plaisante : on prétendit que, dans la même soirée, j'avois donné la solution d'un problême, rempli douze bout-rimés, soutenu une discussion très-vive sur la Politique, traduit en Français un passage du Dante, & dansé dix contredanses. Je ne m'en ressouviens pas, je ne puis répondre de l'exactitude de cette récapitulation ; mais il est très-possible qu'elle soit vraie.... très-possible.

LE CHEVALIER.

Quel passage du Dante traduisîtes-vous ?

LE VICOMTE.

Mais....., Ah, cela est excellent !..... il m'est échappé..... Tout ce que je me

rappelle, c'est que c'étoit le plus difficile du Poëme, parce qu'on l'avoit choisi exprès pour m'embarrasser..... Je dois avoir dans mes papiers cette traduction; je vous la montrerai.

LE CHEVALIER.

J'entends mon père, je crois..... (*à part.*) Ah, j'avois grand besoin qu'on vînt à mon secours; je n'y pouvois plus tenir.....

LE VICOMTE, *à part.*

Le jeune-homme, à ce que je vois, est un peu étonné de cet entretien..... Allons; après avoir pétrifié le fils, il faut subjuguer le père.

SCÈNE IV.

LE BARON, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

MON FILS, allez dans le salon retrouver le Marquis qui vous attend pour la promenade..... Mais, écoutez..... (*au Vicomte.*) Permettez-vous que je lui dise un mot ?.....

LE VICOMTE.

Je vais me retirer.....

LE BARON.

Non, non, cela sera fait dans l'instant...

LE VICOMTE.

Fort bien ; pendant ce temps, je vais examiner les Tableaux de ce cabinet, que je n'avois pas encore remarqués. (*Il s'éloigne, & considère les Tableaux, en effectant toutes les manières d'un Connoisseur.*)

LE BARON, *au Chevalier, à demi-bas.*

Eh bien, comment s'est passé votre conversation?

LE CHEVALIER.

Ah, mon père, vous me voyez dans une surprise!.....

LE VICOMTE, *considérant un Tableau.*

Cette tête n'est-elle pas d'après Raphaël?

LE BARON, *se retournant.*

Non, c'est d'après ma grand'mère.....; un très-beau Tableau.....

LE VICOMTE.

Le faire n'en est pas mauvais, point du tout mauvais..... Ah, voilà un assez joli paysage, il est *chaud de couleur*.....

LE BARON, *à demi-voix, au Chevalier.*

C'est un fat, n'est-ce pas, un vrai fat?.... Mais, croyez-vous du moins qu'il ait quelque instruction, autant que vous en pouvez juger? Parlez-moi naturellement.

LE CHEVALIER.

Il est fou, on lui a tourné la tête, voilà tout ce que j'ai pu démêler.

LE VICOMTE, *considérant toujours les Tableaux, & se parlant à lui-même, mais très haut.*

Dans le goût de la Rosalba.

LE BARON, *toujours au Chevalier.*

Et si le cœur est gâté, il n'y a nulle ressource.

LE CHEVALIER.

Ah, mon père, parlez-lui, donnez-lui des conseils, peut-être parviendrez-vous à le corriger .....

LE BARON.

Il suffit; nous reprendrons cet entretien. Venez, Vicomte; & vous, mon fils, allez chercher le Marquis, et conduisez-le dans mon petit jardin. Tenez, voilà la clef de la grille.

(*Le Chevalier sort.*)

SCÈNE V.

LE BARON, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

IL est charmant votre jardin.... le *site* en est très-agréable.... On y découvre du côté du bois une vue *agreste*, mais fort *pittoresque*. Au déclin du jour, le soleil couchant produit sur la montagne de *grandes masses de lumières* d'un *effet très-piquant*. Ce paysage rappelle ceux de la Suisse, il en offre les charmes sans en avoir *la sévérité*. *La nature est plus majestueuse, plus imposante* en Suisse & en Italie; mais c'est une beauté, si j'ose m'exprimer ainsi, dont l'âpre austérité va jusqu'à la rudesse. Ici, elle est moins sublime, mais plus simple; elle touche davantage.

LE BARON, *à part.*

Quelle tirade!.... Je crois qu'ils appellent cela *improviser*; mais ce n'est pas en

François ; car je n'entends ni les mots ni les phrases....

LE VICOMTE, *à part.*

Je le tiens.... le voilà déjà stupéfait.

LE BARON, *à part.*

Voyons jusqu'où cela peut aller. (*Haut.*) En vérité, Vicomte, vous m'étonnez.... Vous avez une singulière *éloquence*.... Tout ce que vous avez trouvé le moyen de débiter, pour dire que j'ai un joli jardin....

LE VICOMTE.

C'est que j'aime la campagne avec passion. La vue d'un beau paysage, m'affecte d'une manière très-extraordinaire : comme j'étois heureux dans les Apennins ! Ces hautes montagnes hérissées de rochers, entourées de précipices ; *cet aspect* noble & sauvage exaltoit mon imagination; mes idées s'étendoient, s'élevoient ; entraîné par un enthousiasme auquel je ne pouvois résister, je descendois de voiture; je méditois, je dessinois, je faisois des vers..... Quel pays que l'Italie, pour une tête vive

& *pensante !* Je *recevois une impression* que je ne puis dépeindre, en songeant que j'étois dans la patrie de Cicéron, de Virgile & d'Horace : sachant tous leurs ouvrages par cœur, je trouvois un nouveau plaisir à les lire dans ces lieux où ils avoient été composés.... & Rome, Rome ! quels transports j'éprouvai en entrant dans Rome !....

LE BARON.

A présent, parlez-moi un peu des hommes, des mœurs, des différens Gouvernemens ; n'avez-vous pas étudié tout cela à fond ?

LE VICOMTE.

En Italie, mes observations n'ont roulé que sur le matériel ; il ne faut là que de la mémoire & des yeux, on n'y peut réfléchir que sur le passé ; mais c'est en Suisse, en Angleterre, qu'il faut chercher des *êtres pensans* & des têtes bien *organisées ;* des idées d'une profondeur !... Nous avons de la grâce, *un vernis agréable*, & une *grande fraîcheur de coloris* ; nous connoissons l'art des *nuances ;* mais ils ont sur

nous l'avantage d'une raison *géométrique & méthodique*, & nous ne sommes pas *en mesure* de pouvoir comparer notre *logique* à la leur.

LE BARON.

Ainsi, vous mettez les Suisses & les Anglois dans la même classe? Ils n'ont ni vernis, ni nuances, ni fraîcheur, mais de la méthode, de la logique, de la géométrie & de la mesure?

LE VICOMTE.

Oui, quant aux mœurs & à la tournure des idées, ils se ressemblent beaucoup; dans les uns & les autres, *les données* sont à-peu près les mêmes.

LE BARON, *à part.*

Les données!.... (*Haut.*) Vous avez fait un Journal fort détaillé, à ce qu'on dit?

LE VICOMTE.

Oui, j'ai six volumes de mes griffonages; c'est un ouvrage *informe*, comme vous pouvez penser; je l'ai écrit avec tant de

rapidité !.... Cependant il y a du feu, & un tour assez original ; on m'a persécuté à Londres pour le faire imprimer ; mais je suis si loin de toute espèce de prétentions!.. J'ai rapporté aussi d'Italie des dessins *précieux & d'un fini* admirable....

LE BARON.

Vous êtes grand connoisseur en tableaux ?

LE VICOMTE.

Mais, j'ai le coup-d'œil assez juste, & un goût si décidé pour les Arts !.... La Musique & la Peinture ont occupé mes loisirs à Rome, d'une manière bien délicieuse ; j'ai fait un petit traité sur la Musique, dans lequel je prouve que les Italiens ont seuls connu les *grands effets d'harmonie;* que leur *style* est en général *plus pur*, leurs idées plus *fraîches*, & qu'enfin, on trouve toujours dans leurs plus petits airs de jolies *intentions*, de la *grâce*, de *l'élégance*, & des *motifs* bien soutenus.

LE BARON.

De manière que notre Musique est mal-

intentionnée : cela me fait de la peine, car j'aimois Rameau.... Mais, revenons à la Peinture ; puisque vous êtes un véritable amateur, je veux vous montrer une miniature qu'on dit être d'un bon Maître : vous m'en direz votre avis franchement, parce qu'en conséquence je l'acheterai ou je la renverrai. La voici. (*Il lui donne la boëte sur laquelle est le Portrait d'Angélique. Il dit à part.*) Voyons un peu ce que ce pédant dira de la figure d'Angélique.

LE VICOMTE, *après un moment d'examen.*

Je ne vous conseille pas d'acheter cela.

LE BARON.

Pourquoi donc?.... Le visage me paroît joli....

LE VICOMTE, *regardant le Portrait.*

Non.... point de caractère.... mauvais tour de tête ; nulle expression... un ouvrage détestable, en vérité.

LE BARON, *piqué.*

Cela est bon à savoir....

LE VICOMTE, *regardant toujours le Portrait.*

Détestable!... aucune *entente* du mélange des couleurs; un *faire* mesquin.... une *petite manière*, de la sécheresse.... une draperie pauvre.... *Lui rendant la boëte.*) Cela ne vaut rien.... absolument rien....

LE BARON, *avec colère.*

Eh bien, Monsieur le connoisseur, d'autres seront moins difficiles....

LE VICOMTE.

Comment; que signifie cela?

LE BARON.

Ah, voici votre Père fort à propos.

SCÈNE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

VENEZ, Marquis, venez....

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu, vous avez l'air bien ému....

LE BARON.

Je viens de montrer le portrait d'Angélique à Monsieur votre fils....

LE VICOMTE, *à part.*

Ah, voilà donc le nœud!...

LE BARON.

Et elle n'a pas le bonheur de lui plaire; il dit qu'elle eſt *sèche*, qu'elle a de *petites manières*, l'air mesquin.... & cent autres impertinences du même genre....

LE MARQUIS.

Comment, mon fils!....

LE VICOMTE, *bas au Marquis.*

Mon Père, je vous expliquerai cela..... rien n'est plus simple; mais ces gens-ci n'ont pas le sens commun.

LE BARON.

Enfin, mon cher Marquis, Monsieur le Vicomte de Melville est beaucoup trop merveilleux pour moi; son esprit est si fort au-dessus du mien, que je ne comprends pas plus ses longs discours que s'il parloit Allemand. Son langage est composé d'une quantité de mots qui me sont absolument inconnus, & il place ceux que je sais, de manière à me dérouter totalement sur leur signification.... Moi, je veux pouvoir causer avec mon gendre; ainsi vous voyez bien....

LE MARQUIS.

C'en est assez, je vous rends votre parole; venez, mon fils....

LE CHEVALIER, *à part.*

J'avois prévu ce dénouement.

LE VICOMTE, *au Baron.*

Monsieur, je ne sais que six langues, mais je n'ai pas la plus légère teinture *du Picard*, je l'avoue, à ma honte, & cette ignorance me coûte trop cher pour ne la pas déplorer sincèrement....

LE MARQUIS.

Allons, mon fils, suivez-moi.

LE BARON.

J'espère du moins, mon cher Marquis, que je n'aurai pas le malheur de perdre votre amitié.... J'aurois dû vous parler avec plus de ménagement; mais vous connoissez ma franchise & ma vivacité, &, réellement, ce jeune homme m'a poussé à bout.... Vous savez d'ailleurs, quand vous me proposâtes ce mariage, que je vous prévins qu'il n'auroit lieu qu'en supposant que l'esprit & le caractère de votre fils me conviendroient, &....

LE MARQUIS.

Épargnons-nous des explications inutiles, & recevez mes adieux; venez, mon fils; partons.

LE VICOMTE, *avec ironie.*

Allons, supportons ce revers avec courage; les Muses, la Gloire & les Arts, parviendront peut-être à m'en consoler..... Adieu, Chevalier.... (*En s'en allant, & en riant.*) Voilà une aventure véritablement très-plaisante. Ah, ah, ah, (*Ils sortent.*)

SCÉNE VII ET DERNIÈRE.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Le fat!... en vérité je ne sais où j'en suis..... J'ai encore la tête remplie de toutes les extravagances qu'il m'a débitées, & que j'ai eu la patience d'écouter pendant une heure.... Le sot jargon!.... parbleu, j'avois fait-là un beau choix pour ma pauvre Angélique!.... Mais, parlez donc, mon fils, concevez-vous cet excès de folie, de confiance & de stupidité?....

LE CHEVALIER.

Je vois, mon Père, ce que vous m'avez répété bien souvent, que la présomption, dans un jeune homme, doit également gâter son cœur & son esprit.

LE BARON.

Mon enfant, n'oubliez jamais cette leçon;

çon ; vous verrez des fats moins grossiers & plus spirituels ; mais dites-vous bien qu'au fond du cœur ils ont tous les mêmes ; dominés par la plus méprisable & la plus sotte vanité, sans élévation, sans principes, sans égards pour les femmes ; indiscrets, menteurs, arrogans : voilà les vices horribles qui les caractérisent tous, & qui sont le partage du plus adroit d'entre-eux, comme du plus gauche & du plus ridicule. Enfin, répétez-vous sans cesse qu'à votre âge, malgré la meilleure éducation, on ne sait rien qu'à demi ; que l'expérience & le temps peuvent seuls perfectionner l'esprit & la raison ; qu'un *Philosophe* ou un *Savant* de dix-huit ans n'est qu'un sot ; & que sans un bon cœur, de la réserve & de la docilité, on ne doit rien attendre d'un jeune homme.

LE CHEVALIER.

Ah, mon Père, je reçois avec trop de plaisir des conseils si salutaires, pour n'en pas retirer le fruit un jour ; oui, daignez le croire, je serai digne de vous, du moins par mes sentimens.....

LE BARON.

Je n'en doute pas, & cette espérance fait tout le bonheur de ma vie..... Mais, allons retrouver le Marquis & l'appaiser, s'il est possible, avant ſon départ; car, malgré les impertinences de son fils, je ne veux pas décidément rompre une liaiſon de vingt ans..... Allons le chercher, allons.....

FIN.

VATHEK.

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT.

Il y a eu en effet un Calife nommé **Vathek**, **fils de Motassem.** Ce Motassem, surnommé le *Huitainier*, fut le huitième Calife Abbasside, & un très-grand Prince. On trouvera indiqués dans des Notes les traits de cette petite Pièce, qui sont tirés de l'Histoire des Arabes. Si les fictions d'un cœur sensible ont le droit d'émouvoir & d'attendrir, la vérité doit toucher encore davantage, & le plaisir de citer une bonne action vaut mille fois celui de l'inventer.

PERSONNAGES.

Le Calife MOTASSEM.
VATHEK, *Fils du Calife.*
ALMANZOR, *Gouverneur de Vathek.*
LE VISIR.
OSMIN, *Fils du Visir.*
NASSER, *Ami du Visir.*
GIAFFER, *Ami d'Almanzor.*

La Scène est dans le Palais du Calife.

VATHEK,

COMÉDIE.

A desinterested and generous man, is born a ruler; and he is, at the same time, the greatest of politicians, Were policy only to be considered.

Grandisson, Vol. VI.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une des Salles du Palais.

LE VISIR, NASSER.

NASSER.

ARRÊTONS-NOUS ICI; le jeune Prince n'est point encore de retour de la chasse;

en l'attendant, nous pouvons nous entretenir en liberté. J'ai un important secret à vous apprendre : enfin, je crois que la fortune nous offre un moyen sûr de perdre notre ennemi commun, cet homme austère & sauvage dont le crédit, auprès du Calife, a détruit le mien & balance le vôtre.....

LE VISIR.

Almanzor ?.....

NASSER.

Oui, lui-même.....

LE VISIR.

Ah, parlez....

NASSER.

J'ai découvert le nom de l'Auteur de ces vers injurieux faits contre vous & le Calife....

LE VISIR.

Eh bien ?.....

NASSER.

Ce libelle infâme, qui ose outrager avec tant d'audace notre Souverain & son

Visir, est l'ouvrage d'un parent & d'un ami d'Almanzor, de Boulaski; j'en ai la preuve certaine.

LE VISIR.

Cette découverte peut être utile, d'autant mieux qu'Almanzor a, depuis peu, vivement sollicité une place pour Boulaski, & vient de l'obtenir.

NASSER.

Montrez ces vers au Calife; apprenez-lui ce détail; faites-lui sentir que l'intérêt d'Almanzor pour Boulaski, ne s'est manifesté que depuis que ces vers ont paru; déclarez-lui que vous n'ignorez pas la haine qu'il a pour vous.....

LE VISIR.

Je suis fâché que le Calife soit ainsi que moi déchiré dans ces vers; il ne lui paroîtra pas naturel qu'Almanzor, le Gouverneur de son fils, ait voulu ternir sa gloire!.....

NASSER.

N'essayons pas de persuader qu'il les a faits; mais tâchons de prouver qu'il en a

eu connoissance, & qu'en faveur du mal qu'on y dit du Visir, il a tout approuvé; d'ailleurs, vous pouvez ajouter, qu'au fond de l'ame Almanzor, depuis un an, est mécontent du Calife: quand la place de Visir vint à vaquer, on prétend qu'il la préféroit à celle de Gouverneur du jeune Prince, & qu'il ne vous pardonna point d'avoir su l'obtenir. Enfin, rassemblez avec art toutes ces circonstances; quand vous ne parviendriez qu'à jeter dans l'ame du Calife quelques légers soupçons, ce seroit encore beaucoup: les Princes passent bientôt de la défiance à l'aversion.....

LE VISIR

Le Calife est juste & pénétrant; il estime Almanzor; moi-même quelquefois, je l'avoue, j'approuve au fond du cœur l'amitié qu'il lui témoigne; depuis dix ans Almanzor, occupé de l'éducation de Vathek, paroît n'avoir d'autre ambition que celle de remplir ses devoirs; ne se mêlant d'aucune affaire; montrant le désintéressement le plus rare; méprisant l'intrigue; dédaignant la flatterie; si l'on ne lui sup-

posoit pas des desseins profonds & secrets, on seroit tenté de le regarder comme un modèle unique de philosophie, de sagesse & de vertu.

NASSER.

Croyez-moi, ce n'est point à la Cour que ce modèle peut se trouver ; s'il existe, ne le cherchons pas dans un Courtisan. Soyez sûr que cette apparente modération d'Almanzor cache une ambition démesurée ; ne l'a-t-elle pas déjà bien servi ? il ne demande rien ; mais les graces viennent le chercher ; on lui donne souvent, sans qu'il paroisse le desirer, ce que nous sollicitons en vain ; il n'intrigue point ; eh, n'a-t-il pas l'art de s'insinuer chaque jour davantage dans la confiance du Calife ? Et ne s'est-il pas assuré pour jamais de celle de son successeur ? Avec quelle adresse n'a-t-il pas su gagner l'affection du jeune Prince ? J'ignore les ressorts secrets de la politique d'Almanzor ; mais, par son succès, je juge de sa profondeur, &, sans doute, elle l'emporte sur la nôtre : craignez d'en être la victime.....

LE VISIR.

Je pense comme vous, mon cher Nasser ; je ne vois dans Almanzor qu'un rival d'autant plus dangereux, qu'il sait mieux qu'un autre dissimuler ses desseins & son ambition ; &, pour répondre à votre confiance, je vous avouerai que j'ai pénétré un secret qui pourra, je l'espère, le démasquer entièrement aux yeux du Calife.....

NASSER.

Je brûle de l'apprendre.....

LE VISIR.

Le jeune Prince est amoureux de Zulica.....

NASSER.

De la fille d'Almanzor?....

LE VISIR.

Oui, j'en suis certain ; mon fils a eu l'art d'arracher à Vathek cette importante confidence.....

NASSER.

Et c'est d'Osmin lui-même que vous tenez ce détail?....

LE VISIR.

Oui; & je ne le sais que d'hier....

NASSER.

Ne doutons point qu'Almanzor n'ait en secret favorisé cette passion, & n'en conçoive d'ambitieuses espérances.....

LE VISIR.

Tout semble le prouver.

NASSER.

Mais comment Vathek a-t-il eu l'occasion de voir & de connoître Zulica?.....

LE VISIR.

Chez la Princesse, mère du Calife.....

NASSER.

Eh voilà donc la raison de l'attachement extraordinaire d'Almanzor pour cette Princesse?..... Différens événemens avoient éloigné le Calife de sa mère; Almanzor seul a su les rapprocher & les réunir.....

LE VISIR.

Et pour prix d'un tel service, la Princesse a presque adopté Zulica pour sa

fille; elle ne peut s'en séparer un instant; elle est sans doute instruite de l'amour de Vathek; &, séduite par son favori, elle conçoit peut-être la folle espérance d'engager le Calife lui-même à l'approuver..... Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que le Calife desiroit donner une épouse au Prince, il y a quelques mois; le choix qu'il avoit fait pouvoit être avantageux á l'Etat, mais la Princesse sa mère, & Almanzor, l'en ont détourné sous différens prétextes plus spécieux que solides, alléguant, entre-autres raisons, l'extrême jeunesse du Prince.....

NASSER.

Quel sera le ressentiment du Calife, lorsqu'il découvrira cette intrigue criminelle!..... Ah, ne différez point à lui ouvrir les yeux; voilà le premier de vos devoirs....

LE VISIR.

Je le remplirai.... & je ne crois pas qu'Almanzor puisse échapper au piége adroit que j'ai su lui tendre..... J'ai supplié le Calife ce matin de lui demander

Zulica pour mon fils ; & s'il la refuse, comme je n'en doute pas, il eſt perdu....

NASSER.

Embrassez-moi, mon cher Visir, vous me transportez d'admiration ; oui, je suis moins animé par la haine que j'ai pour Almanzor, que par la joie que doit m'inspirer l'éclatant service que vous allez rendre à l'Etat, en renversant les audacieux projets d'un ambitieux, qui, je le vois, est capable de tout. Enfin, nous serons donc témoins de la chûte de ce prétendu Philosophe, de cet homme superbe, à qui les complots & la haine ne semblent inspirer que l'indifférence & le dédain ; il perdra donc cette injuste supériorité qu'il avoit sur nous : comme sa fausse modération étoit piquante !..... Nos oreilles ne seront donc plus fatiguées de l'ennuyeuse répétition de son éloge !..... Par l'hypocrisie de sa conduite, il a forcé pendant quinze ans ses ennemis à le louer ou à se taire ; mais, graces à votre zèle, à votre génie, nous allons être vengés.....

LE VISIR.

Oui, oui, nous le serons ; mais conduisons-nous avec prudence, & cachons, par la dissimulation, de si justes ressentimens. Depuis quelque temps obligé de céder au torrent, & sur-tout à la volonté du Calife, j'ai paru me réconcilier avec Almanzor : maintenons-le dans cette erreur ; je desirerois que vous eussiez aujourd'hui même un entretien avec l'ami intime d'Almanzor, ce sombre & misantrope Giaffer ; cet homme caustique, qui ne vit à la Cour que pour en dédaigner les honneurs, pour en fronder les mœurs & les usages, & qui ne semble être vertueux que pour avoir le droit d'être le censeur des autres. Voyez-le, parlez-lui ; tâchez de lui persuader que je souhaite véritablement l'amitié d'Almanzor...

NASSER.

J'espère peu de cet entretien ; Giaffer est si méfiant, si rempli d'orgueil & de dédain pour nous !.... Il a la sauvage austérité d'Almanzor, sans avoir sa douceur affectée, sa politesse & son adresse.....

Enfin!, la grossièreté & la brusquerie de Giaffer sont si révoltantes.....

LE VISIR.

Paix.... J'entends du bruit ; c'est sans doute le Prince qui revient de la chasse ; allons au-devant de lui.....

NASSER.

Le voici....

SCÈNE II.

LE VISIR, NASSER, VATHEK, ALMANSOR, OSMIN, GIAFFER.

VATHEK.

Je croyois mon Père ici.

LE VISIR.

Seigneur, il s'y rendra bientôt, & m'a donné ordre de vous prier de l'y attendre.....

OSMIN, *au Visir.*

Ah, mon Père, si vous saviez quelle

action le Prince a faite ce matin à la chasse.....

LE VISIR.

Quelque action de bienfaisance, sans doute ?

OSMIN

Ah, c'eſt une hiſtoire charmante..... Si le Prince le permet, Almanzor pourroit vous la conter.....

ALMANZOR.

Volontiers; la voici: le Prince, malgré ma prière, a pris les devans, & nous a laiſſés aſſez loin derrière lui.....

LE VISIR.

Il a tant de vivacité !....

NASSER.

Et elle lui ſied ſi bien .....

OSMIN.

Et il monte à cheval avec une telle hardieſſe !.....

GIAFFER, *à part.*

Hom..... Les bas flatteurs !....

OSMIN.

Personne ne peut le suivre.....

ALMANZOR.

Cela est vrai : il ne sait pas conduire son cheval, il en est toujours emporté, & de cette manière il va plus vîte qu'aucun de nous.

LE VISIR.

Ah, la plaisanterie est charmante.....

VATHEK.

Non, non, Almanzor ne plaisante point ; il me dit mes vérités ; il a mieux fait encore, il m'a appris à les entendre avec plaisir.

ALMANZOR.

Pour revenir à l'histoire : le Prince a rencontré un Vieillard * dont la petite charette étoit versée dans un fossé, & le

* Cette Anecdote est entièrement tirée de l'Histoire des Arabes, & arriva au Calife Montassem, père de Vathek, dans sa première jeunesse. *Voyez l'Histoire des Arabes, par M. l'Abbé de Marigny.*

pauvre Payſan faiſoit de vains efforts pour l'en retirer.....

VATHEK.

Dites donc que ce bon Vieillard avoit la figure la plus intéreſſante & la plus vénérable ; de beaux cheveux blancs couvroient ſes épaules ; la ſueur inondoit ſon viſage : appuyé contre un arbre, & accablé de fatigue & de douleur, il levoit au Ciel ſes yeux remplis de larmes ; & ſes mains tremblantes ; quand j'arrivai près de lui, je le trouvai dans cette ſituation touchante..... Pauvre bon homme ! je crois le voir encore.....

ALMANZOR.

Vous devinez le reſte : le Prince eſt deſcendu de cheval, il a prêté au Vieillard une main ſecourable ; il a retiré la charette du foſſé, & donné ſa bourſe au Payſan, qui, tranſporté de joie & de reconnoiſſance, remercioit & bénissoit, en pleurant, ſon bienfaiteur, lorſque nous ſommes arrivés au lieu même où ſe paſſoit cette ſcène. Le Vieillard, en apprenant que

ce jeune inconnu si charitable étoit le fils de son Souverain, est resté un moment immobile; ensuite, joignant les mains & les élevant vers le Ciel: ô Dieu, s'est-il écrié, pour sa récompense, conserve-lui ce cœur compatissant & généreux !.....

GIAFFER.

En effet, voilà le plus beau souhait que la reconnoissance & la vertu puissent faire pour un Prince !..... Il vaut mieux que les plus pompeux éloges de tous les courtisans du monde !....

VATHEK.

Oui, Giaffer, j'en sens tout le prix: le vœu de ce bon Vieillard sera exaucé; oui, j'en suis sûr, mon cœur ne changera jamais....

LE VISIR.

Je ne connois rien de touchant comme cette histoire: voilà, Seigneur, le fruit des leçons d'Almanzor....

ALMANZOR.

Ce que le Prince a fait est si simple

& si naturel, que je ne m'en attribue rien....

GIAFFER.

Oui, sans doute, Almanzor, il est naturel de secourir un malheureux vieillard réduit au désespoir, & qu'on peut rendre heureux si facilement. Mais, cependant, attendez-vous à voir paroître demain des vers, des Poëmes, composés à la louange de cette même action que vous trouvez si simple.

LE VISIR.

L'enthousiasme inspiré par la bienfaisance est toujours excusable.

GIAFFER.

Non, jamais l'exagération ne peut l'être; je dis plus, elle est offensante pour quiconque en est l'objet. Que signifient tous ces éloges prodigués à une action commune, sinon qu'on est surpris, confondu, que celui qui l'a faite en ait été capable, & qu'on étoit fort loin d'en attendre même un simple trait d'humanité?....

NASSER, *à part.*

Haïssable misantrope!....

LE VISIR.

Pour moi, je vous avoue que l'action du prince me paroît digne de louanges.....

VATHEK.

Non, non, Giaffer a raison; je n'ai fait que remplir un devoir indispensable; la preuve en est, que si je me fusse conduit autrement, Almanzor m'auroit sûrement blâmé.....

ALMANZOR.

Sans doute, Seigneur; mais cependant, à votre âge, où les principes & la vertu ne peuvent encore être perfectionnés, il y a du mérite à faire son devoir; ce qui augmente le vôtre dans cette occasion, c'est votre goût pour la chasse, votre ardeur à la suivre, que vous avez, sans balancer, sacrifié au plaisir d'être utile à ce pauvre Vieillard.

NASSER.

En effet, la passion du Prince pour

la chasse, donne un bien grand prix à ce sacrifice !

GIAFFER.

Ainsi donc il étoit fort simple que *la passion de la chasse* fût plus forte que la compassion & l'humanité, & que le desir de tuer un innocent animal, l'emportât sur celui de secourir un vieillard infortuné ?....

ALMANZOR.

Giaffer, vous oubliez toujours que le Prince n'a pas seize ans : je crois que cette circonstance met la raison de notre côté.

GIAFFER.

Allons, vous vous rangez de l'avis des autres, je dois céder.... (*à Vathek.*) Eh bien, Seigneur, puisque Almanzor le dit lui-même, croyez donc que vous avez fait une action admirable, sublime, qui n'eut jamais d'exemple, & qui efface les exploits réunis de tous les Héros de l'antiquité.... Que trouvez-vous, Almanzor, de risible dans ce discours ? n'est-il pas conforme au vôtre ?..... Moi seul ici aurai je

aurai-je le malheur de paroître ridicule en flattant ?

ALMANZOR.

Vous plaisantez, & nous rions, nous ne pouvions vous répondre mieux.....

GIAFFER.

Je plaisante !..... je plaisante ! Vous savez fort bien que je ne plaisante point.... Je ne suis pas *plaisant* de mon naturel.... & tout ce que je vois, tout ce que j'entends n'excite nullement ma gaieté ; mais je ne veux point troubler la vôtre ; divertissez-vous sans contrainte, je vous laisse le champ libre. (*Il sort brusquement.*)

SCÈNE III.

VATHEK, ALMANZOR, LE VISIR, OSMIN, NASSER.

ALMANZOR.

VOILA de ses incartades ordinaires.

LE VISIR.

Il les rachette par tant de qualités estimables!....

VATHEK.

Sa mauvaise humeur ne vient que de sa franchise.

ALMANZOR.

Seigneur, il faut être franc sans brusquerie; il est absurde de croire qu'une vertu puisse donner le droit d'avoir un défaut insupportable dans la société: au contraire, Seigneur, l'homme le plus vertueux est en général le plus indulgent, le plus doux & le plus modéré; il n'affiche rien, ne déclame point, & chérit trop

la vérité pour ne pas chercher à la rendre aimable, & pour risquer de la faire haïr par une austérité dure & désobligeante sans nécessité.

VATHEK.

Oui, voilà le portrait du véritable honnête homme, car c'est celui d'Almanzor.

ALMAZOR.

Soyez sûr cependant, Seigneur, que Giaffer, malgré ses déclamations continuelles, & son défaut d'indulgence, possède les qualités les plus rares & les plus brillantes; en général, défiez-vous de la probité des gens intolérans; mais ne croyez pas impossible qu'il en puisse exister de vertueux : si nous n'admettions point d'exception dans les principes qui nous font juger les hommes, nous deviendrions injustes, & nous nous livrerions à toutes les erreurs de l'entêtement & de la prévention.

LE VISIR.

Voilà des préceptes également dignes de celui qui les reçoit, & de celui qui les

donne..... Mais je vais savoir si le Calife est informé du retour du Prince; venez, Osmin, venez, Nasser.....

NASSER.

Nous vous suivons.

(*Le Visir, Osmin & Nasser sortent.*)

SCÈNE IV.

ALMANZOR, VATHEK.

ALMANZOR, *après un moment de silence.*

SEIGNEUR, vous rêvez?....

VATHEK.

Il est vrai..... Je faisois de tristes réflexions.

ALMANZOR.

Sur quel sujet?

VATHEK.

Sur la flatterie; je la hais, & souvent je m'apperçois qu'elle me trompe.....

Sans vous, Almanzor, combien d'elle m'auroit abusé !....

ALMANZOR.

Haïssez-la toujours, & vous n'aurez pas lieu de la craindre, elle ne vous séduira jamais.

VATHEK.

Mais quand elle prend le ton de l'amitié, elle est si persuasive, si dangereuse !....

ALMANZOR.

Un moyen sûr d'éviter ses pièges, c'est d'apprendre à se connoître soi même, de réfléchir sur ses défauts, sur sa conduite, enfin de se juger avec sévérité; & si les louanges qu'on reçoit sont au-dessus de l'opinion que nous avons de notre mérite, on peut être bien certain que la flatterie les a dictées..... mais, je vous le répète, pour que ce moyen soit bon, il faut s'étudier avec soin, & se juger avec rigueur. Une autre manière de déconcerter la flatterie, c'est d'y paroître insensible, & de l'écouter avec froideur. Heureux le Prince

qui sait en imposer assez pour la forcer au silence ; votre auguste Père vous offre cet exemple ; on n'ose le louer en face ; & le Courtisan le plus intrépide n'auroit pas la hardiesse de lui adresser directement une flatterie.

VATHEK.

Oui, je m'en apperçois ; ils sont obligés de prendre des détours. J'en ai vu un l'autre jour, (c'étoit Nasser) qui faisoit son éloge à quatre pas de lui ; mon Père s'est retourné, & Nasser a paru surpris & embarrassé ; mais c'étoit une feinte, il avoit parlé pour être entendu. Je l'avois bien remarqué ; vous m'avez appris toutes leurs petites ruses..... Cela est singulier, je n'y suis plus trompé pour mon Père, mais je le suis encore quelquefois pour moi-même..... Par exemple, Osmin, Osmin, quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, sait déjà flatter, & avec un art !..... Il paroît m'aimer, il est à-peu-près de mon âge, si vous ne m'en aviez point averti, je l'aurois cru sincère..... Il ne m'aime pas, puisqu'il veut me tromper. Eh quoi, un

Prince doit-il donc renoncer au bonheur d'avoir des amis ?....

ALMANZOR.

Quand ils dédaigneront les flatteurs, quand ils paroîtront chérir la vérité, & qu'ils sauront récompenser, non l'intrigue & l'assiduité, mais les talens & le mérite, ils trouveront des amis sincères & vertueux.....

VATHEK.

Mais, Almanzor, vous savez combien j'aimois le fils de Giaffer; je l'avois distingué de tous ceux qui m'approchoient; il vous est cher, il fut élevé avec moi & par vous; j'estimois son caractère, sa personne m'étoit agréable; il possédoit toute ma confiance, & cependant je suis certain qu'il n'avoit pas pour moi une parfaite amitié; je voyois facilement qu'il ne trouvoit pas dans nos entretiens le charme & la douceur que j'y trouvois moi-même; il étoit souvent rêveur & distrait.....

ALMANZOR.

Peut-être en avoit-il quelque raison secrette.....

VATHEK.

Mais pourquoi me la cachoit-il?

ALMANZOR.

Ah, sans doute par votre faute..... Les Princes, en général, ne regardent ceux qu'ils honorent du nom d'amis, que comme des confidens; ils pensent qu'il n'y a que leurs secrets de véritablement importans; les petits intérêts qui nous touchent, leur paroissent trop minutieux pour y prêter une grande attention; enfin, le plaisir de parler d'eux-mêmes les occupe uniquement; ils accordent de la confiance, mais celle qu'on leur témoigneroit les ennuieroit, du moins ils ne la desirent pas; ils ne peuvent donc l'inspirer, & ne sont aimés qu'à demi; car l'amitié ne peut exister sans une confiance entière & réciproque.

VATHEK.

Je sens cela; mais, cependant, je crois

que j'étois exempt de ce défaut avec Nadir ; quand je le voyois préoccupé, je le questionnois, je lui demandois s'il ne desiroit rien, si je pouvois lui être utile, & je ne cessois de le presser qu'après avoir reçu l'assurance qu'il ne souhaitoit de moi aucun service.

ALMANZOR.

Eh, faut-il avoir une grace à demander pour se faire écouter de son ami?..... Comment, avec une ame sensible & délicate, pouviez-vous ne desirer qu'une espèce de confiance si intéressée? Ignoriez-vous que du cœur seul viennent les plus pures consolations que l'amitié puisse recevoir, & que partager les peines qu'on lui confie, est son plus sûr moyen de les diminuer & de les adoucir?

VATHEK.

Vous m'éclairez, Almanzor; cependant, je l'avoue, j'éprouve une secrette honte qu'une semblable leçon m'ait été nécessaire : voilà la première de vous qui m'ait fait rougir!..... Eh quoi, le cœur, ainsi que l'esprit, a donc besoin d'une

truction!.... Ah, pourquoi Nadir est il absent depuis six mois; maintenant que je suis éclairé sur les devoirs de l'amitié, l'espoir de mériter la sienne, me fait desirer son retour plus vivement que jamais.... Quand reviendra-t-il?....

ALMANZOR.

Je l'ignore..... Mais êtes-vous bien sûr de l'aimer toujours?....

VATHEK.

Oui; après vous, Nadir sera mon plus cher ami.

ALMANZOR.

Je le desire, parce que je l'en crois digne.

VATHEK.

Pourrois-je changer jamais pour l'ami que vous m'avez choisi?....

ALMANZOR.

Aimez-le, Seigneur, tant que votre gloire lui sera plus chère que votre faveur; tant qu'il sera sincère & désintéressé; mais s'il cesse d'être modéré dans ses de-

sirs, s'il devient intrigant, s'il prend des détours pour vous dire d'utiles vérités, sans balancer, détachez vous de lui ; il ne seroit plus alors l'ami qu'Almanzor vous a choisi. Sans doute, si vous lui conservez vos bontés, on fera beaucoup d'efforts pour le perdre : instruisez-le des accusations qu'on formera contre lui ; ne le jugez point sans l'entendre, & sur-tout, méfiez-vous de la délation de quiconque demande le secret, & craint d'être nommé à celui qu'il noircit..... Mais, Seigneur, pendant que nous sommes seuls, je veux encore vous donner un avis : j'ai remarqué que souvent devant vous Osmin ose se livrer à son naturel railleur & moqueur.....

VATHEK.

Si j'écoute quelquefois ses plaisanteries, du moins je n'y prends jamais de part.....

ALMANZOR.

Ce n'est point assez ; vous ne devez pas les souffrir : les objets de la moquerie d'Osmin, en voyant que vous vous amu-

sez des ridicules qu'il jette sur eux, doivent penser que vous approuvez le lâche courtisan qui cherche à vous plaire par un moyen si bas. La moquerie est toujours condamnable, mais dans un Prince elle est cruelle, songez, Seigneur, que vous percez l'ame de celui dont vous vous moquez : vous ne l'attaquez que par une plaisanterie ; mais peut-il vous la rendre ? Et s'il en avoit l'audace, le souffririez-vous? Il est donc sans défense, & vous l'accablez !..., & vous donnez à cette injustice inhumaine le nom de plaisanterie, de gaieté ! Ah, Seigneur, le Prince qui abuse des droits de son rang, s'avilit & perd sa dignité ; la grandeur, sans la générosité, n'obtient que de vains hommages extérieurs, & celui des sentimens, le seul desirable, lui sera toujours refusé.

VATHEK.

Ah, le vrai bonheur d'un Prince c'est d'être aimé : Almanzor, je vous le jure, voilà ma plus grande ambition !...

ALMANZOR.

Voyez donc, Seigneur, si vous devez

compter sur l'attachement d'Osmin, puisque, pour vous divertir quelques instans, il risque de vous faire haïr.

VATHEK, *en soupirant.*

Me divertir!..... il seroit difficile de me divertir!.... depuis long-temps, depuis trois mois sur-tout....

ALMANZOR.

Eh bien, Seigneur?

VATHEK.

Rien ne m'amuse, rien ne me distrait....

ALMANZOR.

Et.... par quelle raison?

VATHEK.

Vous le savez, j'en suis sûr.

ALMANZOR.

Seigneur, j'aimerois mieux devoir vos secrets à votre confiance qu'à ma pénétration.

VATHEK.

Ah, vous avez dû me deviner..... & si

vous m'approuvez, vous m'épargnez un aveu que je n'ose faire..... Vous ne répondez point?.....

ALMANZOR.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.....

VATHEK.

Eh bien, n'en parlons plus. (*Il tombe dans la rêverie.*)

ALMANZOR.

Voulez-vous des conseils, je vous en donnerai..... Mais, si vous espérez une lâche indulgence, en effet, Seigneur, il vaut mieux vous taire.....

VATHEK.

Et pourquoi tant de sévérité? Est-ce un crime d'être sensible?.....

ALMANZOR.

C'en est un grand d'oublier la raison, les convenances, & sur-tout de se laisser maîtriser par ses passions. Mais, les portes s'ouvrent; c'est le Calife.....

VATHEK.

Almanzor, mon cher Almanzor, ah que vous m'affligez !....

ALMANZOR.

Seigneur, le Calife s'avance.

SCÈNE V.

LE CALIFE, VATHEK, ALMANZOR.

LE CALIFE, *à sa suite.*

LAISSEZ-NOUS..... Almanzor, j'ai à vous parler, j'ai une proposition à vous faire, qui, je l'espère, ne vous sera point désagréable.

ALMANZOR.

De quoi s'agit-il, Seigneur ?

LE CALIFE.

Je crois que votre réconciliation avec le Visir est sincère.

ALMANZOR.

Oui, Seigneur, je puis répondre qu'elle l'est de ma part.....

LE CALIFE.

Il m'a prouvé qu'elle l'étoit aussi de la sienne : il vous demande Zulica pour son fils.

VATHEK, *à part.*

O Ciel !.....

ALMANZOR.

Seigneur, Zulica n'est point assez riche pour Osmin ; la fortune du fils unique du Visir doit le faire aspirer à une alliance plus avantageuse.

LE CALIFE.

Et Zulica n'est-elle pas la fille de mon ami ?..... & n'êtes-vous pas sûr que je rendrai sa fortune égale à celle de l'époux que vous lui choisirez ?.....

ALMANZOR.

Seigneur, la mienne suffit à mes desirs ; elle est honnête, je suis heureux.....

LE CALIFE.

Enfin, le Visir vous demande Zulica ; il fait plus, il vous supplie de garder les biens que vous lui destiniez ; il ne veut que former un nœud qui vous réunisse à jamais....

ALMANZOR.

Seigneur, je ne puis lui donner ma fille.

VATHEK, *à part.*

Ah, je respire !.....

LE CALIFE.

Je vous ai toujours dit que je vous laisserois la liberté de disposer d'elle, même sans mon consentement, ainsi je n'insisterai point ; mais, je l'avoue, ce refus m'étonne.

VATHEK.

Mais, Seigneur, peut-être que la personne d'Osmin n'est pas agréable à Almanzor ; Osmin a des défauts qui peuvent lui déplaire ; il est flatteur, dissimulé.....

ALMANZOR.

Il n'a que dix-huit ans, il peut se cor-

riger. Je n'ai point d'aversion pour lui....

VATHEK.

Mais, Almanzor..... Vous savez peut-être qu'il ne conviendroit pas à Zulica?....

ALMANZOR.

Ma fille n'aura jamais d'autre volonté que la mienne. (*au Calife.*) Enfin, Seigneur, vous avez daigné me promettre de me laisser le seul maître de la destinée de Zulica, c'est l'unique grace que j'ai osé vous demander; permettez-moi de vous le rappeler.....

LE CALIFE.

Il suffit; n'y pensons plus. Je ne vous questionnerai même pas sur les causes de votre refus; mais, je vous le répète, vous m'étonnez beaucoup..... Je ne savois pas non plus que mon fils eût autant d'éloignement pour Osmin.

VATHEK.

Moi! Seigneur, je ne le hais point; mais je le connois, &.....

LE CALIFE.

Changeons d'entretien. On ma dit, mon fils, que vous aviez quelques graces à me demander.....

VATHEK.

Oui, Seigneur, pour Omar & Hadi....

LE CALIFE.

Les connoissez-vous beaucoup? les aimez-vous?.....

VATHEK.

Non, Seigneur; mais ils me suivent souvent à la chasse; & depuis trois mois, ils me prient avec tant d'instances de vous parler en leur faveur, que pour me débarrasser d'eux.....

ALMANZOR.

Fort bien, Seigneur; ainsi donc vous accordez à l'indiscrétion & à l'importunité, ce que vous auriez sans doute refusé au mérite modeste & retenu?

LE CALIFE.

Et parce qu'Omar & Hadi vous en-

nuient, il faut que je les récompense ?.... Une autre fois, mon fils, avant de me solliciter, sachez deux choses : Si la grace qu'on vous demande n'entraînera point d'injustices, & si celui qui la desire est digne de l'obtenir..... Mais, on vient, c'est sans doute le Visir; je vais, Almanzor, lui rendre votre réponse; allez.....

VATHEK, *à part, en s'en allant.*

O Zulica ! à quel heureux mortel êtes-vous destinée ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE CALIFE, *seul.*

QUE signifie ce refus d'Almanzor, & l'intérêt que mon fils paroît y prendre ?.... Ils ont rougi tous deux, Vathek sur-tout étoit hors de lui-même..... & Almanzor, encore hier, m'a vivement détourné de marier mon fils..... mille soupçons confus se présentent, malgré moi, à mon imagination..... Eh quoi, je pourrois

soupçonner Almanzor !..... Je crains de manquer de prudence, ou d'outrager l'amitié..... Non, je ne puis douter d'Almanzor. Quel est donc l'homme qui oseroit compter sur la confiance d'un Prince, si quinze ans de service & de fidélité ne peuvent l'obtenir ?..... Ah, ne vaut-il pas mieux risquer d'être crédule que d'être ingrat ?.....

SCÈNE VII.

LE CALIFE, LE VISIR.

LE VISIR, *s'arrêtant, (à part.)*

Il paroît rêveur & troublé !..... Almanzor a fait un refus.....

LE CALIFE.

Approchez, Visir, approchez.....

LE VISIR.

Eh bien, Seigneur, oserois-je vous demander la réponse d'Almanzor.....

LE CALIFE.

Il est sensible à cette preuve de votre estime; mais sans doute il a d'autres engagemens..... Il ne peut vous accorder sa fille.

LE VISIR.

Qu'entends-je!..... Ma surprise est extrême. Pour qui donc réserve-t-il Zulica?.... Ah! se pourroit-il?.....

LE CALIFE.

Quoi! que voulez-vous dire?

LE VISIR.

Permettez-moi, Seigneur, de me taire; ce mot m'est échappé..... Je vois qu'Almanzor est toujours mon ennemi; mais je ne suis plus le sien : vous l'avez exigé, Seigneur, & je crois vous avoir prouvé ma bonne-foi.....

LE CALIFE.

Mais, que vouliez-vous me faire entendre tout-à-l'heure?

LE VISIR.

Vous faire entendre!..... Ah, Seigneur!

ne me supposez point un art si criminel; je me flattois que ma franchise vous étoit mieux connue. Quand je haïssois Almanzor, je ne m'en cachois point; rappelez-vous, Seigneur, que j'osois vous entretenir de ses torts & de mes ressentimens avec une entière liberté.....

LE CALIFE.

Je m'en souviens; mais croyez vous, Visir, que déchirer son ennemi soit une preuve bien certaine de franchise ?.....

LE VISIR.

Seigneur, l'homme adroit sait déguiser l'excès de ses ressentimens, afin d'arriver plus sûrement à son but; & l'homme simple & vrai s'y livre sans feinte, & dédaigneroit une vengeance qui lui coûteroit un instant de dissimulation.

LE CALIFE.

Revenons à la question que je vous faisois; que pensez-vous du refus d'Almanzor ?

LE VISIR.

Seigneur, il me confond, & dans le

premier mouvement de ma surprise, une folie..... une extravagance, dont les ennemis d'Almanzor osent l'accuser, est venue, j'en conviens, s'offrir à mon imagination.

LE CALIFE.

Quoi ?..... Quelle folie ? Expliquez-vous..... Mais non, je n'en veux pas savoir davantage; je suis certain de la fidélité d'Almanzor.....

LE VISIR.

Je me tais avec joie, sur une absurdité qui ne mérite en effet que le plus profond mépris. Almanzor dédaigne mes offres & refuse mon fils; mais, tels que puissent être ses procédés avec moi, je ne croirai jamais que sa faveur l'ait rendu le plus téméraire & le plus insensé de tous les hommes. J'ai toujours pensé qu'il n'étoit pas sans ambition; mais il a trop d'esprit & d'expérience pour former des projets absolument chimériques. Seigneur, permettez-moi de vous parler sur un autre sujet : on a répandu dans le Public, depuis quelques jours, un libelle infâme, contre

contre votre personne sacrée ; j'y suis aussi traité avec indignité : mais ce n'est pas-là ce qui me touche.....

LE CALIFE.

J'y suis déchiré, dites-vous ?

LE VISIR.

Ah, Seigneur, de la manière la plus horrible.....

LE CALIFE.

Avez-vous cet écrit ?

LE VISIR.

Oui, Seigneur ; le voici.

LE CALIFE.

Voyons : la haîne, quelquefois, peut donner d'utiles avis..... (*Il lit tout bas.*)

LE VISIR.

Je sais le nom du criminel auteur de ces vers ; celui qui les a copiés l'a trahi, & le remords ou l'espoir d'une récompense, l'a engagé à m'apporter l'original, écrit de la propre main de l'auteur.

LE CALIFE, *après avoir lu.*

Nous * sommes en effet vous & moi cruellement traités dans cet ouvrage; je suis offensé comme vous, & je desire que vous partagiez avec moi le mérite du pardon que j'accorde à l'injure.

LE VISIR.

Seigneur!....

LE CALIFE.

Puisque vous pouvez me prouver de quelle main vient une méchanceté si noire.... dites-moi quel en est l'auteur; je veux qu'il sache que je suis instruit de son nom: c'est la seule vengeance que j'en puisse prendre.

LE VISIR.

Mais, Seigneur, cet excès d'indulgence ne peut-il pas devenir dangereux? Un particulier doit être sensible à la calomnie; il doit poursuivre le calomniateur:

* Cette réponse est presque mot pour mot dans l'Histoire, & fut faite dans la même circonstance par le Calife d'Égypte Agis, à son Visir.

pourquoi donc un Souverain auroit-il plus de générosité ?

LE CALIFE.

Un particulier poursuit le calomniateur pour le forcer à se rétracter ; il demande aux Lois de le punir, non pour sa vengeance, mais pour sa justification. ... Un Souverain est au-dessus de toute réparation ; il doit donc être aussi supérieur à l'offense..... D'ailleurs, si l'on insulte sa personne, on ne peut rien sur sa réputation : eh, n'est-il pas obligé d'apprendre à pardonner, lui qui pourroit offenser impunément ? Et l'outrage obscur d'un insensé enflammeroit sa colère ! .... Il est si noble, il est si doux de confondre la haîne par la clémence & la générosité, & de changer en remords & en admiration, l'audace & la rage d'un impuissant ennemi ! Ah, *si tous ceux qui m'ont offensé

* Ce dernier trait est tiré de l'Histoire. Le frère aîné de ce même Calife Motassem, le Calife Mammon, dit ces belles paroles, après avoir pardonné à son oncle, qui avoit conspiré contre sa vie.

savoient combien j'aime à pardonner, conduits par le repentir & la tendresse, peut-être ils viendroient sans balancer m'avouer leurs fautes!

LE VISIR.

Seigneur, vous serez sans doute surpris en apprenant le nom de l'infâme auteur de ces vers.....

LE CALIFE.

Quel est-il ?

LE VISIR.

Un homme à qui vous avez daigné accorder, il y a quelques jours, une grace importante.... Boulaski, enfin....

LE CALIFE.

Boulaski ?....

LE VISIR.

Oui, Seigneur, lui-même ; je plains Almanzor ; il sera sûrement bien affligé, malgré la parenté qui l'unit à Boulaski, d'avoir sollicité vos bontés en sa faveur.

LE CALIFE.

Vous êtes dans l'erreur ; Almanzor ne m'a point sollicité pour Boulaski.

LE VISIR.

Comment, Seigneur !...

LE CALIFE.

Le Visir que vous avez remplacé étoit ennemi de Boulaski ; il le noircit auprès de moi ; il me trompa, il me fit faire une injustice : voilà l'espèce de crime qu'un Prince ne peut jamais pardonner, & celui qu'il doit punir avec le plus de rigueur. Enfin, je dépouillai Boulaski de ses places ; je refusai d'entendre sa justification ; il quitta la Cour, en remettant ses intérêts entre les mains d'Almanzor, & conserva long-tems l'espoir d'être rappelé. Almanzor voulut vainement prendre sa défense, il ne put obtenir de moi une explication, & l'innocence fut opprimée pendant trois ans.... Cependant la vérité, qui, même à la Cour, tôt ou tard se découvre, vint m'éclairer & me confondre : vous savez le reste ; je rappelai Boulaski ;

je l'ai comblé de grâces; on croit qu'il n'en a l'obligation qu'au crédit d'Almanzor, & il ne les doit qu'au cri de ma conscience.

LE VISIR, *à part.*

Je n'avois pas prévu ceci!....

LE CALIFE.

A la fin, aigri par l'infortune & l'oppression, Boulaski a cru se venger en me calomniant; quel remords de plus pour moi! Il étoit vertueux, je l'ai rendu coupable; la seule mauvaise action dont il ait souillé sa vie, est le fruit de mon injustice.... Depuis quand ces vers sont-ils répandus dans le Public?

LE VISIR.

Ils ont précédé de quelques jours le rétablissement de Boulaski.

LE CALIFE.

Le malheureux! qu'il a dû rougir en recevant mes dons, en voyant ma douleur de l'avoir opprimé....

LE VISIR.

Enfin, Seigneur, vous lui conserverez ses places?

LE CALIFE.

Non; l'auteur d'un libelle anonyme, est indigne d'en occuper aucune; il a fait une noirceur, une lâcheté : désormais, nulle partie de l'administration ne peut lui être confiée; mais je fus injuste, je lui dois des dédommagemens : qu'il jouisse de sa liberté, qu'il soit assuré de mon pardon, de ma pitié, & du regret que j'éprouve de ne pouvoir qu'avec de l'argent réparer mes torts avec lui. Je connois son écriture : apportez-moi ce soir l'original de ces vers écrit de sa main, & je vous donnerai mes derniers ordres sur ce qui le concerne. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE VISIR, *seul.*

ALMANZOR n'avoit point de part à la faveur de Boulaski!.... qui l'eût pu penser?.... Mais enfin il a refusé mon fils; n'en doutons plus, c'est à l'amour de Vathek qu'il réserve Zulica.... J'ai vu le Calife interdit & troublé; voici le moment d'achever de l'éclairer entièrement; allons chercher Nasser & mon fils, & concerter avec eux les mesures qu'il faut prendre pour précipiter la chûte de cet orgueilleux favori. (*Il sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALMANZOR, GIAFFER.

GIAFFER.

Oui, j'en suis sûr, on trame quelque nouvelle intrigue contre vous; Nasser me recherche, me flatte, me parle de la véritable amitié du Visir pour vous; tout cela cache quelque perfidie; vous le verrez.

ALMANZOR.

Eh bien, attendons que le temps nous la découvre; & n'ajoutons pas au chagrin d'en être l'objet, celui de la prévoir.

GIAFFER.

Voilà votre prudence ordinaire; vous vous croyez un Philosophe, & vous n'êtes que le plus indolent de tous les hommes.

ALMANZOR.

Vous voyez tout en noir; vous soupçonnez éternellement des embûches, des piéges, des conspirations; vous savez cependant que mille fois vous vous êtes trompé en formant de semblables conjectures; mais rien ne vous corrige.

GIAFFER.

Eh bien, le Visir est charmé de votre faveur; il est enchanté que vous ayez refusé son fils; tous les Courtisans vous chérissent, personne ne vous envie; à la bonne heure, mes craintes n'ont pas le sens commun.

ALMANZOR.

Je sais bien que j'ai des ennemis, mais je ne les crois ni aussi noirs, ni aussi dangereux que vous me les dépeignez. Il semble, à vous entendre, que le seul sentiment qu'ils éprouvent, soit la haîne que je leur inspire; & l'unique affaire de leur vie, le soin & l'occupation de me nuire; & je ne trouve dans de pa-

reilles idées, que de l'exagération & de la folie.

GIAFFER.

Le Visir n'est pas un méchant homme ?.... un homme capable de tout ?.....

ALMANZOR.

Non....

GIAFFER.

Non ?....

ALMANZOR.

C'est un homme défiant & jaloux, mais qui n'est point décidément méchant. Il a même de grandes qualités; il a des talens & de l'esprit; il remplit les devoirs de sa place avec distinction; enfin, il sert bien le Calife.

GIAFFER.

Et vous pensez qu'il ne vous déteste pas?

ALMANZOR.

Mais, savez-vous pourquoi il me hait? c'est qu'il ne me connoît point. Il raisonne & juge en Courtisan; il ne voit en moi qu'un ambitieux hypocrite. Pour-

quoi sa haîne m'irriteroit-elle, puisqu'elle seroit fondée si j'étois tel qu'il me suppose?

GIAFFER.

Et vous imaginez que s'il vous connoissoit, il vous rendroit justice?

ALMANZOR.

Oui, parce qu'il cesseroit de me craindre.

GIAFFER.

Ainsi donc la vertu ne fera jamais d'envieux?

ALMANZOR.

Quand elle sera douce, indulgente, qu'on la croira dénuée d'ambition & d'orgueil, on finira par lui pardonner la gloire qu'elle procure....

GIAFFER.

En attendant, depuis dix ans on vous méconnoît, on vous hait, on vous calomnie....

ALMANZOR.

Il est vrai qu'à la Cour l'homme de bien n'obtient qu'avec le temps la justice

qui lui est due; mais il doit à la fin détruire les préventions & confondre l'imposture; & sans doute qu'un triomphe long-temps attendu, n'en est que plus doux & mieux senti.

GIAFFER.

Jamais, jamais on ne triomphe de l'aversion des méchans; vous serez un jour, je le prévois à regret, la victime de votre sécurité, & de la perversité des Courtisans.

ALMANZOR.

Perversité! .... quelle expression!

GIAFFER.

Oui, je vous soutiens qu'ils sont tous pervers, corrompus....

ALMANZOR.

Certainement ils ont en général de grands défauts qui les caractérisent; mais n'ont-ils pas aussi beaucoup d'excuses? La vie dissipée d'un courtisan lui laisse à peine le temps de réfléchir; & ce n'est que la réflexion qui peut assurer nos prin-

cipes & nos vertus. D'ailleurs, à quels genres de séduction un homme en place n'est-il pas exposé ? Il faut qu'il satisfasse à la fois l'avidité de ses parens, de ses amis, de ses créatures : cette foule mercenaire, dont il est sans cesse entouré, s'empresse à le corrompre par la plus basse adulation ; il n'en reçoit jamais un conseil désintéressé ; on ne l'entretient que de projets d'agrandissement ; on cherche à tourner tous ses desirs vers les honneurs & la fortune ; & sur-tout, chacun s'occupe avec soin à lui rendre odieux ses ennemis particuliers. Jamais cet homme malheureux n'entendra louer d'un Miniſtre, que le faſte, la magnificence, & les grâces répandues avec profusion sur ses Protégés ; personne n'aura la noblesse de lui dire que dans un rang élevé, la seule marque de la véritable grandeur est la modération ; & l'unique gloire desirable, l'estime publique. Enfin, il est livré à plus de dangers qu'un Souverain ; il a comme lui tous les pièges de la flatterie à redouter ; il a de plus la tentation des richesses & des honneurs ; & il ne peut avoir

(sur tout dans les commencemens de son administration) l'amour pour le peuple, ce sentiment paternel, si puissant dans le cœur d'un bon Prince. Cependant, malgré tant d'écueils, quoi que vous en disiez, Giaffer, depuis dix ans que je vis à la Cour, je n'ai point encore vu de Favori qu'on dût avec raison appeler un méchant homme; j'ai vu beaucoup d'injustices & d'inconséquences, & la plupart produites plutôt par l'aveuglement & la foiblesse, que par la méchanceté; en un mot, j'ai été témoin d'actions nobles, de procédés généreux, & jamais d'une seule atrocité.

GIAFFER.

Oui, ils feront le matin une action noble, & le soir une bassesse. Ils n'ont ni caractère, ni suite dans leurs idées.

ALMANZOR.

Ils ne sont pas philosophes, j'en conviens; tout homme qui ne s'est point étudié & réformé lui même, & qui ne s'est pas proposé un plan de conduite invariable, sera foible & inconséquent. Croyez-

vous, Giaffer, que si vous & moi, nous n'eussions point passé une partie de notre vie dans la solitude & la méditation, nous serions ce que nous sommes? Non, sans doute. Excusons donc les défauts de ceux qui, jetés dans le tourbillon de la Cour dès leur plus tendre jeunesse, ont été privés des réflexions auxquelles nous devons la solidité de nos principes. Peut-être même faut-il nous étonner qu'ils ayent encore autant de vertus!..... Cependant je crois qu'il existe quelques ames privilégiées, qui pourroient, sans le secours de l'éducation, & malgré les mauvais exemples, s'élever au-dessus de tout ce qui les environne. Parmi ces Courtisans, objets de vos mépris, soyez sûr, Giaffer, qu'il en est de véritablement estimables; & leurs vertus sont d'autant plus dignes d'admiration, qu'ils ne les doivent qu'à la bonté de leur naturel.

GIAFFER.

Du moins vous convenez que la vertu se montre ici rarement, qu'elle y est entourée d'écueils & de dangers; & c'est

dans ce séjour maudit que vous avez pu consentir à élever le jeune Prince ?

ALMANZOR.

Quoi ! vouliez vous que j'élevasse dans un désert, celui qui doit un jour conduire & gouverner des hommes, & dont, par conséquent, la plus importante étude est d'apprendre à les connoître ?.....

GIAFFER.

A votre place, je ne m'en ferois point chargé, ou l'on m'auroit permis d'instruire sa jeunesse loin de l'intrigue & de la flatterie.

ALMANZOR.

Dans une solitude, n'aurois-je pas été obligé de le prévenir de tous les dangers qui se trouvent ici ? Eh, quel récit peut valoir une observation ? Avec un Gouverneur attentif, vigilant & vertueux, un Prince ne peut être nulle part aussi bien élevé qu'à la Cour ; ce n'est que là qu'on peut lui dévoiler tous les artifices des Courtisans, dont les petites finesses sont si faciles à pénétrer ; c'est-là qu'on lui

peut enseigner à n'en être jamais la dupe, à détester le vice qu'on lui fait voir à découvert, & à chérir davantage, par le pouvoir du contraste, la vertu dont on lui donne l'exemple.

GIAFFER.

Je conviens que vous avez rempli vos devoirs aussi-bien que vous le pouviez ici; mais votre ouvrage n'est encore qu'imparfait, & vous le laissera-t-on finir?

ALMANZOR.

Comment pourroit-on m'en empêcher?.. En cessant d'être Gouverneur du Prince, je ne cesserai point d'être son ami; il me consultera toujours; je lui donnerai des conseils, & je conserverai à jamais sur son cœur l'empire que doit assurer la confiance, l'estime & la reconnoissance.

GIAFFER.

Et quoi, Almanzor, votre projet est donc de ne jamais quitter la Cour? Quoi! renonceriez-vous sans retour au repos? cette précieuse récompense des

travaux de l'homme; bonheur qui souvent fut préféré même à la gloire, & le dernier desir du sage. Après avoir consacré quinze ans au service de sa Patrie, n'est-il pas juste de vivre enfin pour soi, & rompant d'honorables, mais de pesantes chaînes, d'aller chercher, dans la solitude, les seuls biens réels qui soient sur la terre, la paix & la liberté? ....

ALMANZOR.

Qui, moi, Giaffer, je préférerois le repos au bonheur d'être utile à l'humanité? Pouvant servir ma Patrie jusqu'au bout de ma carrière, j'abandonnerois lâchement ses intérêts? Non, non; la dette sacrée qu'en naissant j'ai contractée avec elle, ne peut s'acquitter qu'en lui consacrant ma vie entière; c'est ici que le Ciel m'a placé; il a daigné m'y conserver une ame pure, j'y dois rester sans doute: la Providence, en donnant à l'homme honnête & vrai l'amitié d'un Souverain, ne semble-t-elle pas lui imposer l'obligation de la cultiver à jamais, pour sa propre gloire & la félicité du genre

humain ? Eh, dix ans du plus doux repos valent-ils la délicieuse satisfaction d'empêcher ou de prévenir une seule injustice ? Ah, Giaffer, pour un cœur noble & sensible, combien la place que j'occupe est importante & glorieuse ! Quel emploi sublime que celui de former les principes & le caractère d'un Prince qui doit régner un jour ! Chaque idée juste que j'offre à mon élève, chaque vertu que j'imprime dans son jeune cœur, sont autant de bienfaits que je répands sur ma Nation; c'est elle qui doit recueillir l'heureux fruit de mes soins, de ma vigilance.... Quels transports seront les miens, si dans ma vieillesse je puis me dire : « Vathek » est équitable & bon ; il fait la félicité » de ses peuples ; & ses succès, sa gloire » & ses vertus sont mon ouvrage ! ..... »

GIAFFER.

Eh bien, mon cher Almanzor, pour le bonheur de cette Patrie qui vous est si chère, craignez donc que l'envie ne parvienne à vous ravir la faveur & le crédit dont vous jouissez ; ne méprisez

point mes avis; soyez sûr qu'on médite contre vous quelque noir complot....

ALMANZOR.

Certain de pouvoir toujours me justifier, quelle accusation ai-je à craindre?

GIAFFER.

Mais du moins ayez plus de prudence: par exemple, pourquoi laisser Osmin entretenir le jeune Prince tête-à-tête? Osmin est le fils du Visir; vous venez de lui refuser Zulica, il va chercher tous les moyens imaginables de vous nuire dans l'esprit du Prince.....

ALMANZOR.

Il le tenteroit en vain..... Je suis sûr du cœur de Vathek. Je pense comme vous qu'Osmin, guidé par son père, entreprend quelque intrigue auprès de Vathek; j'ai vu qu'il desiroit lui parler en secret....

GIAFFER.

Et vous les avez laissés ensemble!

ALMANZOR.

Oui, afin de pénétrer ce mystère ; car sûrement Vathek m'en instruira.

GIAFFER.

Vous comptez trop, Almanzor, sur votre vertu ; tant de sécurité vous perdra.

ALMANZOR.

Non, jamais l'honnête homme ne doit se défendre de l'intrigue par l'intrigue ; eh bien, après tout, si l'on me perd, j'aurai pour ma consolation le témoignage de ma conscience, & le souvenir du bien que j'ai fait. Avec de tels dédommagemens nulle disgrace n'est accablante, & nul exil n'est rigoureux.... Mais, on vient ; c'est le Prince.

GIAFFER.

Tenez, Osmin le suit encore.....

ALMANZOR.

Laissons-lui le temps d'achever de s'expliquer ; sortons.

SCÈNE II.

VATHEK, ALMANZOR, OSMIN, GIAFFER.

VATHEK, *arrêtant Almanzor.*

POURQUOI sortez-vous, Almanzor?

ALMANZOR.

Seigneur, j'ai remarqué qu'Osmin, depuis ce matin, cherchoit une occasion de vous entretenir sans témoins, & je veux la lui procurer.

VATHEK.

Où allez-vous ?

ALMANZOR.

Dans la grande galerie, Seigneur.

VATHEK.

J'irai bientôt vous rejoindre.

(*Almanzor & Giaffer sortent.*)

SCÈNE III.

VATHEK, OSMIN.

OSMIN.

OUI, Seigneur, j'ose vous le protester, mon Père a demandé Zulica sans m'en prévenir; quand il m'a fait part du refus d'Almanzor, j'ai senti qu'on vous réservoit Zulica; & connoissant l'excès de votre passion, pour la servir, j'ai trahi votre secret: mon Père eſt dans vos intérêts, Seigneur; il emploiera tout son crédit auprès du Calife à favoriser votre amour; ainsi vous devez concevoir de justes espérances. Pourquoi donc, Seigneur, cet air sombre & chagrin?

VATHEK.

C'est que la confiance que vous avez obtenue de moi, n'eſt pas entièrement volontaire. Hier vous m'avez arraché le secret de mes sentimens pour Zulica; aujourd'hui, vous croyant mon rival, & coupable

coupable de la plus noire perfidie, le reſſentiment & la colère m'ont fait deſirer une explication ; vous m'avez ſatisfait, Osmin, vous êtes juſtifié ; je vous ai fait l'aveu de mon injuſtice, je me repens ſur-tout de vous avoir accuſé de diſſimulation devant mon Père : mes torts vous donnent de grands droits à mon amitié ; mais, Osmin, c'eſt malgré moi que vous savez tous mes ſecrets ; je ſens, je vous l'avoue, quelques remords de vous avoir confié ce que j'ai craint de dire à Almanzor. C'eſt à lui ſeul que je dois une entière confiance, puiſque lui ſeul peut m'éclairer & me guider.

OSMIN.

Cette délicateſſe, Seigneur, eſt digne de vous ; mais ne vous reprochez rien, & ſoyez ſûr qu'Almanzor a lu dans votre cœur.

VATHEK.

Je le crois comme vous.... Et vous penſez qu'il ſeroit poſſible qu'il ne me déſapprouvât point ?

OSMIN.

Eh, sa conduite ne le prouve-t-elle pas?.....

VATHEK.

Il est vrai..... Avec quelle fermeté il a rejeté l'offre du Visir, malgré le mécontentement visible de mon Père, & sans donner aucune raison d'un refus si extraordinaire!.... Je me rappelle même qu'il avoit l'air contraint, embarrassé..... O Zulica, seroit-il possible!.... Hélas, l'idée de la peine que je souffrirois s'il falloit perdre une si douce erreur, cette prévoyance cruelle, m'ôte tous les charmes de l'espérance. Ah, je veux voir Almanzor, je veux le consulter.....

OSMIN.

Gardez-vous-en bien, Seigneur, vous perdriez Zulica sans retour.

VATHEK.

Eh, pourquoi?

OSMIN.

Almanzor ne peut agir pour vous; il

vous a fait assez connoître qu'il approuvoit vos sentimens : le Père de Zulica les favorise en secret, mais le Gouverneur du Prince doit les condamner; il évite une confidence, parce qu'il seroit forcé de vous donner des conseils contraires à votre amour....

VATHEK.

En effet, pourquoi évitoit-il toujours avec tant de soin de me parler de Zulica!... Cependant, je ne puis croire qu'Almanzor ait autant d'indulgence pour une foiblesse..... Osmin, si vous le soupçonniez d'ambition, quelle injustice seroit la vôtre!

OSMIN.

Moi, Seigneur, croire Almanzor ambitieux! Ah, son caractère m'est connu; mon Père m'a vanté si souvent l'austère vertu qui le distingue.....

VATHEK.

Le Visir? Est-il bien vrai?

OSMIN.

Oui, Seigneur, il l'admire, il l'aime.

VATHEK.

Il fut autrefois son ennemi....

OSMIN.

Mais, Seigneur, aujourd'hui il lui demandoit Zulica, & ce soir il m'a donné sa parole de vous servir....

VATHEK.

Almanzor n'y consentira pas.

OSMIN.

Almanzor, Seigneur, est un Philosophe au-dessus des préjugés vulgaires; il voit en Zulica toutes les qualités qui peuvent vous rendre heureux; il desire qu'elle soit votre épouse, non par ambition, mais pour assurer le bonheur de votre vie; ce n'est pas sa fille qu'il souhaite élever à ce haut rang, c'est la personne qui, à ses yeux comme aux nôtres, paroît le plus digne de l'occuper.

VATHEK.

Si Almanzor ne blâme point ma passion, tels sont sans doute ses motifs &

ses sentimens. Eh bien, mon cher Osmin, que ferai-je, quel parti dois-je prendre ?

OSMIN.

Il faut, Seigneur, déclarer votre amour au Calife.....

VATHEK.

A mon Père ? jamais je n'en aurai le courage.....

OSMIN.

La Princesse sa mère chérit Zulica ; sûre de conserver à jamais les droits les mieux fondés à sa reconnoissance, elle desire passionnément qu'elle soit votre épouse ; le Calife ne consultera qu'elle & mon Père. Ainsi.....

VATHEK.

Mais le Visir ! Est-il bien certain que je puisse compter sur lui ?

OSMIN.

Si vous n'en croyez pas sa parole, Seigneur, croyez-en l'intérêt qu'il trouve à vous servir ; & à s'assurer, par cette

seule obligation, de vos bontés, de celles de votre épouse, & de l'amitié d'Almanzor.

VATHEK.

Vous me persuadez..... mais, cependant, je ne puis me résoudre à faire une démarche si importante à l'insçu d'Almanzor....

OSMIN.

Eh, Seigneur, il ne peut y donner son consentement.....

VATHEK.

Et si j'excite la colère de mon Père contre lui?....

OSMIN.

Si vous agissiez de concert avec Almanzor, vous pourriez en effet irriter le Calife; mais il ne verra dans votre conduite, que l'effet naturel d'une passion invincible....

VATHEK.

Allons, c'en est fait, je lui parlerai....

OSMIN.

Vous le pouvez, Seigneur, avec d'au-

tant plus d'assurance, qu'il soupçonne déjà votre amour, & n'en paroît point surpris....

VATHEK.

Comment?

OSMIN.

Ce n'est pas sans dessein que je vous ai conduit ici; il va s'y rendre, Seigneur....

VATHEK.

O ciel, Osmin, où m'avez-vous engagé!... Ah! laissez-moi consulter Almanzor.....

OSMIN.

Eh bien allez, Seigneur, je ne vous retiens plus; peut-être, en effet, est-il plus sage de renoncer à Zulica; si c'est là votre dessein, je suis loin de vous en détourner....

VATHEK.

Y renoncer!.... non, je ne le puis.... Mon Père va venir! Et sera-t-il avec le Visir?....

OSMIN.

Oui, Seigneur; j'ai conjuré mon Père

de le pressentir avec adresse, & de l'amener ici.....

VATHEK.

Ah, Dieu!.....

OSMIN.

Enfin, je suis convenu d'un signe avec mon Père, par lequel il doit m'avertir des dispositions du Calife, afin, Seigneur, que je puisse vous encourager à parler, ou vous en détourner.....

VATHEK.

Ainsi donc me voilà entièrement livré à vos conseils!.....

OSMIN.

Seigneur, je vois couler vos larmes..... Eh bien, abandonnez un projet peut être téméraire; pardonnez l'excès d'un zèle sans doute indiscret.....

VATHEK.

Almanzor!.... Hélas! il me semble que je le trahis, que je vas me perdre.....

OSMIN.

Venez, Seigneur, venez le retrouver...

VATHEK.

Il n'est plus temps....

OSMIN.

J'entends du bruit....

VATHEK.

Ciel ! c'est mon Père !....

OSMIN.

Seigneur, à quoi vous décidez-vous ?

VATHEK.

O, Zulica!.... Osmin, je suivrai vo conseils.

OSMIN.

Voici le Calife.

VATHEK.

Osmin, observez bien votre Père.

OSMIN.

Oui, Seigneur.

SCÈNE IV.

LE CALIFE, LE VISIR, VATHEK, OSMIN.

VATHEK, *à part.*

JE me trouble!

LE CALIFE, *dans le fond du Théâtre, à part, au Visir.*

Oui, je me contraindrai, je vous le promets.....

OSMIN, *bas au Prince.*

Seigneur, mon Père me fait signe que vous pouvez parler. Adieu. Armez-vous de courage..... (*Il sort.*)

VATHEK, *à part.*

Que dirai je ?.... Comment faut-il me conduire ?.... Ah ! sans Almanzor, je ne puis faire qu'une imprudence !.....

LE CALIFE, *s'avançant.*

Osmin vous quitte, mon fils ; je sais

que devant plusieurs personnes vous vous êtes emporté contre lui, & qu'ensuite vous avez eu une longue explication ensemble.

VATHEK.

Seigneur, il est vrai.....

LE CALIFE.

Eh, d'où vient donc votre colère contre Osmin ?

VATHEK.

Seigneur, elle est dissipée; j'ai reconnu mon injustice.

LE CALIFE.

Mais, quel en étoit le sujet?

LE VISIR.

Parlez, Seigneur, parlez avec confiance au meilleur de tous les Pères....

VATHEK, *se jetant aux pieds du Calife.*

Ah, Seigneur, j'implore votre indulgence, votre pitié..... O mon Père, il est vrai, j'ai osé me livrer à des sentimens que vous condamnerez sans doute....

LE CALIFE.

Vous aimez Zulica?

VATHEK.

Oui, Seigneur, je l'avoue....

LE CALIFE, *froidement.*

Levez-vous.

VATHEK, *à part.*

Quelle sévérité dans ses regards!....

LE VISIR, *à part.*

Enfin, le coup est porté! mon projet a réussi....

LE CALIFE,

Vous aimez Zulica!..... Et depuis quand?

LE VISIR.

Apparemment depuis l'enfance?....

VATHEK, *à part.*

Sans doute le Visir me conseille de répondre ainsi.... Hélas, je ne sais plus ce que je dois dire!....

LE CALIFE.

Répondez donc?

VATHEK.

Oui, Seigneur..... je l'aime depuis que je me connois.

LE VISIR, *au Calife.*

Du moins, Seigneur, Zulica justifie par ses charmes, ses vertus & ses talens, la passion du Prince; on dit qu'Almanzor s'est appliqué particulièrement à former son esprit & son caractère; le Prince a trouvé en elle toute l'instruction qu'il a lui-même; la beauté seule n'auroit pu le séduire : ce triomphe étoit réservé à l'assemblage rare des qualités qui brillent en Zulica.

LE CALIFE.

Allez, mon fils, allez chercher Almanzor; amenez-le; je vous expliquerai mes sentimens devant lui : mais je vous défends de le prévenir.

VATHEK.

Je vous obéirai, Seigneur..., Mais puis-je espérer le pardon....

LE CALIFE.

Je n'ai contre vous ni colère ni reſſentiment.

VATHEK.

Hélas, Seigneur, oserois-je le dire : la colère me glaceroit moins, peut-être, que cette froideur imposante & sévère.....

LE CALIFE.

C'en est assez.

VATHEK, *à part.*

Ah, je suis perdu..... O mon cher Almanzor, qu'ai-je fait!.... (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE CALIFE, LE VISIR.

LE VISIR.

EH BIEN, Seigneur, vous le voyez; je ne me trompois pas dans mes conjectures.... Malgré mon estime pour Almanzor, quand j'ai su de mon fils la manière dont le Prince l'avoit traité dans son premier mouvement, j'ai bien vu que l'amour seul en étoit la cause, & que cet amour étoit l'ouvrage d'Almanzor. Vous l'avez entendu, le Prince avoue qu'il aime Zulica depuis l'enfance; Almanzor est trop pénétrant pour n'avoir pas su lire dans un jeune cœur qu'il a formé; il n'a point combattu cet amour; au contraire, il semble qu'il ait mis tous ses soins à le fortifier; enfin, il rejette avec dédain mon alliance; il ne donne aucune raison de son refus; & le Prince, toujours uniquement guidé par lui, vous déclare sa passion!...

Est-il possible maintenant de douter des projets ambitieux & téméraires d'Almanzor?

LE CALIFE.

Epargnez-vous le soin de rapprocher toutes ces circonstances, elles se présentent d'elles-mêmes à mon esprit. J'attends Almanzor, & je ne veux point le juger sans l'entendre.

LE VISIR.

Eh, Seigneur, que pourra-t-il dire pour sa justification?

LE CALIFE.

Telles que puissent être les apparences, on doit écouter avant de condamner: voilà, sans doute la première obligation de celui qui a le pouvoir de punir. Eh, tout-à-l'heure n'ai-je pas vu Boulaski, ne l'ai-je pas écouté? J'avois cependant vu tracée de sa main la preuve de sa perfidie; mais la pensée qu'il étoit possible qu'on eût pu en imiter le caractère, m'a fait résoudre à l'entendre; enfin, je tiens de sa bouche l'aveu de sa noirceur, & ma conscience

est tranquille..... Ferai-je moins pour Almanzor, pour un ami de dix ans..... moi qui ne voudrois pas condamner légèrement, seulement au fond de mon cœur, le dernier de mes sujets?

LE VISIR.

Je le vois, Seigneur, l'excès de mon zèle n'a servi qu'à m'égarer. J'ai cru qu'un tel avis pouvoit être utile; j'ai moins consulté la prudence que mon devoir..... Almanzor va nier qu'il eût connoissance de l'amour du Prince, &.....

LE CALIFE.

Et vous pensez qu'il lui sera facile de m'abuser? Vous n'attaquez que mon esprit, vous ne craignez que la bonté de mon cœur: je vous pardonne sans peine. Mais, rassurez-vous; si sa défense ne roule que sur sa prétendue ignorance des sentimens de mon fils, je ne le croirai pas; car je suis certain qu'il les connoissoit.

LE VISIR.

Eh, quelle autre raison pourroit-il donner?....

LE CALIFE.

Je l'ignore; mais, en un mot, je veux qu'il se défende lui-même..... Je l'entends.....

LE VISIR.

Seigneur, dois-je me retirer?....

LE CALIFE.

Non, restez..... C'est lui.... O Dieu; si je suis digne d'avoir un ami, faites qu'Almanzor puisse se justifier!

LE VISIR, *à part.*

Malgré moi cette explication m'inquiette.

LE CALIFE.

Le voici, mon trouble est extrême.....

SCÈNE VI.

LE CALIFE, LE VISIR, ALMANZOR, VATHEK.

VATHEK, *à part.*

HÉLAS, je respire à peine !

LE CALIFE.

Venez, Almanzor..... Mon fils vous a-t-il parlé ?

ALMANZOR.

Non, Seigneur ; mais j'ai vu sur son visage un trouble dont j'espère que vous daignerez m'expliquer la cause.

LE CALIFE.

Almanzor !..... Est-il bien vrai que vous soyez sans inquiétude ?

ALMANZOR.

Seigneur, vous êtes agité..... le Prince tremble ; je vois couler ses larmes ; je pénètre facilement qu'on a voulu me nuire

auprès de vous, & je devine peut-être l'entière vérité..... Mais, Seigneur, avant de me justifier par des faits, souffrez que je vous rappelle que depuis dix ans Almanzor est honoré du titre de votre ami ; votre grande ame, Seigneur, ne m'a-t-elle pas déjà justifié en secret ? Penseriez-vous possible qu'un ambitieux hypocrite pût feindre pendant dix ans la sincérité, la modération & le désintéressement ?..... Non, Seigneur, je ne suis point intimidé ; je ne serois qu'affligé & surpris, si vous pouviez douter de ma foi.

LE CALIFE.

Non, je n'en doute point ; non, mon cher Almanzor..... Je ne crains point de vous l'avouer, j'ai été plusieurs fois aujourd'hui troublé par un concours de circonstances qui semblent déposer contre vous ; mais toujours l'amitié l'emportoit sur la défiance ; & dans ce moment, convaincu de votre innocence, je ne desire une explication que pour vous voir triompher à tous les yeux.

LE VISIR, *à part.*

J'ai peine à me contenir.....

VATHEK.

O mon Père !....

LE CALIFE.

Parlez donc, mon cher Almanzor..... Mon fils aime Zulica, il m'en a fait l'aveu.....

ALMANZOR.

Ah, Seigneur, pardonnez-lui cette imprudence, elle ne vient pas de lui; sans doute de mauvais conseils.....

LE CALIFE.

Mais, ignoriez-vous son amour ?

ALMANZOR.

Non, Seigneur, je l'ai connu dès sa naissance.....

LE VISIR, *à part.*

Eh comment, à présent, pourra-t-il se justifier !.....

LE CALIFE.

Et vous avez refusé Zulica au fils du

Visir..... Almanzor, vous pouvez choisir dans ma Cour un époux pour Zulica; je vous demande sa main pour celui que vous en jugerez digne; mais j'exige que ce choix soit déclaré aujourd'hui.....

VATHEK, *à part.*

Ah, grand Dieu!....

ALMANZOR.

Seigneur, il m'est impossible de vous obéir.

VATHEK, *à part.*

Qu'entends-je!.....

LE VISIR, *bas au Calife.*

Eh bien, Seigneur, cet excès d'audace vous ouvre-t-il les yeux?....

LE CALIFE, *après un moment de silence.*

Oui, l'amitié m'éclaire!... Almanzor a rempli son devoir; Zulica n'est plus libre....

ALMANZOR, *se jetant aux pieds du Calife.*

O le meilleur des Princes; quand toutes les apparences m'accusent, vous seul pou-

vez pénétrer la vérité qui me justifie!....

LE VISIR.

Comment!

VATHEK.

Quoi! Zulica....

ALMANZOR.

Zulica, depuis deux mois, est en secret l'épouse de Nadir, du fils de Giaffer.

VATHEK.

Ciel!....

LE CALIFE.

Cher Almanzor!....

LE VISIR, *à part.*

Quel coup inattendu!

LE CALIFE.

Mon fils!.... Il pâlit, il chancèle....

ALMANZOR, *le soutenant dans ses bras.*

Ah, Seigneur!....

VATHEK, *à Almanzor.*

Laissez-moi, cruel.... ....

ALMANZOR, *à Vathek.*

Eh quoi, Seigneur, voulez-vous, par une indigne foiblesse, tromper l'espérance que j'avois conçue des vertus que vous annonciez ?..... Ce qui me justifie peut-il vous désespérer ? L'amour est-il plus fort dans votre cœur, que l'amitié, que la reconnoisance ? oui, la reconnoissance ; Seigneur, j'ose le dire, vous m'en devez : un attachement sans bornes est digne d'en inspirer.

VATHEK.

Almanzor, si je puis m'acquitter en vous aimant, vous n'avez rien à me reprocher..... Mais, du moins, qu'il me soit permis de répandre des pleurs que je ne puis retenir.....

LE VISIR.

Enfin, Almanzor, connoissez votre accusateur ; je vous ai cru coupable ; je vous ai dénoncé.....

VATHEK, *à part.*

Le perfide !..... .....

ALMANZOR,

ALMANZOR, *au Visir.*

Vous avez fait votre devoir.

LE CALIFE.

Et je ferai le mien..... Mais, Almanzor, achevez de satisfaire ma curiosité ; pourquoi m'avez-vous caché le mariage de Zulica?

ALMANZOR.

Seigneur, la Princesse votre mère a desiré que je vous épargnasse le chagrin de connoître la foiblesse du Prince : vous m'aviez laissé le maître absolu du sort de ma fille ; depuis longtemps je la destinois à Nadir, & comme il a peu de fortune, je craignois, je l'avoue, que votre bonté pour moi ne vous fît blâmer cette alliance ; aussitôt que je m'apperçus de l'égarement du Prince, je fis revenir secrettement Nadir ; il épousa Zulica, & repartit sur le champ. Par égard pour le Prince je crus devoir lui cacher quelque temps cette union. Zulica devoit aller rejoindre son époux ; la maladie de la Princesse votre mère a retardé son départ ; enfin le jour en est fixé ;

nous avions trouvé un prétexte à son voyage, & au bout de quelques mois d'absence, je comptois déclarer la vérité.

LE CALIFE.

Mais, mon fils, vous m'aviez dit que vous aimiez Zulica depuis l'enfance?

VATHEK.

Je ne vous cacherai plus rien, Seigneur, je croyois le Visir dans mes intérêts; il vous aigrissoit & me trompoit.....

LE VISIR.

Seigneur !.....

VATHEK, *au Visir.*

Du moins ne m'interrompez point.... je ne veux que vous faire connoître: je pourrois peut-être desirer une autre vengeance; mais, ne craignez rien; Almanzor a su m'apprendre à pardonner les trahisons; il ne manque à sa gloire que de me voir généreux. Soyez tranquille, cette idée seule peut tout sur moi, elle me préservera de la colère & du ressentiment.

LE VISIR, *à part.*

C'en est trop, je ne puis souffrir tant de mépris !..... (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LE CALIFE, *au Visir.*

Restez ; écoutez-le : vous répondrez après.

LE VISIR, *à part.*

Quelle affreuse contrainte !

VATHEK.

Trompé par une question artificieuse du Visir, que j'ai prise pour un conseil, je vous ai dit, Seigneur, que j'aimois Zulica depuis mon enfance ; &, sans le savoir, par cette réponse, je rendois Almanzor plus coupable à vos yeux ; mais ce malheureux amour ne m'occupe que depuis trois mois, & c'est Osmin, c'est le fils du Visir qui me l'a fait connoître ; sans lui peut-être je n'aurois jamais osé me l'avouer à moi-même. Osmin me vantoit sans cesse Zulica, ne me parloit que de ses charmes, de ses vertus, il me faisoit en-

tendre qu'il soupçonnoit mes sentimens. Je l'écoutai d'abord avec indifférence, ensuite avec embarras; & bientôt ses discours me causèrent un trouble inexprimable. Il m'avoit appris que j'aimois; il fit plus, il m'en arracha l'aveu. Hier, vaincu par ses importunités, je lui confiai ce malheureux secret, qu'il ne desiroit obtenir que pour le trahir aussi-tôt. Enfin, aujourd'hui, c'est lui qui m'a pressé, conjuré, Seigneur, de vous déclarer mes sentimens, en me persuadant de cacher cette démarche à Almanzor, & me promettant que le Visir m'appuyeroit de tout son crédit. Voilà, Seigneur, l'exacte vérité.

LE CALIFE.

Je vois, mon fils, que les insinuations d'Osmin sont les principales causes de votre foiblesse; c'est ainsi que souvent les Courtisans flattent les passions des Princes, & même les font naître, afin de devenir leurs confidens, ou pour assurer le succès de quelque intrigue secrette.

LE VISIR, *au Calife.*

Seigneur, je prévois facilement ma dis-

grâce, daignez me déclarer vos volontés; je suis préparé à mon sort, & je saurai du moins le supporter avec courage.

ALMANZOR, *au Calife.*

Ah, Seigneur, songez aux services du Visir, songez que sa valeur fut plus d'une fois utile à l'État; il a versé son sang pour vous; il remplit avec éclat la place dont vous l'avez honoré: son inimitié particulière pour un seul homme, anéantiroit-elle à vos yeux le mérite de tant d'actions glorieuses? Eh, qu'importe à la Patrie que le Visir haïsse Almanzor!.... Dailleurs, sa haîne n'étoit fondée que sur son erreur; il m'a cru capable d'une ambition insensée; un jour il connoîtra, Seigneur, que la réputation d'honnête homme, & l'amitié d'un Prince tel que vous, peuvent suffire à l'ambition d'une grande ame. Mais mon zèle m'emporte & m'égare; il m'a fait oublier un instant que je parle au Souverain le plus juste & le plus éclairé, & que de semblables conseils lui sont inutiles.

LE CALIFE, *au Visir.*

Tels furent toujours les discours d'Almanzor en votre faveur, & dans le temps même où vous laissiez paroître toute votre haîne pour lui! Sa gloire & sa générosité le vengent assez de ses ennemis.... Je dois de la reconnoissance à vos services, Visir; conservez votre place; & si vous desirez encore l'amitié de votre Souverain, imitez Almanzor; il vous a donné l'exemple des vertus qui peuvent l'obtenir. Et vous, mon fils, suivez-moi chez ma mère; venez lui montrer un courage qu'elle n'osoit attendre de votre jeunesse, & qu'on devoit cependant se promettre des soins d'Almanzor. Venez voir Zulica pour la dernière fois; lui faire vos adieux; lui promettre de chérir l'estimable époux qu'elle a choisi; venez prouver enfin, par un généreux empire sur vous-même, que vous serez digne un jour de régner.

VATHEK.

Oui, Seigneur, vous ranimez mon ame!..... Entre mon Père & Almanzor,

que je serois vil si je manquois de courage & de générosité ! L'un & l'autre me font adorer les vertus qu'ils m'enseignent !..... Oui, je verrai Zulica sans foiblesse ; oui, j'aimerai l'époux de Zulica !..... Eh, pourrois-je envier le bonheur de Nadir !...., de Nadir qui me fut si cher ! de Nadir, qui toujours m'a dit la vérité !..... Allons, Seigneur, je brûle de vous suivre.....

LE CALIFE.

Venez, mon fils ; venez, mon cher Almanzor.....

VATHEK, *à part, en s'en allant.*

O Zulica ! je vous prouverai, du moins, que je méritois d'être aimé !..... (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

LE VISIR, *seul, après un moment de silence.*

VOILA donc le fruit de ma politique & de toutes mes intrigues, le triomphe éclatant d'Almanzor !..... Il a bouleversé toutes

mes idées..... La probité simple & constante doit-elle donc toujours anéantir les plus profonds complots de l'artifice ?..... & pour être heureux, enfin, faut-il être juste ?..... Mon fils !..... je l'ai perdu auprès du Prince; il faut, pour quelque tems, l'éloigner de la Cour..... Allons le retrouver..... Ah, puisse du moins cette triste expérience le frapper comme moi, & le convaincre que l'homme droit & vertueux finira toujours par déconcerter & confondre les détours, l'intrigue, l'envie & la haîne. (*Il sort.*)

FIN.

LES FAUX AMIS,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Le Comte D'ANGLURES,

Le CHEVALIER, *Fils du Comte.*

Le Marquis de VALVILLE,

DORSAIN, } *Amis du Chevalier.*
VALMONT, }

BRUNEL, *Valet-de-Chambre du Chevalier.*

ZÉHYR, *Coureur du Chevalier.*

La Scène eſt à Paris, chez le Comte.

LES FAUX AMIS,

COMÉDIE.

. . . . The friendships of the world are oft
confed'racies in vice or leagues of pleasure.
Cato.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Salon.

BRUNEL, ZÉPHYR.

BRUNEL, *tenant un papier.*

VOILA donc votre mémoire, Monsieur Zéphyr; pardi, vous avez eu bien de la peine à me le donner : vous craignez mon

examen, & vous aimeriez mieux, je crois, traiter cette affaire avec Monsieur le Chevalier qu'avec moi.

ZÉPHYR.

Ma foi, il vaut toujours mieux n'avoir affaire qu'à ses Maîtres.....

BRUNEL.

Oui, quand ils n'ont que vingt un ans, sur-tout; ils ne sont pas si près-regardans qu'un vieux Valet de Chambre affectionné à leurs intérêts, n'est-ce pas?..... Mais, voyons donc ce mémoire.....

ZÉPHYR.

Vous remarquerez, Monsieur Brunel, qu'il comprend la dépense de deux mois....

BRUNEL. (*Il met ses lunettes.*)

Oui, oui..... (*Il lit tout haut.*) *Pour un bouquet de roses artificielles, neuf francs..... Du douze, pour deux branches de Jacinthe, trois livres..... Du vingt, pour six anémones.....* Parbleu, vous aimez bien les fleurs!....

ZÉPHYR.

Avec tout cela, il n'y en a que pour cinq louis.....

BRUNEL.

C'est une bagatelle en effet..... Allons, allons, il faut prendre patience. (*Il continue.*) *Pour six paires de bas de soie, cinquante quatre livres.... Pour huit paires de souliers brodés en paillettes, soixante-douze livres.... Pour une plume couleur de rose.... pour une plume blanche.... pour un panache noir & bleu, quatre louis.....* Mais, comment diantre, l'entretien d'une jolie femme n'est pas plus cher que le vôtre! Quelle folie!.....

ZÉPHYR.

Je suis pourtant très-économe, je vous en réponds; demandez à Monsieur de Valmont ce que lui coûte Rossignol, son Coureur; vous verrez la différence.

BRUNEL.

Eh bien, j'en conclurai qu'il faut se passer d'un Coureur.....

ZÉPHYR.

Cela est bientôt dit ; heureusement que tout le monde ne pense pas comme vous : tenez, Monsieur Brunel, aujourd'hui un jeune Seigneur sans Coureur & sans Chasseur, est un corps sans ame..... Enfin, Monsieur de Valmont, pour pouvoir garder Rossignol, a fait le sacrifice du meilleur Cuisinier de Paris. Je suis sûr de cela.

BRUNEL.

Je crois que ceux qui vont dîner chez lui ne trouvent pas ce sacrifice-là fort raisonnable..... Mais, j'entends la voix de Monsieur le Comte..... Allez m'attendre dans ma chambre ; j'irai vous rejoindre tout-à-l'heure..... (*Zéphyr sort.*) Quel plaisir peut-on trouver à dépenser plus de quatre mille francs par an pour un animal aussi inutile que celui-la! ...

SCENE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, BRUNEL.

LE COMTE.

BRUNEL, allez voir ce que fait mon fils, & informez-vous de ses projets pour la journée.

BRUNEL.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Je vous prie, mon cher Comte, soyez discret; ne lui parlez point de la signature des articles, je me fais un vrai plaisir de jouir de sa surprise.....

LE COMTE.

Sa joie l'égarera sûrement; il aime votre charmante fille avec une passion inexprimable.....

LE MARQUIS.

Et, de son côté, Eugénie le préfère à tout autre.

LE COMTE.

Je crois qu'elle ne se repentira jamais d'avoir daigné le choisir. Mon fils a des défauts, je ne vous les ai point cachés ; l'extrême douceur de son caractère le rend quelquefois trop facile, & la bonté de son cœur lui donne souvent une crédulité dangereuse. Sa franchise & sa sincérité qui sont incomparables, le portent à juger toujours les autres d'après lui-même ; non-seulement il ne soupçonne personne de mauvaise foi, mais il pense à peine qu'un vice si bas puisse exister. Tant de candeur a sans doute beaucoup d'inconvéniens ; mais cette qualité précieuse est si estimable & si attachante, que ce n'est qu'avec les précautions les plus délicates qu'on doit entreprendre d'en modérer l'excès. La défiance est sur-tout révoltante dans la jeunesse, & celui qui, à vingt-ans, voit déjà les hommes tels qu'ils sont, sera inévitablement à quarante un misantrope outré. Cependant, comme la première règle pour instruire est d'être vrai, je n'ai point déguisé à mon fils qu'il existoit des ames

pervers & corrompues ; mais, respectant la pureté de son cœur, j'ai passé légèrement sur ces peintures horribles & cruelles, affligeans détails qu'on a si souvent exagérés, & qui ne servent qu'à noircir les idées & à flétrir l'ame du jeune homme qu'on veut éclairer.

LE MARQUIS.

Je pense comme vous, & la conformité de nos principes sur l'éducation, est le premier motif qui m'ait décidé à vous offrir ma fille. Vous eûtes l'honnêteté de m'avertir des défauts du Chevalier, du goût naissant qu'il paroissoit alors prendre pour le jeu ; nous lui imposâmes une épreuve de dix-huit mois. Déjà un an s'est écoulé depuis cette convention ; & je suis si touché de l'exactitude avec laquelle il a gardé sa parole, de l'attachement qu'il a pour Eugénie, & de l'amitié qu'il me témoigne, que je ne puis me résoudre à différer davantage son bonheur ; d'ailleurs, vous m'avez assuré qu'il n'a même jamais eu de passion réelle pour le jeu....

LE COMTE.

Oui, il n'étoit joueur que par air & par foiblesse. Il est instruit, il sait s'occuper; il a de l'esprit & de l'élévation dans l'ame: avec de semblables qualités, on devient rarement un joueur de profession. Mais à son entrée dans le monde, il a trouvé le goût du jeu si généralement répandu, il a vu tant de gens s'énorgueillir du titre de gros joueur, &, sans autre mérite en effet, être accueillis & recherchés dans la société, que le défaut de réflexion ordinaire à son âge, le mauvais exemple, & une vanité puérile, l'emportèrent facilement sur la raison & mes conseils.

LE MARQUIS.

Il faut véritablement bien peu de réflexion pour être séduit par cette prétendue considération, dont les joueurs pensent jouir dans la société. On les prie à souper, non pour leurs agrémens & les charmes de leur conversation, mais pour les établir autour d'une table, leur gagner de l'argent, & les ruiner si l'on peut:

voilà l'unique motif qui les fasse rechercher. Il faut avoir une vanité bien ingénieuse, pour pouvoir s'énorgueillir d'un succès qui n'est dû qu'à une semblable cause!

LE COMTE.

Enfin, mon fils maintenant me paroît penser à cet égard comme nous; je suis bien certain que, depuis un an, il n'a pas joué une seule fois; mais il est vrai qu'il a eu peu de sujets de tentation : il a voyagé l'hiver dernier; ensuite il a passé quatre mois à son Régiment, dans une garnison où le jeu n'est point à la mode. Il n'y a que deux mois qu'il est de retour à Paris; pour bien constater sa conversion, peut-être faudroit-il attendre le retour du printemps, & laisser passer tout l'hiver...

LE MARQUIS.

Je reconnois-là votre délicatesse, mon cher Comte, & cette exacte & scrupuleuse probité qui vous inspire toujours la crainte d'abuser de la confiance qu'on vous témoigne; pour moi, je suis sans inquiétude, & je ne veux plus différer

une union de laquelle j'attends tout le bonheur de ma vie. Votre fils m'est devenu cher autant qu'il peut vous l'être ; je ne trouve à blâmer dans sa conduite qu'une seule chose, & je me proposois de vous consulter là dessus : c'est l'intimité de sa liaison avec deux jeunes étourdis qui ne me paroissent en rien dignes de son amitié.....

LE COMTE.

Valmont & Dorsain ?

LE MARQUIS.

Justement. Le premier, sur-tout, est un joueur décidé, & tous deux sont d'une fatuité, d'une suffisance !....

LE COMTE.

J'en conviens ; mais mon fils a vingt-un ans ; il est dans le monde depuis quatre, je ne puis l'empêcher de vivre avec des jeunes gens de son âge ; il a été fort recherché par Dorsain & Valmont, qui, par leur naissance du moins, font partie de ce qu'on appelle la *bonne Compagnie ;* d'ailleurs, mon fils est persuadé

deux amis véritables ; j'entreprendrois en vain de le dissuader, & j'ai pris le parti de les attirer chez moi l'un & l'autre, afin de faire observer peu-à-peu à mon fils, les ridicules frappans dont ils sont couverts ; &, de cette manière, je l'espère, je parviendrai insensiblement à lui ouvrir les yeux.

LE MARQUIS.

Allons, je m'en rapporte entièrement à vous, & je persiste dans mon dessein pour ce soir.

LE COMTE.

Vous avez bien fait vos réflexions?

LE MARQUIS.

Oui, je suis absolument décidé, je vais chez mon Notaire....

LE COMTE.

Vous me comblez de joie, je l'avoue....

LE MARQUIS.

Je regarde ce jour comme le plus beau de ma vie....

LE COMTE.

Mon fils!..... Quels seront ses transports!....

LE MARQUIS.

Mais de la discrétion, je vous prie.....

LE COMTE.

Ah, soyez tranquille....

LE MARQUIS.

Vous viendrez me prendre à huit heures précises chez moi, pour m'amener ici?....

LE COMTE.

Quoi! l'explication ne se fera point devant Eugénie?

LE MARQUIS.

Non, vous connoissez sa modestie & sa timidité; elle desire que le secret soit révélé au Chevalier chez vous; elle craint, sans doute, de laisser paroître une émotion trop vive; ménageons sa délicatesse...

LE COMTE.

Ah, la source en est trop pure pour ne

pas la respecter !.... Cette aimable pudeur est la grâce la plus touchante qui puisse embellir une femme ; elle est le gage certain de l'innocence ou de la vertu. La coquetterie même, pour plaire & pour séduire, est souvent forcée d'en emprunter au moins l'apparence, & son art le plus raffiné, consiste sur-tout à la savoir feindre.

LE MARQUIS.

Ainsi, je vais dire à ma fille que tout est arrangé suivant ses desseins.... A propos, vous ai-je montré le présent de noces que je destine au Chevalier ?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

C'est le portrait d'Eugénie ; il est charmant ; cependant, avant de le donner, je veux savoir si le Chevalier sera content de la ressemblance... Mais nous causerons de tout cela tantôt. Adieu, à ce soir....

LE COMTE.

Je ferai sûrement chez vous avant huit heures.

(*Le Marquis sort.*)

LE COMTE, *seul.*

L'honnête homme!.... Quel bonheur pour moi de pouvoir donner à mon fils un tel beau-père, & une femme charmante!.....

SCÈNE III.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

Eh bien, Brunel, que vous a dit mon fils de l'emploi de sa journée?

BRUNEL.

Ma foi, Monsieur, ce n'eſt pas sans peine que j'ai pu le savoir; il est avec Monsieur Dorsain & Monsieur de Valmont, qui font un tel train dans sa chambre....,

LE COMTE.

LE COMTE.

Enfin, se prépare-t-il à sortir?....

BRUNEL.

Oui, Monsieur, ils vont au petit Dunkerque acheter des boucles & des boutons, & puis au bois de Boulogne, & puis à la paulme, où ils dîneront & s'habilleront; ensuite ils se transporteront à la Comédie Italienne, d'où ils iront au Colisée, de-là aux Danseurs de corde; enfin, ils souperont au Palais-Royal, & termineront la journée par le bal de l'Opéra.

LE COMTE.

Mais voilà en effet une journée bien remplie!....

BRUNEL.

Bon, j'ai encore oublié deux ou trois choses; le détail étoit bien plus long.... ils ont parlé d'un réveillon après le bal....

LE COMTE.

Appelez-moi mon fils....

BRUNEL.

Il m'a dit qu'avant de sortir il viendroit s'informer des nouvelles de Monsieur..... Ah, justement le voici.

LE COMTE.

Laissez-nous.

(*Brunel sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Approchez, mon fils..... (*Il regarde à sa montre.*) Il est midi, & Brunel m'a dit que vous alliez sortir pour ne rentrer qu'à six heures du matin.....

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je l'ai promis.....

LE COMTE.

Et vous faites-vous une idée bien charmante d'une semblable journée?....

LE CHEVALIER.

Ah, point du tout, mon père, je vous assure....

LE COMTE.

Pourquoi donc l'employer d'une manière si frivole, si vous n'en devez même pas retirer le fruit d'un amusement passager?.... C'est qu'on vous l'a proposé, & que vous êtes foible, n'est-ce pas?..... La complaisance est sans doute une des qualités qu'on doit apporter dans la société; mais il faut cependant savoir y mettre des bornes; & c'est pousser bien loin les égards & la politesse, que de se sacrifier vingt-quatre heures de suite à la fantaisie des autres.... D'ailleurs, mon fils, consacrer une journée entière à la plus vaine dissipation, n'en pas réserver du moins deux ou trois heures pour votre instruction particulière, ce n'est pas-là ce que vous m'aviez promis : si vous embrassez un tel genre de vie, comment voulez-vous former votre esprit, perfectionner vos connoissances, apprendre votre métier, devenir enfin un homme

estimable, & un militaire distingué?

LE CHEVALIER.

Je ne compte pas non plus prendre une semblable habitude; naturellement j'aime à m'occuper....

LE COMTE.

Oui, mais c'est un goût qui s'éteint promptement s'il n'est entretenu avec le plus grand soin; & pour le conserver il faut se faire une règle invariable de ne jamais perdre entièrement un seul jour.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon Père, je renonce sans peine à cette partie; je dînerai ici, & j'irai seulement les retrouver à la paulme un moment....

LE COMTE.

Non, sortez, ne rompez point votre engagement; mais soyez ici vers les sept heures & demie, je vous menerai chez le Marquis de Valville.

LE CHEVALIER.

Quoi! j'y serai reçu aujourd'hui? je

croyois qu'Eugénie devoit aller voir sa tante à Saint-Germain. ...

LE COMTE.

Au lieu de cela, sa tante est ici....

LE CHEVALIER.

Ah, Dieu ! & pouvant voir Eugénie, j'avois disposé de toute ma journée..... Que ne vous dois-je pas, mon père, de m'avoir averti....

LE COMTE.

Vous l'aimez donc toujours avec la même vivacité ?

LE CHEVALIER.

Si je l'aime!.... Ah, tout mon bonheur est attaché à l'obtenir, à me rendre digne d'elle ... Hélas, il faut attendre encore six mois, six mortels mois ! Croyez-vous, mon Père, que Monsieur de Valville n'abrégera pas une épreuve si longue & si cruelle ? ...

LE COMTE.

Non, ne vous en flattez point; il est inflexible à cet égard. Vous savez l'aver-

sion décidée qu'il a pour les joueurs ; vous avez aimé le jeu ; vous avez promis d'y renoncer ; il n'exige qu'une épreuve de dix-huit mois ; vous vous y êtes soumis ; vous devez donc la subir sans vous plaindre. D'ailleurs, Monsieur de Valville, en craignant que vous n'ayez conservé du goût pour le jeu, ne forme en même-temps aucun doute sur votre probité ; il ne veille point sur votre conduite, ne fait point épier vos démarches ; il se repose entièrement sur votre parole & votre bonne-foi....

LE CHEVALIER.

Ah, mon père, il me rend justice ; je suis incapable de le tromper ; si j'avois eu le malheur de jouer & de perdre au-delà de nos conventions, j'aurois du moins la franchise de l'avouer.... mais je suis bien sûr que ma sincérité ne sera jamais exposée à cette épreuve cruelle. Le sacrifice qu'il m'a demandé me coûte si peu !... Eh, quel est celui qui pourroit me paroître pénible, avec la récompense qui m'est promise ?.... Je vous

proteste que sans peine & sans effort, je ne joue que lorsque cette complaisance est absolument un devoir de société, & que depuis un an je n'ai même point encore perdu cette somme modique à laquelle vous m'avez ordonné de m'arrêter.

LE COMTE.

Persévérez dans cette conduite, mon fils, elle sera d'autant plus estimable en vous, que vous avez pour amis deux joueurs décidés....

LE CHEVALIER.

Mais, Dorsain n'est pas joueur....

LE COMTE.

Il l'est beaucoup trop encore pour sa fortune; & Valmont?....

LE CHEVALIER.

Il est vrai, il aime le jeu; mais je l'ai vu plus d'une fois former le projet d'y renoncer.

LE COMTE.

Oui, quand il en est maltraité.....

D'ailleurs, que feroit-il s'il ne jouoit pas? Il n'a ni instruction, ni conversation, ni attachement, ni fortune à perdre; car on dit qu'il est entièrement ruiné; ainsi, si j'étois son ami, je le regarderois jouer avec autant d'indifférence, que j'éprouverois de chagrin en voyant un homme aimable, honnête & sensible, se livrer à cette funeste passion, produite souvent par l'oisiveté, mais fortifiée par l'avarice, entretenue par de folles espérances, & qui enfin ouvrant le cœur aux desirs immodérés & bas de la cupidité, ne respectant ni les liaisons, ni l'amitié, & cherchant ses succès dans le malheur des autres, par une juste punition, ne trouve, après tant d'égaremens, que la ruine & le repentir.

LE CHEVALIER.

Valmont, je l'espère, évitera cette affreuse destinée; il est vrai qu'il n'a pas d'instruction, mais il a un cœur excellent; il est d'une gaieté très-aimable, & d'un naturel!....

LE COMTE.

C'est-à-dire qu'il est étourdi, inconsidéré; qu'il dit sans réflexion tout ce qui lui passe par la tête, & qu'il est bien bruyant & bien impoli : voilà ce que vous appelez du naturel, & voilà précisément *le naturel* dont il faudroit se défaire. Il est assez commun que la juste aversion qu'inspire la pédanterie, fasse tomber dans l'extrémité contraire, & porte à louer & à admirer l'ignorance & la grossièreté; mais le bon goût doit nous préserver de l'un ou l'autre excès, & nous apprendre à n'estimer l'instruction qu'autant qu'elle est dépouillée d'affectation & d'apprêt, & à n'aimer le naturel que lorsqu'il se produit sous une forme agréable.

LE CHEVALIER.

Je vois avec peine, mon Père, que vous avez de grandes préventions contre Valmont & Dorsain; ah, le dernier surtout, si vous le connoissiez mieux, vous l'aimeriez, mon Père, j'en suis sûr; il a une ame d'une sensibilité, une chaleur dans son amitié !....

LE COMTE.

Oui, *chaleur, force, enthousiasme*, voilà ses expressions, & vous vous laissez prendre à ce galimatias ! Vous connoîtrez un jour, mon fils, que ce pompeux langage n'est point celui du cœur ; le sentiment donne souvent des idées sublimes, mais toujours il les exprime avec simplicité !.... Enfin, je vous l'avoue, vos deux amis ont un vice horrible à mes yeux, & qui me les rendra à jamais insupportables....

LE CHEVALIER.

Mais, quel est-il ?...

LE COMTE.

La fatuité.

LE CHEVALIER.

Ah, Dorsain est trop passionné pour être fat !...

LE COMTE.

En effet, on n'est point fat & passionné ; vous avez raison ; mais votre ami est incapable d'éprouver une passion véritable...

LE CHEVALIER.

Ah, mon Père, je vous assure....

LE COMTE.

Vous êtes son confident, & je ne le suis pas. Eh bien, que diriez-vous si je vous apprenois que je sais comme vous tous ses prétendus secrets?

LE CHEVALIER.

J'avoue que j'ai peine à croire....

LE COMTE.

Il porte toujours sur lui deux Portraits de la même personne; l'un dans une bague, l'autre dans un porte-feuille; il a des cheveux & un chiffre dans une montre; les cheveux sont noirs.... &, pour vous donner un détail plus positif, le portrait de la bague ne représente qu'un profil, & celui du porte-feuille représente la personne en habit de bal. Eh bien, suis-je instruit?....

LE CHEVALIER.

Je ne reviens pas de ma surprise; comment se peut-il?....

LE COMTE.

Jugez à présent, mon fils, si un homme capable de tant d'indiscrétion, & qui, pour satisfaire la plus méprisable vanité, manque au secret qu'il a promis; trahit à la fois la confiance & l'honneur: jugez si un tel homme est honnête & sensible, & s'il est digne d'être aimé!....

LE CHEVALIER.

Je suis confondu; mais cependant je ne puis me persuader que Dorsain ait un mauvais cœur.... Il y a quelque chose là-dessous qu'il m'expliquera.

LE COMTE.

Je doute fort qu'il puisse se justifier.... Mais, j'entends du bruit, on vient.....

LE CHEVALIER.

Ce sont eux, sans doute, qui me cherchent.... Mon Père, je dînerai ici; à quelle heure irons-nous chez Monsieur de Valville?

LE COMTE.

A huit heures; je sortirai, je revien-

drai vous prendre. Adieu, mon fils; je vois vos amis, je vous laisse. (*Il sort.*)

LE CHEVALIER.

Je meurs d'envie de m'expliquer avec Dorsain.... il me seroit affreux de perdre mon estime pour lui!....

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

VALMONT.

MAIS, Chevalier, à quoi t'amuses-tu donc? Il est une heure, partons... Ah, que je te conte auparavant..... je viens de faire une jolie découverte, Dorsain est *Glukiste;* nous venons d'avoir une dispute sur la Musique, mais une dispute à nous brouiller.... Le sage Brunel est accouru tout effrayé à nos cris; il a véritablement pensé que nous allions nous battre....

LE CHEVALIER.

Quelle folie !..... Mais, comment pouviez-vous établir une semblable discussion; vous ne savez la Musique ni l'un ni l'autre.

DORSAIN.

Bon, qu'importe? nous savons crier à tue tête, & dire : *cela est détestable*, ou *cela est admirable*. Voilà tout ce qu'il faut pour soutenir ce genre de dispute.

VALMONT.

Tu penses, peut-être, qu'il est nécessaire d'être Musicien pour bien parler Musique, & pour en juger sainement?.... Quels préjugés !.... Je n'en sais pas une note; eh bien, demande à Dorsain comment je raisonne sur tout cela....toi même, Chevalier, quoique tu sois bon Musicien, je ne te craindrois point; je te dirois.....

LE CHEVALIER.

Ah, déjà; je vous demande grace, & je me reconnois vaincu, car je suis si las de cette espèce de conversation.....

DORSAIN.

D'ailleurs, Valmont, le Chevalier est de votre avis; il est *Picciniste*....

LE CHEVALIER.

Moi, point du tout.

VALMONT.

Comment! encore un déserteur..... Chevalier, vous n'êtes pas de bonne-foi; l'autre jour vous paroissiez charmé de Roland.

LE CHEVALIER.

J'en conviens....

VALMONT.

Par conséquent, Gluk est donc *un barbare.*

LE CHEVALIER.

Voilà une belle conclusion.

VALMONT.

Je ne l'ai point imaginée; l'idée n'est pas de moi, mais elle est reçue du moins.

DORSAIN.

Enfin, il faut pourtant savoir avec qui

l'on vit; Chevalier, expliquez-vous; êtes-vous Glukiste ?

LE CHEVALIER.

Non.

VALMONT.

Mais, qu'êtes-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ni Picciniste, ni Glukiste; c'est-à-dire que je suis raisonnable.

VALMONT.

Quoi! sans état, sans existence, un personnage neutre!... Ah, cela est bien médiocre!....

LE CHEVALIER.

Mais savez-vous pourquoi je ne suis d'aucun parti, c'est que j'aime véritablement la Musique, & que ce goût, fondé sur quelques connoissances, m'a préservé des malheureuses préventions auxquelles vous vous livrez l'un & l'autre, & qui vous font perdre tant de plaisir.

DORSAIN.

Mais, cependant, il n'est pas possible

d'admirer également deux compositeurs...

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ? leurs talens, quoique différens, ne peuvent-ils pas être également admirables dans leur genre ?

VALMONT.

Ainsi, Chevalier, tu trouves donc que nous autres chefs de parti nous n'avons pas le sens commun ? que nous sommes des imbécilles, des ignorans ?....

LE CHEVALIER.

Je ne me servirai jamais de semblables expressions; ce seroient celles de l'enthousiasme & de la passion, qui ne s'écartent que trop souvent des égards de la politesse & de l'honnêteté. Mais la raison est toujours indulgente dans ses jugemens, & modérée dans ses critiques.

VALMONT.

L'aversion des deux partis, sera peut-être tout le fruit que tu retireras de ta prétendue sagesse.

LE CHEVALIER.

La crainte d'éprouver une injustice, ne m'empêchera jamais de dire la vérité.

DORSAIN.

Moi, j'ai trop de chaleur pour avoir tant de modération, je l'avoue; j'ai une tête ardente, qui m'emporte malgré moi.

VALMONT.

Dorsain, je sais bien pourquoi vous êtes devenu Glukiste; c'est une affaire de sentiment; on l'a exigé de toi. Allons, allons, conviens-en; cela est respectable, d'ailleurs....

DORSAIN.

Quelle extravagance!.... ne parle point de sentiment, tu n'y entends rien.

VALMONT.

Peux-tu dire cela, après ce que je t'ai confié hier!.... quand la tête me tourne.... je conterai cette histoire au Chevalier quelque jour; il sera bien étonné..... ma foi, pour le coup, je suis pris, &

très-sérieusement..... Mais, quelle heure est-il; nous nous oublions; & le petit Dunkerque? Chevalier, je suis impatient de te faire voir les boucles que j'ai commandées..... A propos, connois-tu ma chaîne de montre? (*Il la lui donne.*) N'est-ce pas, qu'elle est charmante?

LE CHEVALIER.

Voilà des cheveux de la plus jolie couleur!....

VALMONT, *avec une extrême fatuité.*

Cheveux de pendus..... cheveux de pendus..... au vrai, ils sont si jolis, que c'est presque une indiscrétion de les porter, car on doit les reconnoître.... Ils ont une grande réputation, ces cheveux-là!... Chevalier, vous les avez admirés hier au bois de Boulogne.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Comment!

VALMONT.

De grace, que ceci ne vous passe jamais.

DORSAIN.

Oh, le Chevalier est discret, je te réponds de lui. A propos, Valmont, êtes-vous prié au bal chez Madame de Saint-Ange?

VALMONT.

Oui, mais je n'irai point.

DORSAIN.

Pourquoi?

VALMONT.

C'est que j'ai des torts affreux avec Madame de Saint-Ange; il faudroit essuyer des reproches.... Au reste, je serois en fond pour en rendre; car elle est d'un caprice & d'une coquetterie.....

DORSAIN.

Je t'ai vu occupé d'elle un moment....

VALMONT.

Sûrement; toute coquette a le droit de nous attirer; mais pour un moment, comme tu dis.... D'ailleurs, c'est un objet assez curieux à observer, qu'une coquette....

DORSAIN.

Oui, mais l'examen est bientôt fait; & puis elles se ressemblent toutes; c'est toujours la même chose.

VALMONT.

Cela est vrai; cependant il est bien plaisant de leur persuader qu'on est la dupe de leurs artifices & de toutes ces petites ruses si connues, que chacune en particulier croit avoir eu la gloire d'imaginer la première....

DORSAIN.

Moi, je suis excédé des coquettes.....

VALMONT.

Elles sont insipides à la longue, cela est certain.....

DORSAIN.

Hortense, par exemple; connoissez-vous rien de plus ennuyeux?

VALMONT.

Elle est bien jolie, pourtant....

DORSAIN.

Mais toutes ces mines, cette occupation continuelle de sa parure?....

VALMONT.

Vous n'êtes qu'un ingrat; toute cette affectation ne vient-elle pas du desir de vous plaire?....

DORSAIN.

Eh bien, par reconnoissance, je voudrois qu'elle fût un peu mieux éclairée sur le choix des moyens....

VALMONT.

Mais, il faut de l'esprit pour choisir, & elle n'a pas le sens commun..... Moi, je l'aime beaucoup, Hortense; je la regarde, je ne l'écoute point, ce qui est d'autant plus facile, qu'elle parle avec une telle distraction, que jamais elle n'entend la réponse qu'on lui fait; de temps en temps, cependant, je réveille son attention par quelque éloge sur sa figure, ou en critiquant celle d'une autre jolie femme; alors, elle fait ses grands rires forcés; j'admire le naturel de sa gaieté; je lui dis qu'elle est piquante à l'excès, & de cette manière nous sommes très-joliment ensemble.

DORSAIN.

Mais, Chevalier, entendez-vous tout ce qu'il conte, Valmont?.... Avoir l'effronterie de dire à Hortense qu'elle est piquante & naturelle!.... Véritablement cela est inoui....

LE CHEVALIER.

En effet, elle ne devoit pas s'attendre à cette espèce de louange....

VALMONT.

Mais, que voulez-vous, je me conforme au goût de mon siècle. Toutes les femmes ont la prétention d'être *piquantes, naturelles & gaies.* Je sais bien qu'autrefois on leur plaisoit en les louant sur la réserve & la modestie; mais à présent, la timidité n'est plus qu'une disgrace, & la douceur qu'une preuve de bêtise. Enfin, de l'assurance, un ton tranchant & décidé, des éclats de rire perçans & redoublés : voilà les qualités qui seules aujourd'hui peuvent distinguer une jeune & jolie femme.

LE CHEVALIER.

Pourquoi les confondre toutes avec cinq

ou six que vous connoissez, & qui, peut-être, ressemblent à ce portrait? Moi, j'en vois beaucoup qui n'ont aucuns de ces ridicules; il me semble même qu'en général l'éducation des femmes est infiniment plus soignée que celle des hommes. On ne nous fait apprendre que le latin, que nous oublions; on leur donne des talens agréables, qu'elles conservent; on leur enseigne à s'exprimer avec grace dans leur langue; elles parlent plus purement que nous, & sûrement écrivent mieux *; elles ont aussi plus de goût, plus de littérature; elles lisent davantage; enfin, il me semble qu'elles sont assez vengées de nos critiques, de nos froides plaisanteries, & de nos déclamations, par la supériorité très-marquée qu'elles ont acquise sur nous.

VALMONT.

Te voilà le Chevalier zélé des femmes; à ce qu'il me paroît.... mais cela est tout simple quand on a une *grande passion*.

* Les femmes & les hommes ne sont point ici comparés comme Auteurs; on ne parle que des gens du monde, & du genre d'écrire épistolaire.

LE CHEVALIER.

Oui, cela est certain, lorsqu'on aime véritablement une seule femme, on les respecte toutes; ainsi tu les tournes en ridicule, je les défends; cela est dans l'ordre.

VALMONT.

Mais je te dis que j'ai une *passion* aussi, moi; tu ne veux pas me croire, ce n'est pas ma faute.... Ah ça, allons nous-en donc....

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir, Valmont; mais je ne puis aller dîner avec vous....

DORSAIN.

Comment donc?

VALMONT.

Tu te laisses gouverner comme un enfant; je parie que ton Père t'a défendu de venir avec nous?

LE CHEVALIER.

Il auroit le droit de me donner des ordres, & sûrement je m'y conformerois. Mais, dans cette occasion, il ne m'a rien

prescrit ; &, tout naturellement, j'ai affaire....

DORSAIN.

Une affaire de cœur, donc ?....

LE CHEVALIER.

Enfin, il m'est impossible de sortir.

VALMONT.

On ne sait sur quoi compter avec toi.... Mais où donc dînes-tu ?

LE CHEVALIER.

Ici.....

DORSAIN, *à Valmont.*

J'ai envie de rester avec lui....

VALMONT.

Allons, bon.... & la paulme ?

DORSAIN.

Nous irons vous y retrouver ; n'est-ce pas, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Volontiers. Vous ne dînez qu'à trois heures ?

VALMONT.

Oui.... C'est donc là votre dernier mot?

LE CHEVALIER.

Oui, pour ce qui me regarde.

DORSAIN.

Et moi aussi.

VALMONT.

A quelle heure viendrez-vous nous voir?

LE CHEVALIER.

Sur les quatre heures.

VALMONT.

Fort bien.... Adieu.

DORSAIN, *à Valmont.*

Ecoute-donc..... si tu trouves la Comtesse Henriette au Bois de Boulogne, dis-lui de ma part.....

VALMONT.

Quoi!....

DORSAIN.

Rien, rien..... toute réflexion faite..... je la verrai ce soir au bal.....

VALMONT.

Comment! un rendez-vous au bal?.... vous en êtes-là?.... Si cela est su, tu te feras des affaires avec une certaine personne....

DORSAIN.

Valmont, point de plaisanterie là-dessus, je vous prie.

VALMONT.

J'aime ton sérieux!.... tu es bien le plus grand hypocrite!..... tu n'as pas d'autres commissions à me donner? Adieu, Messieurs, je vous souhaite bien de l'amusement. Raisonnez, philosophez tout à votre aise.... Mais, Chevalier, prends garde à Dorsain, il te pervertira, je t'en avertis; c'est un beau parleur, cependant je t'assure qu'au fond de l'ame il ne vaut pas mieux que moi..... Allons, adieu; à ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, DORSAIN.

DORSAIN.

Il a une bien mauvaise tête, Valmont!...

LE CHEVALIER.

Profitons du moment où nous sommes seuls, mon cher Dorsain....

DORSAIN.

Qu'avez-vous à me dire?

LE CHEVALIER.

Une chose qui, sans doute, vous affligera beaucoup....

DORSAIN.

Vous m'inquiétez....

LE CHEVALIER.

Les secrets que vous m'avez confiés il y a huit jours, n'en sont plus pour per-

sonne ; imaginez que mon père même en est instruit, & avec un détail....

DORSAIN.

Quoi ! ce n'est que cela ?....

LE CHEVALIER.

Cette indifférence me surprend....

DORSAIN.

L'indiscrétion ne vient pas de moi, je vous assure ; mon cœur rempli d'un sentiment dont il est uniquement occupé, avoit besoin de s'épancher dans le sein de l'amitié ; mais je n'ai parlé qu'à vous seul de cette aventure ; & j'ai été confondu, *atteré*, en apprenant, il y a quelques jours, qu'elle étoit sue de tout le monde. Savez-vous de qui l'on tient ces détails ? De la personne même qui avoit le plus d'intérêt à les cacher.... Oh, nous avons eu une scène à ce sujet !.... Les femmes sont d'une imprudence !.... J'en suis furieux.... Mais est-ce ma faute ?

LE CHEVALIER.

Il est bien extraordinaire qu'une femme soit assez extravagante !....

DORSAIN.

Voilà comme elles sont toutes.... La petite vanité de fixer un homme qui a quelques succès dans la société, leur tourne la tête..... Les confidences vont leur train ; les amies, par jalousie ou par légèreté, ne peuvent se taire, & tout se sait..... Cela est odieux, pour moi sur-tout, qui ai toujours aimé le mystère avec passion. Mais, parlons de toi, mon cher Chevalier, quand te maries-tu donc ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! ce ne sera que dans six mois.

DORSAIN.

Elle est charmante, Mademoiselle de Valville.... Mais son père est un original, quoi que tu puisses en dire : par exemple, t'avoir interdit le jeu est une tyrannie aussi singulière..... & aussi absurde..... Car enfin, une fois marié, tu seras ton maître.....

LE CHEVALIER.

Mais je ne le serai jamais de jouer, puis-

que je n'épouse sa fille qu'à condition de renoncer pour toujours au jeu....

DORSAIN.

C'est donc un excellent parti que Mademoiselle de Valville ?

LE CHEVALIER.

Oui, pour moi, puisque je l'aime.....

BRUNEL, *survenant.*

Monsieur, on a servi.

DORSAIN.

Allons.... Brunel, je vous prie, dites à mon chasseur qu'il aille chez moi chercher mes lettres.... (*au Chevalier.*) Tu me permettras d'en écrire une chez toi après dîner, n'est-ce pas....

LE CHEVALIER.

Oui.... Allons, viens. (*Ils sortent.*)

BRUNEL, *seul.*

Il voudroit bien qu'on crût que c'est un billet doux qu'il se propose d'écrire; mais je gagerois, moi, que ce sera une lettre pour

quelque créancier..... Pardi, si j'étois femme, de pareils fats ne me plairoient guères !... Ah ! plaise au Ciel que tous ces godelureaux-là ne puissent jamais parvenir à gâter mon jeune maître !..... (*Il sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

Oui, Brunel, je connois votre sincérité.... Et véritablement vous ne trouvez aucun changement dans le caractère de mon fils?.....

BRUNEL.

Non, Monsieur, il est encore le même, honnête, bon, franc; il aime Mademoiselle Eugénie plus que lui-même..... Mais il a deux amis qui ne lui ressemblent guères!... & je crains qu'avec le temps....

LE COMTE.

Ecoutez, Brunel, je suis obligé de sortir; mon fils rentrera sans doute avant moi,

faites-lui voir ce portrait.... (*Il lui donne des tablettes.*) Dites-lui qu'on me l'a envoyé, pour avoir mon avis sur la ressemblance.....

BRUNEL, *prenant les tablettes.*

Ah! bon Dieu, comme il est frappant!.....

LE COMTE.

Et si, par hasard, mon fils n'étoit pas rentré à sept heures, vous l'enverriez chercher à la Paulme; entendez-vous?

BRUNEL.

Oui, Monsieur. (*Le Comte sort.*)

SCÈNE II.

BRUNEL, *seul, considérant le portrait.*

LA voilà bien !... avec son petit air rusé... & ses grands yeux noirs si brillans... Cela est drôle, il y a de la malice & de la douceur dans ce minois-là.... Ma foi, voilà de jolies tablettes !.... & l'entourage est superbe : Dieu me pardonne, cela ressemble à un présent de noces ! Mais cependant le mariage, dit on, ne se fera que cet été... (*Il regarde à sa montre*) Il est cinq heures & demie, Monsieur le Chevalier m'a dit qu'il reviendroit à six.... Ah, le voici, je crois, car j'entends son coureur.

SCÈNE III.

BRUNEL, ZÉPHYR,

BRUNEL.

MONSIEUR le Chevalier vient-il, Zéphyr?

ZÉPHYR.

Oh, non, pas de si-tôt....

BRUNEL.

Il est toujours à la paulme?

ZÉPHYR.

Non, ils n'ont joué à la paulme qu'un moment, & ensuite ont été chez Monsieur le Baron d'Albain, qui demeure tout auprès du jeu de paulme, & qui donnoit un grand dîner aujourd'hui.

BRUNEL.

Bon, un dîner de jeu, je parie?...

ZÉPHYR.

Oui, l'on dit que la partie est superbe....

BRUNEL.

Et Monsieur le Chevalier est entré-là.....

ZÉPHYR.

Il ne s'en soucioit pas; mais il a trouvé au jeu de paulme un billet qui l'invitoit d'y aller; & Monsieur Dorsain l'y a entraîné presque malgré lui.

BRUNEL.

Et pourquoi êtes-vous revenu?....

ZÉPHYR.

Monsieur m'a envoyé dire à son Cocher de ne pas venir le chercher, parce que Monsieur de Valmont le ramenera. Mais je ne le trouve point son Cocher.

BRUNEL.

Il est là-haut dans l'antichambre.....

ZÉPHYR.

C'est bon, j'y vas..... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BRUNEL, *seul.*

Ce dîner de jeu me fait de la peine !.... Pourquoi s'est-il laissé conduire-là.... Oh, sûrement, il ne jouera pas; mais, quelle folie d'aller s'exposer ainsi de gaieté de cœur à la tentation !.... On vient.... comment donc, c'est lui !....

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, VALMONT, DORSAIN, BRUNEL.

LE CHEVALIER.

Brunel, donnez-moi la clef de mon cabinet.

BRUNEL, *à part.*

Comme ils ont l'air triste !.... (*Il lui donne la clef.*) La voilà, Monsieur.

LE CHEVALIER, *à Valmont & à Dorsain.*

Attendez-moi ici, je vais revenir..... (*Il sort.*)

BRUNEL.

Tout ceci m'inquiette. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

VALMONT, DORSAIN.

VALMONT.

IL est désolé, ce pauvre Chevalier..... il a une peur de son Père !.... Mais, Dorsain, vit-on jamais une infortune pareille à la mienne ; dans la même heure, je gagne deux mille louis à mon ami intime, & j'en perds cinq mille contre cet imbécille d'Albain !..... ma bête d'aversion !..... Maudit trente & quarante, je n'y jouerai jamais.

DORSAIN.

Bon, tu recommenceras demain.

VALMONT.

Non, certainement.... Que veux-tu, je suis ruïné.....

DORSAIN.

Raison de plus pour jouer.....

VALMONT.

Non, c'est un parti pris.... Je suis entré dans le monde avec soixante mille livres de rente.... si tu savois ce qui m'en reste... Ah, si je puis rattraper ce que j'ai perdu, je jure bien que j'abandonnerai le jeu à jamais.... Il me coûte ma fortune; il a ruiné ma santé, détruit mon repos; enfin, à mes dépens, j'en suis désabusé, dégoûté, excédé.... Perdre cinq mille louis contre le Baron d'Albain..... un animal qui a deux cent mille livres de rentes!.... le plus mauvais joueur.... & qui nous a donné un dîner détestable!..... je suis outré, je l'avoue..... Et toi, qu'as-tu fait?

DORSAIN.

Rien. Je perdois cinq cent louis, & je les ai gagné au Chevalier.

VALMONT.

Il te doit cinq cent louis?

DORSAIN.

Eh, mon Dieu oui; ce qui m'afflige

beaucoup, je t'assure.... au reste, il vaut mieux qu'il les ait perdus contre moi que contre un autre; du moins je ne le presserai pas....

VALMONT.

Cela est tout simple; liés comme nous le sommes, de pareils procédés sont des devoirs.... Mais cependant, lorsque d'un autre côté l'on a des dettes, & des dettes sacrées comme celles du jeu, il faut bien que l'honneur l'emporte sur l'amitié....

DORSAIN.

Assurément, & je suis à cet égard d'une délicatesse scrupuleuse..... Au reste, le Chevalier va se marier....

VALMONT.

Quelle fortune lui donnera sa femme?

DORSAIN.

Mais, vingt mille livres de rente, je crois.... tout au plus....

VALMONT.

Ce n'est guères.... il en aura trente, lui?....

DORSAIN.

Oui..... &, d'ailleurs, de grandes espérances.....

VALMONT.

Il auroit pu faire un mariage beaucoup plus riche.

DORSAIN.

Il est amoureux.....

VALMONT.

Et romanesque de son naturel..... & puis rempli de préjugés.....

DORSAIN.

Il a médiocrement d'esprit....

VALMONT.

Oui; & je crois que nous aurons de la peine à le former; qu'en penses tu?

DORSAIN.

Paix.... je l'entends.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

LE CHEVALIER, *à Dorsain.*

VOILA toujours trois cent louis, demain je m'acquitterai du reste.

DORSAIN, *prenant les trois cent louis.*

Je t'assure, mon ami, que je reçois cet argent avec beaucoup plus de chagrin que tu n'as pu en avoir en le perdant...

LE CHEVALIER, *à Valmont.*

Soyez sûr aussi, Valmont, que vous serez payé demain.

VALMONT.

Eh, mon Dieu, ton exactitude & ta délicatesse me sont connues..... Véritablement, je ne me consolerai jamais de t'avoir engagé à jouer; j'espérois que tu gagnerois; je voulois t'acquitter..... de-

mande à Dorsain tout ce que je lui disois là-dessus tout-à-l'heure.

DORSAIN.

Il est réellement au désespoir....

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas pourquoi; c'est un si petit événement....

DORSAIN.

Il est certain que cette perte en est une fort grande pour une personne qui ne joue jamais; car, par elle-même, elle n'est pas assez considérable pour faire nouvelle; ainsi, Chevalier, ne craignez pas que vos parens en soient instruits; vous êtes bien sûr de la discrétion de Valmont & de la mienne?

VALMONT.

Et je me suis assuré de celle de tous ceux qui étoient-là. Perdre deux mille louis n'est assurément pas un grand malheur, mais c'en seroit un très-réel, si une cause aussi légère pouvoit retarder ton mariage, & je n'ai là-dessus nulle espèce d'inquiétude.

DORSAIN.

Personne n'en parlera, j'en réponds : c'est une aventure si simple, qu'il est impossible d'avoir la tentation de la conter.

VALMONT.

En effet, il faut aujourd'hui des malheurs au jeu beaucoup plus considérables pour faire nouvelle ; ce n'est pas à peu de frais qu'on devient célèbre dans ce genre. J'ai perdu avant-hier six mille louis, aujourd'hui cinq mille, & je me flatte à peine qu'on me fasse l'honneur d'en parler. Ah ça, Chevalier, nous allons te laisser ; demain nous dînons encore chez ce maudit Baron ; si tu veux y venir, je te donnerai ta revanche, tu n'as qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Je vous remercie..... je ne suis point piqué....

DORSAIN.

Tu devrois y venir ; j'ai de bons pressentimens ; je suis convaincu que nous gagnerons tous les trois, & que d'Albain sera ruiné....

VALMONT.

Je crois Dorsain inspiré ; il me persuade....

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne veux ruiner personne...

VALMONT.

Adieu donc, Chevalier, nous ne vous quittons que parce que vous avez affaire...

LE CHEVALIER.

Oui, j'entends mon Père.

DORSAIN.

Si tu as besoin de moi, je suis à tes ordres.

LE CHEVALIER.

Non, je vas sortir.

VALMONT.

Allons, Dorsain..... A demain, mon cher Chevalier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

DEUX mille cinq cent louis!.... C'est donc ainsi que j'ai su garder ma parole?... O ciel, j'ai pu dans le même instant oublier mes promesses, l'honneur & l'amour!.... Dorsain, Valmont!..... je les croyois mes amis!..... un même jour m'a tout enlevé : je dois abjurer une amitié trahie, renoncer à l'objet aimable auquel je ne suis plus digne de prétendre, & désabuser un Père vertueux dont j'ai si lâchement trompé les espérances! Ah Dieu!.... (*Il tombe accablé dans un fauteuil.*),

SCENE IX.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, BRUNEL.

BRUNEL, *tenant les tablettes.* (*A part.*)

Il est seul..... je vais m'acquitter de ma commission.

LE CHEVALIER, *se levant.*

C'est vous, Brunel ?..... Que voulez-vous ?

BRUNEL.

C'est pour vous faire voir un assez joli bijou qu'on vient d'apporter.....

LE CHEVALIER.

Il suffit; Brunel, laissez-moi.

BRUNEL.

Ce sont des tablettes; elles renferment un portrait, & l'on veut savoir si vous le trouverez ressemblant; le voici.....

LE CHEVALIER.

Ciel !..... C'est Eugénie !.....

BRUNEL.

Comme deux gouttes d'eau, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

A qui sont ces tablettes?

BRUNEL.

A Monsieur de Valville; je vous les laisse, Monsieur; il va venir, vous les lui rendrez. Mais, Monsieur, permettez-moi de vous faire une question: vous avez l'air triste; vous êtes, Dieu merci, incapable de faire une extravagance; ce n'est pas-là ce qui m'inquiette; mais je devine que Monsieur de Valmont ou Monsieur Dorsain ont joué, & fait sans doute quelque lessive.....

LE CHEVALIER.

Non, Brunel..... tranquillisez vous..... Allez..... je desire être seul....

BRUNEL, *à part, en s'en allant.*

Ah! je suis moins tranquille que jamais. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, *seul, tenant le portrait d'Eugénie, & le regardant.*

EUGÉNIE !..... O, pour la première fois, je vois, sans transports, votre image charmante ! Que dis-je, hélas ! dans cet instant je ne vous verrois vous-même qu'avec un sentiment pénible de crainte & de confusion..... Vous vous abusiez, vous m'estimiez..... & vous allez me mépriser, me haïr !.... Eugénie me mépriser !..... & je supporterois la vie ! Non..... Mais pourquoi me mépriseroit-elle ?..... Je pourrois cacher ma foiblesse ; je pourrois, en me taisant, conserver mes espérances ; & cependant, j'aime mieux renoncer au bonheur, que de tromper un seul moment.... (*Il regarde le portrait.*) Voilà ses yeux !.... voilà ce doux regard qui peint si bien la pureté de son ame !..... Lorsqu'il se fixoit sur moi, j'ai cru souvent y découvrir l'expression naïve d'une tendresse innocente !..

Malheureux que je suis !..... & désormais je n'y verrai que la colère & l'indignation !..... Je ne puis soutenir la vue de ce portrait, il me déchire..... Malgré tous les charmes de ce visage enchanteur, il n'offre plus à mon imagination troublée qu'un Juge implacable, dont l'arrêt juste & cruel doit m'enlever sans retour toute la félicité de ma vie !..... (*Il le pose sur un table.*) Non, je ne la reverrai jamais. Comment soutiendrois-je ses reproches ou son dédain ?..... Je m'éloignerai, je fuirai..... Elle me plaindra peut-être..... Eh, puis-je m'en flatter ?..... Sans doute un choix plus heureux m'effacera de sa mémoire. Ah, de toutes les pensées qui m'accablent, voilà la plus insupportable !..... Elle m'oubliera, je la perds..... Je l'ai vue hier pour la dernière fois !.... (*Il reprend le portrait.*) Est-il possible, ô Ciel, Eugénie, l'adieu que je vous dis hier, étoit un éternel adieu !..... Dans six mois je devois être le plus fortuné de tous les hommes, vous y consentiez !.... Vous n'exigiez qu'un léger sacrifice, & vous n'avez pu l'obtenir !...

& j'ose me plaindre de mon sort !.... Que je suis vil & méprisable à mes yeux !..... Je me fais horreur ; chaque idée, chaque réflexion accroît ma honte & mon désespoir.... & mon Père va paroître ! que lui dirai-je, comment oserai-je me presenter à ses yeux ?..... Ah, fuyons !.... Allons chercher Eugénie, tomber à ses genoux, implorer sa pitié..... Eh, daigneroit-elle m'entendre ? Et pourrois-je lui dire : j'ai trahi mon serment, je ne suis plus digne de vous ? Non, non, il me seroit impossible de supporter son mépris & son ressentiment..... Où donc trouverai-je une consolation ?..... Des consolations ! hélas ! en est-il qui puissent adoucir des peines si cruelles ? (*Il retombe dans le fauteuil.*)

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *dans le fond du théâtre, au Comte.*

Ah ça, je me charge de l'explication, laissez-moi faire, je vous prie.....

LE CHEVALIER, *se levant.*

On vient..... Juste Ciel, c'est mon Père !.....

LE COMTE, *toujours dans le fond du théâtre.*

Il tient le portrait d'Eugénie !.....

LE MARQUIS.

Allons, avançons, je brûle de lui parler; je me fais d'avance une idée délicieuse de sa joie & de ses transports.

LE CHEVALIER, *à part.*

Où me cacher, grand Dieu !.....

LE MARQUIS, *s'approchant.*

Que tenez-vous donc-là, Chevalier ?.... Mais, que vois-je, vos yeux sont remplis de larmes !.....

LE COMTE.

C'est l'effet qu'a produit la contemplation du portrait.....

LE CHEVALIER.

Il est vrai..... j'en conviens.....

LE MARQUIS.

Cela est charmant..... Il est fâché que nous l'ayons surpris dans ce moment d'attendrissement ; mais, mon cher Chevalier, livrez vous sans contrainte à des mouvemens si tendres ; vous aurez une femme & un beau-père dont cette aimable sensibilité fera tout le bonheur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il me perce l'ame !.....

LE COMTE

Je parie, Chevalier, que le portrait d'Eugénie vous a fait faire de tristes réflexions ; je vois cela sur votre visage.

LE CHEVALIER.

Ah, je l'avoue..... les plus cruelles réflexions..... (*Il le remet sur la table.*)

LE MARQUIS.

Oui, oui; il aura pensé aux six mois d'épreuve qui lui restent à subir.....

LE COMTE.

Tenez, vous renouvellez sa peine, ne l'avois-je pas deviné?

LE MARQUIS.

Allons, allons, voilà ce qui s'appelle aimer..... Chevalier, si vous saviez à quel point vous me rendez heureux!.....

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel affreux supplice!.....

LE COMTE, *au Marquis.*

S'il osoit, il se jetteroit à vos pieds dans ce moment.....

LE CHEVALIER.

Oui, je devrois être à ses pieds..... (*A son Père.*) Aux vôtres.....

LE MARQUIS.

Pour nous demander grace ?

LE CHEVALIER.

Non..... je n'en espère point....

LE MARQUIS.

Vous me croyez donc inflexible?....

LE CHEVALIER.

Vous le serez, vous devez l'être.

LE COMTE, *bas au Marquis.*

Ne le faites donc plus languir.....

LE MARQUIS.

Chevalier, embrassez votre second père..... (*Il l'embrasse.*)

LE CHEVALIER.

Vous !..... hélas !.....

LE COMTE, *au Marquis.*

Mais, parlez-lui plus clairement; je vous assure qu'il ne vous comprend pas.

LE CHEVALIER.

Comment !

LE MARQUIS.

D'abord, Chevalier, reprenez le portrait d'Eugénie.....

LE CHEVALIER.

Non..... il me tue.....

LE MARQUIS.

Je vais donc vous rendre à la vie..... Ce portrait est à vous.....

LE CHEVALIER.

A moi!....

LE COMTE.

Mais, voyez comme il tremble!.....

LE MARQUIS.

Qu'il me devient cher!..... Soyez donc au comble de vos vœux. Certain à présent de votre sagesse, de votre amour, j'abrége une épreuve cruelle.....

LE CHEVALIER.

Je respire à peine.....

LE MARQUIS.

Je vous donne ma fille, vous signez

les articles ce soir ; & demain, demain matin vous épousez Eugénie....

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ! ô Ciel !.... (*Il s'appuie contre la table.*)

LE COMTE.

Il est saisi, éperdu..... hors de lui-même ! .....

LE MARQUIS.

Et pour que rien ne manque à votre bonheur, apprenez qu'Eugénie vous aime avec toute la tendresse dont son cœur est capable.....

LE CHEVALIER.

Ah ! se peut-il ?.....

LE MARQUIS.

Elle n'osa jamais vous le dire ; mais elle m'en a fait l'aveu tout-à-l'heure encore, en louant vos vertus, & le sacrifice estimable que vous avez fait à la raison & à l'amour ; elle ne pouvoit retenir ses pleurs. « Enfin, disoit elle,

» s'il eût cédé aux dangereux conseils des » faux amis qui l'entourent, & conservé » l'odieuse passion du jeu, j'aurois sans » doute facilement triomphé du penchant » que j'ai pour lui; mais il est digne d'être » aimé : il m'est donc permis d'avouer » des sentimens qu'il a si bien justifiés, » & qui vont faire le bonheur de ma » vie. »....

LE CHEVALIER.

Où suis-je !..... Eugénie !..... Ah ! laissez-moi respirer un moment.....

LE COMTE.

Venez, venez, mon fils....

LE MARQUIS.

Le Notaire vous attend, ne différons plus..... venez.....

LE CHEVALIER.

Arrêtez.....

LE COMTE.

Quelle pâleur !..... & quel égarement se peint dans ses yeux !.....

LE MARQUIS.

Et quelle est donc la cause de cet affreux désordre? Chevalier, mon fils ? ....

LE CHEVALIER.

Moi, votre fils !....

LE MARQUIS.

Vous allez l'être. ...

LE CHEVALIER.

Non, jamais. ...

LE COMTE.

Que dites-vous !

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême ! ....

LE CHEVALIER.

Abandonnez un malheureux qui ne se connoît plus .... Vous m'avez donné la mort .... laissez-moi. ...

LE MARQUIS.

Juste Ciel ! ....

LE COMTE.

Et que signifient, grand Dieu, ces farouches transports ?....

LE CHEVALIER.

Du moins la probité me reste encore; elle exige le sacrifice de mon bonheur, de ma vie peut-être.... N'importe, je dois n'écouter qu'elle.... (*Il se jette aux pieds du Marquis.*) Je suis indigne de vos bontés, j'ai trahi mes promesses; je prévois ma sentence, j'y souscris; mais n'achevez point d'accabler par votre haîne, un cœur déjà livré au désespoir....

LE MARQUIS, *le relevant.*

Ah! que m'apprenez-vous!...

LE COMTE.

Malheureux!.... vous avez joué?

LE CHEVALIER.

J'ai perdu deux mille cinq cent louis; aujourd'hui, tout à-l'heure.... Je manquois à mes réfolutions, à mes sermens, dans l'instant même où tout se disposoit pour

ma félicité prochaine. Je trahissois Eugénie dans le moment où, pour la première fois, elle osoit avouer sans contrainte ses sentimens!.... J'étois aimé!.... Hélas! hier, ce matin encore, quels transports cette certitude ne m'auroit-elle pas inspirés! Et maintenant elle ne sert qu'à me désespérer!.... Encore si j'avois joui de la douceur inexprimable d'entendre cet aveu de sa bouche!.... Mais non, je ne devois jamais goûter un instant d'un bonheur pur, & j'étois réservé à d'éternelles douleurs.

LE MARQUIS.

Votre sort étoit dans vos mains, n'accusez que vous de vos peines.

LE CHEVALIER.

Hélas! je me plains, je me meurs, & ne cherche point à m'excuser.... O mon Père, quel fruit retirez-vous de tant de soins qui me furent prodigués!.... votre bonheur n'étoit fondé que sur le mien!.... & je le savois! .... Ah, je suis un monstre à mes yeux!.... Mais est-il possible,

n'est-ce point une illusion ? ai-je été capable d'oublier à la fois, dans le même instant, des devoirs si sacrés, & qui sont si profondément gravés dans mon cœur?....

LE COMTE.

Oui, vous avez détruit mon repos, anéanti mes plus chères espérances; vous perdez l'objet que vous aimez; & tous ces malheurs sont l'ouvrage d'un seul moment de foiblesse!.... L'honnête-homme est invariable dans ses résolutions, parce qu'il l'est dans ses principes; le sacrifice qu'il promet à la raison, est un engagement sacré dont rien ne peut le dispenser; n'eût-il promis qu'au fond de son cœur, c'est assez, il est lié à jamais. Quel mérite a-t-on de former des résolutions vertueuses, si l'on ne sait pas les garder ? Et l'ame la plus dépravée a mille fois abjuré ses égaremens ! Frappée de l'éclat de la raison, & fatiguée du vice, elle a tenté du moins de s'affranchir de ses honteuses chaînes !.... Oui, mon fils, enfin une fatale expérience vous l'apprend, celui qui peut manquer

aux lois qu'il s'est prescrites lui-même, & qu'il a volontairement juré d'observer, ne doit sa vertu qu'aux circonstances, & son bonheur qu'au hasard.

LE CHEVALIER.

Ah, je sais à quel point ma faute est inexcusable, elle me coûte assez cher pour en connoître toute l'étendue!... Dans un quart-d'heure Eugénie sera désabusée!.. elle me haïra!.... Maintenant elle m'attend, le Notaire est prêt..... Eugénie pense à moi avec plaisir; elle se représente ma joie, mon bonheur; elle parle de moi peut-être!... Elle croit qu'elle va signer l'engagement sacré qui nous unissoit pour toujours!.... Et ce soir je serai détesté, proscrit & condamné par elle à ne jamais la revoir!... (*au Marquis.*) Dites-lui du moins dans quel moment j'ai eu le courage de vous avouer mon égarement; quand vous veniez me chercher, quand vous me donniez Eugénie!... Daignez lui peindre mon désespoir, mon repentir; obtenez-moi sa pitié; préservez-moi de son mépris, s'il

est possible .... N'aigrissez point ses ressentimens, je vous en conjure au nom de votre tendresse passée pour un malheureux qui conservera, jusqu'à son dernier soupir, le souvenir de vos bontés, & le remords affreux d'avoir mérité de les perdre..... Adieu!.....

(*Il fait quelques pas pour sortir.*

LE MARQUIS.

Ah, c'en est trop.... Arrêtez.

LE CHEVALIER.

Eh, que me voulez-vous ?

LE MARQUIS.

Eugénie me fera des questions, je veux pouvoir y répondre. Vous ne m'avez fait aucuns détails....

LE CHEVALIER.

Tels qu'ils soient, ils ne peuvent m'excuser.

LE MARQUIS.

N'importe, je veux les savoir.

LE CHEVALIER.

Quel récit demandez-vous ! & qu'il est humiliant !.... Mais vous le voulez, je dois obéir. On m'entraîna chez le Baron d'Albain, on y jouoit au trente & quarante. Je refusai de jouer ; mais Dorsain me persécuta, parce qu'on venoit de passer six fois de suite. Séduit par l'idée qu'on devoit manquer à la fin, je jouai, & je gagnai: dans ce moment Valmont, absent de la chambre, rentra ; & j'appris que celui qui tenoit la main étoit de moitié avec lui : alors, pour ne point jouer contre lui, je voulus quitter ; il se moqua de ma délicatesse, me demanda sa revanche. Je jouai, il passa sept fois, & sous prétexte de me racquitter, profita du trouble où j'étois d'avoir passé la loi qui m'étoit imposée ; il m'engagea de continuer : ensuite je pris la main, je jouai encore une demi-heure, ne sachant où j'étois, ce que je faisois, ayant absolument perdu la tête ; enfin, je me retirai, devant deux mille louis à Valmont, & cinq cent louis à Dorsain, qui avoit profité de ma déroute pour jouer contre moi.

LE COMTE.

Et voilà, mon fils, les deux hommes que vous appelliez vos amis !

LE MARQUIS.

Ce jour lui vaudra dix années d'expérience. Jusqu'à cette fâcheuse aventure, il n'eut que la vertu d'un jeune homme, celle de savoir fuir les occasions dangereuses. Désormais il en saura triompher. Un cœur honnête ne peut jamais s'égarer qu'une fois ; sa faute même rend sa vertu plus solide par les tourmens, les remords & les réflexions, utiles & tristes fruits d'une première erreur. Voyez donc toujours en moi, mon cher Chevalier, un père indulgent & sensible. Non, je ne renonce point à un titre si doux....

LE CHEVALIER.

Quoi ! vous pourriez vous intéresser encore au sort d'un infortuné?....

LE MARQUIS.

N'oseriez-vous espérer rien de plus d'un cœur tel que le mien?

LE CHEVALIER.

Je crains de m'abuser.... Non, il n'est pas possible....

LE MARQUIS.

Va, le noble aveu de ta faute n'a servi qu'à redoubler ma tendresse pour toi! .... (*Il lui tend les bras.*)

LE CHEVALIER, *se précipitant.*

Ah ! vous me rendez la vie! ....

LE COMTE, *embrassant le Marquis.*

O, mon ami ! ....

LE CHEVALIER, *embrassant son Père.*

Mon Père!....

LE MARQUIS, *pressant la main du Chevalier.*

Aimable & vertueux jeune homme!.... Tant de franchise & de probité me sont de sûrs garans de votre conduite à l'avenir. Avant de m'expliquer, j'ai voulu connoître tous les différens mouvemens de votre ame, & j'ai vu que, malgré votre douleur, vous n'avez pu vous repentir un instant de

l'estimable aveu qui vous enlevoit toute espérance. Oui, plus que jamais vous êtes digne d'Eugénie.....

LE CHEVALIER.

O bonheur inattendu!.... Quelles obligations m'impose cet excès d'indulgence & de bonté! Ah, qu'elles me seront chères, qu'il me sera doux de les remplir!.... Quoi, vous me rendez Eugénie? Puis-je le croire?.... Mais, hélas, Eugénie elle-même voudra-t-elle me pardonner? Ce doute affreux empoisonne toute ma joie!....

LE MARQUIS.

Je connois son cœur, j'en réponds.....

LE CHEVALIER.

S'il faut subir de nouvelles épreuves, je m'y soumets avec transport..... Après ce que j'ai justement souffert, ne serai-je pas trop heureux qu'elle daigne seulement me permettre l'espérance?

LE MARQUIS.

Non, non, la vraie générosité ignore comment on peut ne pardonner qu'à demi

venez, ne faisons pas attendre le Notaire plus long-temps.

LE CHEVALIER.

Le Notaire!.... Grand Dieu! ce soir!...

LE COMTE, *au Marquis.*

Ah, comment vous exprimer la reconnoissance....

LE MARQUIS.

Ne parlons que de notre bonheur.....
Il prend sur la table le portrait d'Eugénie.)
Je reprends ce portrait, Chevalier, qui vous a fait répandre tant de pleurs, Eugénie vous le rendra, venez le recevoir de sa main.....

LE CHEVALIER.

Quoi, je vais la revoir!.... Je tremble... La joie, la crainte, tour-à tour remplissent mon cœur....

LE MARQUIS.

Allons, allons....

LE CHEVALIER.

Eh bien, conduisez-moi donc à ses pieds....

LE MARQUIS.

Venez, mon cher Chevalier.... mais donnons-lui le bras; car il chancelle & ne peut se soutenir. (*Le Comte & le Marquis lui donnent le bras.*)

LE CHEVALIER, *en s'en allant.*

Eugénie! hélas, que je desire, & que je redoute votre présence!.... (*Ils sortent.*)

FIN.

LE MAGISTRAT.

LE MAGISTRAT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

M. DE BALMONT, *Conseiller au Parlement.*

DORVAL, *Fils de M. de Balmont.*

DURAND, *Secrétaire de M. de Balmont.*

MELCOUR, *Ami de Dorval.*

SAINT-CLAIR, *jeune Maître des Requêtes.*

MOREL, *jeune Avocat.*

Le Marquis de ROZELLES.

LA PIERRE, *Valet de M. de Balmont.*

La Scène est à Paris, chez M. de Balmont.

LE MAGISTRAT,

COMÉDIE.

Chi s'arma di virtu, vince ogni affetto.

Guarini, Pastor fido.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Cabinet d'étude. On voit un Bureau sur lequel sont posées deux lumières.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR.

CONTENEZ donc, mon cher Dorval, ces transports violens; à la fin vous trahirez votre secret.....

DORVAL.

Ah, Melcour!.... songez-vous que dans quelques heures, un Arrêt irrévocable va décider du sort, de l'existence, de la fortune, de l'honneur enfin de M. de Saint-Yves, du père d'Adélaïde!... (*Il regarde à sa montre.*) Il est sept-heures du soir ; & demain avant le jour les Juges seront assemblés, &, dans douze heures, l'Arrêt sera prononcé !.....

MELCOUR.

Mais la cause de M. de Saint-Yves est d'une justice évidente ; votre père en est le Rapporteur ; vous connoissez l'inaltérable équité de M. de Balmont ; vous savez le poids que donnent toujours à ses conclusions la haute considération dont il jouit, sa probité reconnue, & l'étendue de ses lumières ; sans intrigue, sans cabale, mais par le seul ascendant de l'esprit & de la vertu, n'est-il pas toujours sûr de ramener toutes les opinions à la sienne ? Comment ces réflexions ne modèrent-elles pas l'excès des vives inquiétudes qui vous accablent ?

DORVAL.

Vous me parlez des vertus de mon Père; eh, qui les admire plus que moi? Moi, qui vois avec détail l'austérité de sa vie, & les sacrifices multipliés qu'il fait sans cesse à ses devoirs!.... Pénétré de la dignité de son état, il pense avec raison qu'il n'en est point de plus respectable, lorsqu'on en remplit les obligations sacrées; & l'amour de l'humanité, une noble ambition de gloire, l'ont arraché depuis quinze ans à la dissipation & à tous les plaisirs de la société. Je m'enorgueillis justement d'être le fils d'un tel père; cette vive tendresse, cette profonde admiration qu'il m'inspire, furent, vous le savez, les premiers sentimens de mon cœur; & le temps & la raison n'ont fait que les fortifier encore. Mon père est sûrement le plus juste & le plus vertueux des hommes; mais enfin, Melcour, il est homme, il peut se tromper; malgré les plus pures intentions, ne peut-on pas s'abuser soi-même?... D'ailleurs, l'ennemi de M. de Saint-Yves,

le Marquis de Rozelles, est si adroit, si actif! Mon père est insensible aux sollicitations; mais l'intrigue a tant de ressources !.... Ah, je découvre mille sujets de crainte, & j'ai les plus noirs pressentimens.

MELCOUR.

Je ne vous conçois pas; il y a six semaines que vous ne doutiez pas du gain de ce procès; hier encore vous paroissiez tranquille.

DORVAL.

Il est vrai; mais demain il sera jugé !... Je tremble, & je vois tout en noir. Qu'en dit-on dans le monde?

MELCOUR.

Eh, que vous importe? De quel soin allez-vous vous embarraser!

DORVAL.

On croit que M. de Rozelles gagnera?

MELCOUR.

Depuis que ce Procès est commencé, M. de Rozelles va par-tout, & passe la moitié de sa journée à faire des visites, ce

qui est un grand moyen de gagner les suffrages ; d'un autre côté, M. de Saint-Yves, occupé de son affaire, se tient renfermé chez lui, ne voit que sa famille, son Rapporteur & son Avocat ; ainsi, il est tout simple que le monde donne raison à son ennemi.

DORVAL.

Ah, Ciel !.... Mais on n'a donc pas lu les Mémoires ?....

MELCOUR.

On n'a lu que ceux du Marquis de Rozelles, parce qu'ils sont remplis de plaisanteries & de méchancetés ; ceux de M. de Saint-Yves sont très-sages, très-persuasifs ; ils contiennent d'excellentes raisons ; mais aujourd'hui ce n'est pas tout cela qu'on cherche dans un Mémoire : des personnalités, des injures, de la moquerie, une ironie bien piquante, voilà ce qui les fait lire ; & les gens du monde sont, en général, si légers, si désœuvrés, si ennuyés, que pourvu qu'on les fasse rire un moment, on a toujours raison avec eux.

DORVAL.

Mais un Mémoire qui traite des affaires les plus importantes & les plus sérieuses, doit-il être plaisant?....

MELCOUR.

Que voulez-vous, mon ami, c'est une mode nouvelle, mais presque universelle; & malheureusement l'on doit craindre sa durée, car il est beaucoup plus facile d'être railleur & bouffon, que d'être éloquent, noble & pathétique.

DORVAL.

Allons, M. de Saint-Yves perdra son procès; je m'y attends.

MELCOUR.

Vous auriez bien mauvaise opinion des Magistrats, si vous les pensiez occupés de ces jugemens superficiels qui se forment dans le monde; que leur importe ce qui s'y dit? Ne doivent-ils pas juger uniquement d'après les preuves & leur conscience?

DORVAL.

Melcour, dites-moi, vous voyez mon Père tous les jours; plusieurs fois on lui a parlé de cette affaire en votre présence; pour qui croyez-vous qu'il penche en secret?

MELCOUR.

Mais, vous le connoissez mieux que moi.....

DORVAL.

Hélas, quand on prononce le nom de Monsieur de Saint-Yves, j'ose à peine le regarder; il me semble alors que mon secret est écrit sur mon visage; & si mon Père le pénétroit, il se recuseroit, j'en suis sûr; il a une délicatesse si scrupuleuse!.... Quand je vis en Lorraine, il y a dix-huit mois, pour la première fois, Mademoiselle de Saint-Yves, cette cruelle affaire étoit déjà commencée; dès-lors je conçus l'idée de faire conseiller à son Père de choisir le mien pour Rapporteur, & cette raison m'engagea seule à cacher une malheureuse passion dont tant de contrainte, d'in-

quiétude & de mystère ont encore augmenté la violence. Je crains la pénétration de mon Père, & sur-tout cette vivacité qui m'est naturelle, & qui vingt fois déjà a pensé me trahir ; ainsi, loin d'avoir la témérité d'examiner ses mouvemens, je ne songe qu'à lui dérober les miens. Mais vous, Melcour.....

MELCOUR.

Sur les affaires, Monsieur de Balmont est impénétrable ; par intérêt pour vous, je l'ai bien étudié, mais sa prudence dérouteroit encore un observateur beaucoup plus expérimenté que moi.

DORVAL.

Il est contre Monsieur de Saint-Yves, j'en suis sûr.

MELCOUR.

Bon, voici du nouveau !.... Vous venez donc de faire cette découverte dans l'instant ?

DORVAL.

Et Durand, son Secrétaire, la Pierre, son Laquais, & toute la maison, sont

pour Monsieur de Rozelles ; je n'en doute pas.

MELCOUR.

Réellement vous extravaguez. Mais, quand cela seroit, M. de Balmont se laisse-t-il gouverner par Durand ? Se repose-t-il entièrement sur lui du soin d'examiner les papiers ? Se contente-t-il des simples extraits faits par un Secrétaire ? D'ailleurs, ce Durand lui-même n'est-il pas un honnête-homme ? Il est ici depuis six ans. M. de Balmont, avant de le prendre, fit les informations les plus exactes sur sa conduite & sur sa vie entière ; & en se l'attachant, il lui assura un sort qui suffisoit pour mettre au-dessus de toute corruption un homme infiniment moins vertueux que Durand. « Je » veux, disoit M. de Balmont, que mon » Secrétaire soit assez à son aise pour n'être » jamais tenté par une offre secrette & vile. » Quel droit aurois-je de lui défendre de » recevoir de l'argent, si je ne lui procu- » rois pas un sort agréable ? Enfin, ajou- » toit-il, la bassesse d'un Secrétaire rejaillit » sur son Maître, & suffit pour ternir sa

» réputation ; & le Magistrat qui la con-
» noît & la tolère, en partage l'infamie. »
Tels étoient les discours de M. de Balmont, & tels sont ses principes. Vous étiez trop jeune alors pour en être frappé ; mais, moi, j'avois seize ans, & tous ces détails sont encore présens à ma mémoire.

DORVAL.

Je me les rappelle parfaitement, quoique je n'eusse que douze ans. Je ne doute pas de la probité de Durand ; d'ailleurs, mon Père le veille de si près, qu'il me paroît impossible qu'il osât trahir son devoir, même quand il auroit moins d'honnêteté qu'il n'en a ; il sait trop que mon Père seroit inflexible à cet égard, & que la première faute de ce genre lui coûteroit sa place. Mais il a vu M. de Rozelles plusieurs fois, il peut être prévenu en sa faveur....

MELCOUR.

Un Secrétaire qui ne prend point d'argent, ne reçoit point de préventions ; d'ailleurs, si le Marquis de Rozelles a gagné, par son esprit & son éloquence, l'in-

clination de Durand, soyez bien persuadé que Durand ne séduira pas votre Père.

DORVAL.

Ah, Melcour, vous raisonnez bien froidement sur tout cela.

MELCOUR.

Oui, je raisonne sensément; & dans ce moment ce n'est pas ce qu'il vous faudroit, je le vois bien. Vous ne demandez qu'à vous désespérer; tout ce qui peut vous calmer vous déplaît.

DORVAL.

Je suis hors de moi, je l'avoue. J'attends la nuit, j'attends le jour, avec une impatience & des craintes inexprimables! J'ai un battement de cœur qui ne me quitte point, quand je pense aux ennemis de M. de Saint-Yves; quand je songe que demain, ce jour si desiré, sera peut-être celui de leur triomphe, je sens au fond de mon ame un poids qui m'oppresse & m'accable, & j'éprouve des mouvemens de ressentiment & de colère qui vont jusqu'à la fureur.... Certainement j'ai la fièvre, je ne suis pas

dans mon état ordinaire, je n'ai pas ma tête.... Je suis mécontent de tout ce qui m'environne, de vous-même, Melcour; vous ne me donnez pas une seule consolation; au contraire, depuis ce matin vous ne m'avez pas dit un mot qui ne m'ait affligé..... Je vois que vous pressentez mon malheur, vous voulez m'y préparer.... Vous croyez que M. de Saint-Yves perdra son procès?..... Répondez-moi; réellement, qu'en pensez-vous? dites-moi la vérité?

MELCOUR.

Eh, mon Dieu, faut-il toujours vous répéter la même chose; je suis persuadé de la justice de la cause de M. de Saint-Yves; son affaire est entre les mains de M. de Balmont, ainsi il me semble que nous avons tout lieu d'espérer....

DORVAL.

Il vous semble!..... Vous parliez bien plus affirmativement hier encore.

MELCOUR.

Vous le croyez. Mais je vous assure que j'ai toujours tenu le même langage.

DORVAL.

Enfin, vous avez changé de sentiment !....

MELCOUR.

Mais quoi, voulez-vous que je vous dise que je suis sûr du gain de ce procès ? Une semblable folie pourroit-elle vous consoler & vous satisfaire ?

DORVAL.

Je voudrois qu'on prît part à mes peines ; je voudrois qu'on ne cherchât point à les aigrir encore par une dureté & une froideur si révoltantes! Enfin, je voudrois moins de raison peut-être, mais plus d'amitié..... Melcour, laissez-moi ; je vous ennuie, vous m'affligez ; je suis hors d'état de supporter l'impatience & la contrariété ; laissez-moi, de grace....

MELCOUR.

Vous souffrez, vous êtes malheureux : si j'ai pu vous blesser, cher Dorval, j'ai tort sans doute, & un tort que je ne dois jamais me pardonner....

DORVAL.

Ah, Melcour.... excusez un infortuné qui n'est plus à lui-même!.... Ah, que votre raison rappelle la mienne! Élevés ensemble, les liens du sang, l'habitude, l'amitié, tout doit nous unir à jamais. Je suis injuste & violent; mais vous savez, Melcour, si vous m'êtes cher!..... Je vous outrage; & cependant je donnerois ma vie pour vous.....

MELCOUR.

J'en suis bien sûr; votre cœur ne sait point aimer foiblement; mais si vous n'apprenez pas à réprimer l'excès de votre sensibilité, & l'impétuosité de votre caractère, vous serez toujours malheureux....

DORVAL.

Ah, que j'envie votre sagesse & votre tranquillité!

MELCOUR.

J'ai vingt-deux ans, & vous n'en avez que dix-huit.....

DORVAL.

Votre raison fut dans tous les temps supérieure à votre âge..... Quand je me compare à vous, Melcour, je ne puis comprendre l'amitié qui vous attache à moi..... Que je rougis de mes foiblesses, en pensant combien j'ai peu profité des soins & des leçons de mon Père, & de vos conseils!.... Je n'ai jamais reçu que des exemples vertueux & sublimes. Je fus élevé sous les yeux de mon Père, dans cette maison où régnèrent toujours l'ordre, la décence & la paix; dans cette maison enfin, le sanctuaire auguste de l'équité, du désintéressement, de la bienfaisance, & de toutes les vertus! Et si jeune, déjà mon cœur est ouvert aux passions les plus impétueuses, & je ne suis qu'un insensé!... Ah! quelles réflexions humiliantes!..... Cependant je sens dans ce cœur un desir ardent de me distinguer, & de m'égaler un jour à mon Père; l'éclat de sa réputation, la gloire de sa vie enflamment mon ame, & frappent vivement mon imagination.... Oui, pour parvenir au bonheur

de lui ressembler, j'aurai la force de faire s'il le faut les plus grands sacrifices... Oui, je saurai vaincre la violence de mon caractère & maîtriser mes passions.... N'espérez-vous pas, mon cher Melcour, qu'il me sera possible de surmonter mes défauts ?....

MELCOUR.

Avec les principes que vous avez, & cette noblesse de sentimens qui vous caractérise, que ne doit-on pas attendre de vous! D'ailleurs, n'avez-vous pas entendu dire que votre Père, dans sa première jeunesse, eut des passions très-vives? Il étoit aimable, recherché, il aimoit le monde; cependant le desir d'acquérir une grande réputation, & sur-tout l'amour de la vertu, triomphèrent bientôt de ses autres penchans; &, sans balancer, il sacrifia tous ses goûts aux devoire de son état..... Mais quelqu'un vient....

DORVAL.

Ah, Ciel! je reconnois la voix de Saint-Clair; quelle contrariété !.....

MELCOUR.

Le voici, contraignez-vous ; songez combien il est indiscret & léger....

DORVAL.

J'avois encore mille choses à vous dire ; cette visite me désespère.

SCÈNE II.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

Bon jour, Dorval.... On ne peut voi M. de Balmont ?

DORVAL.

Non, il est enfermé dans son cabinet depuis le dîner.

SAINT-CLAIR.

Ah, fort bien..... Mais, dans son cabinet !... Est-ce que nous n'y sommes pas ?...

DORVAL.

Non, ce n'est pas celui où mon Père travaille ordinairement.

SAINT-CLAIR.

Je ne conçois pas comment M. de Balmont peut résister à la fatigue affreuse du travail assidu qu'il s'est imposé....

MELCOUR.

En ne veillant jamais, & se couchant tous les jours à dix heures & demie, il conserve sa santé, & ne s'endort point au Palais.

SAINT-CLAIR.

Moi, ce régime-là me tueroit....

MELCOUR.

Cela peut être; en effet, il ne convient pas à tout le monde.

SAINT-CLAIR.

Je ne crois pas que Dorval soit tenté d'embrasser l'état de la Robe, & je le conçois; assurément, l'exemple que lui donne son Père est très-beau; mais cet excès

d'austérité n'est pas fait pour séduire un jeune-homme. C'est une espèce de Couvent que cette maison-ci.... se coucher à dix heures, renoncer au monde, aux Spectacles; ne jamais donner à souper; passer sa vie enfermé dans un cabinet..... véritablement cela est héroïque.... &, pour moi, je ne vois point de différence entre le sort d'un Hermite, & celui de M. de Balmont.

DORVAL, *avec humeur.*

On en pourroit cependant remarquer une *petite* qui vous est échappée : c'est qu'un Hermite n'est utile à personne. Ainsi, vous conviendrez que la comparaison n'est pas heureuse....

SAINT-CLAIR.

Je plaisantois.... sûrement le bien public, la gloire, sont de grands motifs dans notre état....

DORVAL, *bas à Melcour.*

Notre état, dit-il, cette expression me choque dans sa bouche.

MELCOUR, *bas à Dorval.*

Taisez-vous donc.

SAINT-CLAIR.

A propos, on juge donc demain ce fameux Procès du Marquis de Rozelles..... une affaire fort délicate..... fort embrouillée.....

DORVAL, *à part.*

Embrouillée... la patience m'échappe....

SAINT-CLAIR.

Je n'ai appris qu'aujourd'hui que M. de Saint-Yves avoit une fille ; elle a dix-huit ans ; on dit qu'elle est très-intéressante ; elle n'a qu'un frère ; si son Père gagne son Procès elle sera riche.... mais la perte de ce Procès renverseroit toute leur fortune... C'est une terrible position que celle de M. de Saint-Yves ; à la veille d'être peut-être ruiné & deshonoré... Où allez-vous donc, Dorval ?....

DORVAL, *s'arrêtant.*

Éviter un entretien.... auquel je ne dois

pas me mêler.... Vous oubliez que mon Père est rapporteur de M. de Saint-Yves....

MELCOUR.

En effet, ce n'est pas ici qu'on peut se permettre une conversation sur cette affaire.....

SAINT-CLAIR, *à part.*

Quelle pédanterie!.... (*Haut. Il regarde à sa montre.*) Comment donc, il est huit heures; la répétition sera commencée....

MELCOUR.

Quelle répétition?

SAINT-CLAIR.

Eh, mon Dieu, je suis bien malgré moi, je vous assure, le premier Acteur d'une Troupe de Société....

MELCOUR.

Bon, vous jouez la Comédie?

SAINT-CLAIR.

Que voulez-vous; j'ai cédé aux persécutions de trois ou quatre femmes, qui,

d'*autorité*, m'ont forcé à prendre une demi-douzaine de rôles.

MELCOUR.

Et quel est votre genre ?

SAINT-CLAIR.

Mais.... j'ai joué le Joueur, Darviane, le Comte d'Olban ; dans ce dernier rôle surtout, j'ose dire que j'ai eu quelques succès.... Il est vrai que notre *Nanine* étoit charmante, & que d'ailleurs elle joue comme un Ange ; ce n'est pas une exagération, mais elle est infiniment supérieure à la meilleure Actrice de la Comédie Françoise.

MELCOUR.

Vous ne m'étonnez point ; je n'ai pas encore vu de troupe de Société qui n'ait eu, de deux ou trois de ses Acteurs, une semblable opinion... Mais, cependant, cette grande Actrice prend toujours des leçons, je parie ?....

SAINT-CLAIR.

Oh oui ; il le faut bien, pour acquérir un

un certain usage du Théâtre ; mais elle a mille fois plus de talens que son Maître.

MELCOUR.

Les Comédiens François doivent être bien humiliés ! Ils consacrent leur vie entière à l'étude d'un art très-difficile, & malgré leurs travaux & leurs soins, ils ont sans cesse la mortification de se voir égalés & même surpassés par les gens du monde, qui, sans habitude, sans peine, ne jouant la Comédie que par hasard, & pour leur amusement, arrivent cependant à la perfection avec tant de facilité..... Cela est piquant pour les Comédiens, il en faut convenir...

SAINT-CLAIR.

Vous vous moquez ; mais je vous assure que notre troupe est excellente..... notre dernier spectacle fut reçu avec des transports.....

MELCOUR.

Je suis persuadé qu'il le méritoit.... mais les applaudissemens prouvent peu de

chose..... En recevant un billet, ne prend-t'on pas l'engagement d'applaudir?...

SAINT-CLAIR.

Enfin, si nos spectacles ennuyoient, y viendroit on?

MELCOUR.

Et le désœuvrement, la curiosité, les comptez-vous pour rien?....

DORVAL.

Et, mon Dieu, Melcour, de quoi vous mêlez-vous?.... Ne voyez-vous pas que vous retenez Monsieur, & que vous abusez de sa complaisance.... Il est attendu....

SAINT-CLAIR.

Il est certain que je serai cruellement grondé.... Adieu, pour le coup je me sauve. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

AH, je respire!..... Sa conversation avoit donc de grands charmes pour vous?...

MELCOUR.

Je n'ai pu résister au plaisir de me moquer un peu de sa ridicule vanité. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme de l'état de Saint-Clair adopte un genre d'amusement, sans doute très-agréable, mais qui nécessairement consume un temps si considérable!.....

DORVAL.

N'entends-je pas mon Père?

MELCOUR.

Oui, c'est lui.... Je vous laisse; je suis obligé de sortir, mais je reviendrai souper avec vous.....

DORVAL.

Ah, n'y manquez pas... ne m'abandonnez pas ce soir dans l'état où je suis.

MELCOUR.

Je serai de retour dans une demi-heure. (*Il sort.*)

DORVAL.

Se peut-il que je sois aussi malheureux avec un tel ami, & le meilleur des Pères!.....

SCÈNE IV.

M. DE BALMONT, DORVAL.

M. DE BALMONT, *tenant une lettre.*

MON fils, je vous cherchois.... j'ai à vous parler d'une importante affaire....

DORVAL.

Comment?

M. DE BALMONT.

Votre éducation est finie; je vous exhorte depuis un an, mon fils, à réflé-

chir mûrement sur le choix de l'état que vous voulez embrasser ; voici le moment de vous décider....

DORVAL.

Toutes mes réflexions sont faites, mon Père ; l'état qui me paroît le plus utile, le plus respectable, c'est le vôtre.

M. DE BALMONT.

Ecoutez-moi : je viens de recevoir une lettre du beau-frère de Melcour ; il m'offre pour vous un placement militaire très-avantageux.... Tenez, lisez sa lettre. (*Il la lui donne.*)

DORVAL.

Cette grace, que je dois sans doute à l'amitié de Melcour, ne peut me faire changer de résolution. (*Il lit la lettre tout bas.*)

M. DE BALMONT.

Vous aimez la gloire, songez, mon fils, que la plus éclatante est celle qu'un Militaire peut acquérir.

DORVAL.

La plus solide, est à mes yeux la plus brillante ; j'honore, je respecte un Mi-

litaire distingué par son courage & ses talens; mais enfin, ce n'est que dans un temps passager de malheur & de calamité qu'il peut être utile à sa Patrie; la paix, qu'il doit desirer comme citoyen, lui ravit toute occasion de se signaler, & le replonge dans l'oisiveté & l'inaction. Pour moi, je veux consacrer ma vie entière à l'utilité publique; je veux, dans tous les temps, pouvoir prouver mon zèle & mon amour pour mon pays. Laissez-moi donc entrer dans la noble carrière que vous parcourez avec tant d'éclat.... Pendant la guerre, pendant la paix, vous servez également vos concitoyens; rien n'interrompt, rien ne suspend vos laborieux travaux; chaque jour ajoute à votre gloire, & la mort seule pourra mettre un terme à cette activité bienfaisante & généreuse..... Voilà l'état que je choisis, & le modèle auguste que je veux imiter. Sans doute, mon Père, je n'ai ni vos vertus ni votre génie; mais j'aurai vos conseils & votre exemple.

M. DE BALMONT.

Depuis long-temps je connois vos sentimens à cet égard; votre résolution me paroît fixe & déterminée; cependant, mon fils, je crois devoir la combattre encore : songez que pour se distinguer dans l'état que vous voulez choisir, il faut renoncer aux plaisirs, au monde, aux charmes si doux de la société. Aucun état ne prescrit des devoirs aussi rigoureux & aussi difficiles à remplir....

DORVAL.

Il en est plus glorieux.

M. DE BALMONT.

Vous avez de l'élévation; votre ame est noble & pure, mais vos passions sont violentes....

DORVAL.

Je les vaincrai.

M. DE BALMONT.

Pourrez-vous, mon fils, abandonner des lectures agréables, & cesser de vous occuper de la Littérature & des Arts,

pour vous livrer uniquement à l'étude des Lois, étude aride, abstraite, embrouillée, qui demande tout le discernement de la plus saine raison, & l'attention la plus constante & la plus réfléchie ?

DORVAL.

Le desir d'illustrer son nom, fait supporter sans peine un travail fatigant, & surmonter les dégoûts de l'ennui.

M. DE BALMONT.

Mais vous êtes sensible ; aurez-vous le courage de résister aux mouvemens d'une pitié souvent dangereuse ; saurez-vous, quand votre devoir l'exigera, immoler la compassion & vos penchans secrets, à la justice quelquefois affligeante & sévère ? Etes-vous sûr de ne jamais vous laisser aveugler par les préventions de l'amitié, ou la séduction de l'amour ?.. Vous rougissez, mon fils, vous baissez les yeux ; l'austérité de cette peinture vous trouble, vous étonne, & refroidit votre zèle !.....

DORVAL.

Non, mon Père, non, rien ne peut

le rallentir. Ne connoissois-je pas avant cet entretien les devoirs d'un Magistrat? Ne les remplissez-vous pas tous? Vous possédez ces qualités austères que vous dépeignez; ces sacrifices dont vous parlez, vous les avez tous faits, & vous êtes heureux! La gloire, votre renommée, & sur-tout le témoignage de votre conscience, vous dédommagent assez des privations que vous vous êtes imposées, & vous font chérir & préférer à tout autre, l'état sublime que vous avez choisi...

M. DE BALMONT.

Oui, sans doute, je suis heureux. J'ai pu me tromper; mais du moins nulle faute volontaire n'a souillé ma vie; je n'ai rien à me reprocher d'essentiel: cependant, mon fils, ne pensez pas que je sois exempt d'agitations, de troubles, & même de repentir....

DORVAL.

Du repentir!..... Vous, mon Père!.....

M. DE BALMONT.

Le méchant n'a de remords que pour

le crime..... Mais une légère faute suffit pour en faire éprouver l'atteinte douloureuse à l'homme vertueux. Toutes les fois que je me suis chargé d'une affaire épineuse & délicate, j'ai senti vivement cette peine inévitable, sur-tout dans notre état. D'abord, quand j'examine une cause, l'habitude que j'ai du travail sert à me la faire débrouiller en peu de temps avec facilité; je crois bientôt en avoir démêlé toutes les difficultés; ensuite, après une mûre réflexion, je me détermine vers une opinion; & bien certain que je suis dépouillé de prévention & de partialité, je suis tranquille. Mais à mesure que le jour du jugement approche, une foule de craintes, d'incertitudes, de scrupules, viennent successivement me tourmenter. Il me semble alors que je n'ai point assez soigneusement examiné l'affaire; il me semble que je suis coupable de mille négligences; je me reproche amèrement les plus légères distractions; enfin, mon repos est troublé par les inquiétudes les plus cruelles!....

DORVAL.

Ces inquiétudes vous honorent ; elles prouvent l'excès de votre délicatesse..... Mais je m'afflige en pensant qu'aujourd'hui.... vous les ressentez peut-être..... On juge demain un procès si intéressant!....

M. DE BALMONT.

Ah, sûrement, mon cœur n'est pas sans émotion !

DORVAL.

Ciel !.... cependant.... cette affaire paroît si claire, & les droits de M. de Saint-Yves si bien établis !....

M. DE BALMONT, *avec sévérité.*

Vous devez taire votre opinion, Dorval....

DORVAL, *à part.*

Hélas ! je suis prêt à me trahir !....

SCÈNE V.

M. DE BALMONT, DORVAL, LA PIERRE.

LA PIERRE, *à M. de Balmont.*

M. le Marquis de Rozelles demande s'il peut entrer ?

M. DE BALMONT.

Oui, sans doute,... (*La Pierre sort.*)

DORVAL, *à part.*

Le Marquis de Rozelles !.... Ah, sortons ; évitons cette odieuse rencontre !.... (*Il fait quelques pas.*)

M. DE BALMONT.

Écoutez, mon fils : l'oncle de Melcour me demande une prompte réponse, gardez sa lettre ; je vous prie de la lire encore avec attention, & dans deux jours vous m'instruirez de votre dernière résolution.

DORVAL.

Oui, mon Père.... (*à part.*) Je le vois, M. de Saint-Yves est perdu, je suis au désespoir.... (*Il sort impétueusement.*)

SCÈNE VI.

M. DE BALMONT, *seul.*

SUREMENT il persistera dans son projet!... j'ai dû le combattre; mais combien je jouis des motifs qui le déterminent! Comme son ame est noble & sensible! qu'il m'est cher!.... On vient..... c'est le Marquis de Rozelles.... Allons, armons-nous contre toute la séduction & tout l'art de la sollicitation la plus adroite!....

SCÈNE VII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tenant un papier.*

PARDONNEZ-MOI, Monsieur, cette dernière importunité.....

M. DE BALMONT *lui présente un fauteuil; ils s'asseyent l'un & l'autre.*

Mon devoir est de vous entendre.....

LE MARQUIS.

Je sais, Monsieur, combien vous êtes au-dessus des sollicitations, combien vous les méprisez; mais on n'a pas toujours la possibilité de pouvoir mettre des bornes au zèle de l'amitié.... Un de mes amis vient de me forcer à recevoir cette lettre qu'il m'apportoit de Versailles, & il a exigé de moi une promesse positive de vous la rendre..... La voici; elle vous est adressée..... (*Il la lui donne.*)

M. DE BALMONT, *la prenant.*

Vous savez, Monsieur, qu'une lettre

de recommandation, telle qu'elle soit, ne peut avoir nulle influence dans une affaire de ce genre. (*Il ouvre la lettre & lit tout bas.*)

LE MARQUIS, *pendant qu'il lit.*

Je pense bien comme vous ; mais quand on a beaucoup de parens, d'amis, qui tiennent tous à la Cour, il est impossible de rejeter toutes les preuves d'intérêt qu'ils veulent donner.... cependant, combien j'en ai refusées !.... Je dédaigne si sincèrement tous ces petits moyens..... d'ailleurs j'ai, je l'avoue, une entière confiance dans la bonté de ma cause, & je puis dire, sans me flatter, que j'ai pour moi l'opinion générale, & le vœu universel... mes Mémoires ont produit un effet!... sur-tout à Verſailles !....

M. DE BALMONT, *après avoir lu.*

Je me trouve fort honoré, Monſieur, de recevoir une lettre signée par un nom si respectable.....

LE MARQUIS.

Je sais qu'elle est remplie de bonté

pour moi ; témoignage d'autant plus flatteur, que je ne l'avois ni demandé, ni desiré.

M. DE BALMONT.

Avez-vous, Monsieur, quelque chose de particulier à me dire sur votre affaire ?

LE MARQUIS.

Voici encore une lettre, mais d'un autre genre, que je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien lire ; elle n'est point dans mes Mémoires, parce qu'on n'a pu me la procurer qu'aujourd'hui. Vous connoissez l'écriture de M. de Saint-Yves, cette lettre est de lui ; elle s'adressoit à Madame d'Argencour, sa belle-sœur. . . .

M. DE BALMONT.

Mais, Madame d'Argencour n'est-elle pas brouillée avec Monsieur de Saint-Yves ?

LE MARQUIS.

Sans doute, & pour des procédés affreux.... Dans cette lettre, vous verrez, de la part de Monsieur de Saint-Yves, les preuves d'une confiance entière ; vous

y verrez plusieurs satyres très-vives contre des hommes en place....

M. DE BALMONT.

Que m'importe, Monsieur?

LE MARQUIS.

Ah, je veux par-là prouver que M. de Saint-Yves est un homme violent, impétueux, haîneux, imprudent & inconsidéré, puisqu'il écrivoit ainsi ses opinions & ses sentimens à une femme....

M. DE BALMONT.

Cette femme étoit sa belle-sœur, il la croyoit son amie.

LE MARQUIS.

Mais il s'est brouillé avec elle sans ménagement.

M. DE BALMONT.

Peut-être en a-t-il eu de justes raisons.

LE MARQUIS.

Cependant elle possédoit ses secrets.

M. DE BALMONT.

Il la jugeoit incapable de les trahir;

& pensoit, apparemment, que l'honneur en elle l'emporteroit sur la haîne.

LE MARQUIS.

Enfin, lisez, Monsieur; cette lettre vous fera connoître l'homme....

M. DE BALMONT.

Non, Monsieur; je vois au bas de cette lettre une seule phrase qui doit m'empêcher de la lire.....

LE MARQUIS.

Comment!....

M. DE BALMONT, *lui montrant l'endroit.*

Tenez, lisez ce mot: *brûlez cette lettre;* & malgré cette prière, toujours sacrée pour les honnêtes gens, cette lettre, au bout de deux ans, existe encore, & Madame d'Argencour la remet entre des mains ennemies!..... Ce procédé me fait horreur; je n'en partagerai point l'iniquité; je ne lirai point cet écrit.

LE MARQUIS.

Ah, si vous saviez l'étendue des torts de M. de Saint-Yves avec sa belle-sœur!...

M. DE BALMONT.

Tels qu'ils soient, ils ne peuvent jamais autoriser cet indigne abus d'une ancienne confiance. D'ailleurs, Monsieur, la brouillerie de Madame d'Argencour & de son beau-frère, n'a rien de commun avec votre affaire; ainsi ces détails me sont inutiles.....

LE MARQUIS.

Mais ils pourroient servir à vous éclairer sur le caractère de Monsieur de Saint-Yves....

M. DE BALMONT.

Ce n'est ni du caractère, ni de la conduite de Monsieur de Saint-Yves que je dois m'occuper; c'est de l'affaire qui m'est confiée: tout ce qui est étranger à cette affaire ne me regarde point; il pourroit avoir eu des torts avec un autre, & raison avec vous; il s'agit de savoir, non s'il est honnête homme, mais si, dans cette occasion, il a la justice de son côté.... Et voilà le seul point de sa vie & de la vôtre que je doive examiner....

LE MARQUIS.

Il me semble cependant....

SCÈNE VIII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS, LA PIERRE.

LA PIERRE, *à M. de Balmont.*

MONSIEUR Morel est dans votre salon, Monsieur....

M. DE BALMONT.

Qu'il entre. (*La Pierre sort.*)

M. DE BALMONT, *se levant.*

C'est l'Avocat de Monsieur de Saint-Yves; vous n'avez plus rien à me dire, il est tard; permettez-moi, Monsieur, de le recevoir.

LE MARQUIS.

Je vous laisse; mais souffrez que je vous recommande encore de relire la petite feuille que j'ai eu l'honneur de vous donner ce matin.....

M. DE BALMONT.

Soyez sûr, Monsieur, que je ne né-

glige rien de ce qui peut m'éclairer. (*Il le reconduit quelques pas.*)

LE MARQUIS.

Je suis donc tranquille. (*A part, en s'en allant.*) Ah, combien je me repens de n'avoir pas demandé un autre Rapporteur.... (*Il sort.*)

M. DE BALMONT, *seul.*

Je crois qu'il sort bien mécontent de moi, & qu'il trouve mes principes bien rigides!.... Ah, voici Monsieur Morel.

SCÈNE IX.

M. DE BALMONT, M. MOREL.

M. MOREL.

MONSIEUR de Saint-Yves n'a pu venir ce soir; sa fille est malade: cette jeune personne, à la veille de voir juger son père, éprouve des inquiétudes qu'on ne peut dépeindre; elle a eu tout-à-l'heure une

attaque de nerfs réellement effrayante, & Monsieur de Saint-Yves ne veut pas la quitter. Il m'a chargé, Monsieur, de vous donner ce papier, qui n'est pas, dit-il, d'une grande importance, mais qu'il vous prie cependant de faire examiner, ce soir, par votre Secrétaire, afin que vous puissiez en avoir demain, à votre réveil, un extrait sur lequel vous jetterez les yeux avant d'aller au Palais.

M. DE BALMONT.

Savez-vous ce que contient ce papier?

M. MOREL.

Oui, Monsieur, ce sont quelques argumens, de plus, relatifs à l'affaire; il traite encore de plusieurs autres objets; nous n'avons pu vous les donner plus tôt; mais, comme ces détails ne sont pas essentiels, un examen de Monsieur Durand sera bien suffisant.

M. DE BALMONT.

Cet examen demande-t il beaucoup de temps?

M. MOREL.

Au moins deux heures, parce qu'il faut,

pour s'assurer de l'exactitude des choses noncées, consulter une grande partie les pièces originales que vous avez.

M. DE BALMONT.

Il faut que je sois demain à six heures au Palais; ainsi, puisque ce papier n'est pas important, j'ordonnerai à Durand de ne point se coucher, & de l'examiner.

M. MOREL.

Permettez-moi, Monsieur, de vous demander votre opinion sur mon dernier Mémoire; sur le style, seulement, & la manière dont il est écrit. C'est vous, Monsieur, qui m'avez décidé à choisir l'état d'Avocat; j'espère que vous daignerez, par vos conseils, me donner les moyens de m'y distinguer.

M. DE BALMONT.

Vous attendez de moi de la sincérité, vous ne serez point trompé dans votre espérance: vous annoncez baaucoup de talent; vous avez infiniment d'esprit; vos premiers Mémoires étoient écrits avec une sagesse d'autant plus estimable,

qu'elle est très-rare aujourd'hui ; mais je vous avoue qu'intérieurement j'ai blâmé plusieurs choses dans le dernier : vous vous y permettez quelques plaisanteries, qui sont bien révoltantes dans une affaire où l'honneur de celui que vous défendez est essentiellement attaqué ; d'ailleurs, dans aucun cas, cette espèce de ton ne convient à un Orateur, dont la manière d'écrire doit être noble & sensée. Préférez, croyez-moi, l'estime de vos lecteurs, au vain plaisir de les divertir ; aspirez à la gloire d'intéresser & d'instruire, de faire admirer votre raison, votre éloquence & vos principes : voilà l'unique ambition digne d'un Avocat, & de tout Écrivain qui veut se distinguer, & qui desire, non des succès frivoles & passagers, mais une réputation solide & brillante. Je vous exhorte encore à perfectionner votre goût par la lecture, & par l'étude approfondie de votre langue ; sur-tout, ne confondez jamais l'emphase avec la chaleur & la force, & ne croyez pas que pour être éloquent, il

suffise

suffise d'être diffus & déclamateur. Je ne vous recommande point de ne pas souiller vos Mémoires par des injures personnelles, & des épithètes outrageantes; vous avez trop d'élévation dans l'ame pour vous livrer à de semblables excès; d'ailleurs, l'esprit & le bon goût pourroient seuls en préserver : ces indignes grossièretés, ces basses expressions, n'excitent que l'indignation & le mépris, & n'avilissent que celui qui les emploie.

M. MOREL.

Oui, Monsieur, je suivrai de si nobles, de si sages conseils; vous persuadez également mon cœur & ma raison.

M. DE BALMONT.

Enfin, pénétrez-vous bien de la dignité de votre état; quand on en remplit les devoirs, il n'en est point de plus honorable; il n'en est point où les vertus & les talens trouvent plus d'occasions de se développer & de briller avec éclat. Quel sort est plus beau que celui d'un Avocat qui réunit à la probité l'esprit & le génie?

Qui jamais ne se chargeant de la cause qu'il croit injuste; qui, toujours zélé défenseur des opprimés, démasque la fraude, confond l'imposture, & parvient à la fortune, à la gloire, en faisant triompher l'innocence : un tel homme, sans doute, bienfaiteur de l'humanité, doit jouir de l'admiration de son siècle : il épuise, il goûte tous les genres de succès; comme honnête homme, il est chéri & respecté; par le brillant talent de la parole, il enchante, entraîne & séduit; & ses écrits passant à la postérité, immortaliseront son nom, ses travaux & ses vertus.

M. MOREL.

Ah, Monsieur, de quel enthousiasme vous m'enflammez!.... Souffrez que je vienne quelquefois puiser, dans un entretien si salutaire, la connoissance & l'amour de mes devoirs; daignez éclairer & protéger ma jeunesse : fortifier les principes d'une ame honnête, est, sans doute, un ouvrage digne de vous.

M. DE BALMONT.

Vous n'avez pas trente ans, vos premiers succès n'ont pu vous éblouir, & vous aimez les conseils : c'est ainsi qu'on peut se perfectionner. La présomption gâte le cœur, arrête les progrès de l'esprit, & fixe, dans la médiocrité, le jeune homme insensé qu'elle enivre. Mais je suis forcé de terminer cet entretien ; je me lève demain à cinq heures, je vais me retirer ; venez donner vous-même le papier de Monsieur de Saint-Yves à mon Secrétaire, & lui prescrire le travail qu'il doit faire. Venez.... (*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, *tenant un papier*, LA PIERRE.

LA PIERRE.

Oui, Monsieur vient de se mettre au lit, & il m'a chargé de vous recommander expressément l'examen de ce papier.

DURAND.

Eh, mon Dieu, lui & M. Morel m'en ont déjà parlé pendant plus d'un quart-d'heure !.....

LA PIERRE.

Vous savez que Monsieur est si scrupuleux !...

DURAND.

Oh, pour cela, scrupuleux à l'excès.

LA PIERRE.

Il m'a dit aussi de vous répéter que ce

papier étoit de la plus grande importance.....

DURAND.

Oui, oui, c'est toujours sa phrase ; mais puisqu'il ne passe pas la nuit, & ne l'examine pas lui-même, je vous réponds que cette *grande importance* n'est pas réelle. Au reste, je veillerai ; il me l'ordonne, cela suffit.

LA PIERRE.

Allons, je vous laisse..... A propos, ah, que je vous conte une drôle de chose.... Ce soir le Laquais de M. de Rozelles a voulu me faire jaser : moi, qui connois cela, je l'ai vu venir..... Il vouloit savoir (comme par manière de conversation) si vous n'aviez pas *une inclination*, une amourette, *autrement dit*.....

DURAND.

Trouver un Rapporteur & son Secrétaire tous les deux sans Maîtresse, cet accident doit en effet dérouter l'intrigue...

LA PIERRE.

Ma foi, c'est jouer de guignon, il en faut convenir.

DURAND.

Ce même Monsieur de Rozelles a découvert, je ne sais comment, que j'avois une sœur Lingère, & il lui a acheté pour plus de mille écus de dentelles.

LA PIERRE, *en riant.*

Et sans marchander, je parie?

DURAND.

Cela va sans dire. Mais ensuite quand il a voulu parler de son procès, ma sœur, qui est une honnête-femme, a déclaré nettement qu'elle ne se mêloit jamais de semblables affaires, & elle a refusé d'entrer dans une plus grande explication.

LA PIERRE.

M. de Saint-Yves ne feroit pas de ces vilaines choses-là, par exemple; oh, je le crois bien honnête.... Mais j'entends M. Dorval; ah, ah, par quel hasard, à l'heure qu'il est?

SCENE II.

DORVAL, DURAND, LA PIERRE.

DORVAL, *fort troublé.*

M. DURAND !.... comment, vous causez avec la Pierre? .... Je pensois que vous travailliez .....

DURAND.

Mais, Monsieur, j'ai du temps, il n'est pas minuit, & je ne me coucherai pas.

DORVAL, *d'une voix basse & entrecoupée.*

Vous avez vu Monsieur Morel ce soir?... Il vous a donné un papier.... L'intention de mon père est que ce papier soit examiné avec le plus grand soin....

DURAND, *le regardant avec surprise.*

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez beaucoup !

DORVAL.

La Pierre, que faites-vous-là ? Allez

vous coucher.... Si mon père savoit qu'on s'amuse ainsi à faire la conversation, il le trouveroit très-mauvais, j'en suis sûr..... Ne troublons point M. Durand..... Adieu, mon cher M. Durand..... (*Il s'approche & lui serre la main.*) Adieu!... (*A part.*) Je ne sais où je suis, ni ce que je dis, la raison m'abandonne!.... (*Il sort brusquement.*)

SCÈNE III.

DURAND, LA PIERRE.

LA PIERRE.

A QUI diantre en a-t-il?

DURAND.

Je suis pétrifié..... il avoit les larmes aux yeux; il est tremblant, agité, hors de lui....

LA PIERRE.

C'est un aimable jeune homme; pour la générosité, la bonté, il n'a pas son pareil; mais il y a déjà quelque temps

que je m'apperçois qu'il est un peu timbré....

DURAND.

Bon!....

LA PIERRE.

Il a des espèces de vertigos ; tout d'un coup la couleur lui monte au visage, & puis tournez la main, le voilà pâle comme la mort. Quelquefois il se démène en rêvant, il fait des enjambées terribles ; ensuite il tombera dans un fauteuil, & restera-là pendant une heure, morne comme une souche.... Mais, le plus fort, le plus merveilleux, c'est qu'il parle tout seul, & cela jour & nuit, & alors il faut le voir gesticuler & se taper la tête, & faire des grands bras, comme s'il répétoit des Poëtes.... c'est un enfant qui est trop vif, & qu'on a trop fait travailler, il lui faudroit du repos & quelques bonnes saignées, & tout cela se passeroit.... Bon soir, Monsieur Durand ; vous n'avez besoin de rien ?

DURAND.

Non, bien obligé.

LA PIERRE.

Il faut pourtant s'aller coucher ; j'ai fait-là une grande veillée ; mais ce n'est pas moi qui habillerai Monsieur demain..... Vous avez de l'encre, des plumes ?

DURAND.

Oui, oui.

LA PIERRE.

Allons, je m'en vas. (*Il sort.*)

SCENE IV.

DURAND, *seul.*

Allons, mettons-nous à l'ouvrage ..... Ah, je ne suis guères en train de travailler ; je me suis levé ce matin de si bonne heure !..... & passer encore la nuit..... il est vrai que je pourrai dormir demain tant que je voudrai..... mais je suis ce soir appesanti, harrassé.... je ne suis pas infatigable comme Monsieur de Balmont ; il s'en faut bien ; il est fortifié, animé par la passion de la gloire ; pour moi, quand je me tuerois par mes tra-

vaux, le nom de *Durand* n'en deviendroit pas plus célèbre..... Eh, ne faut-il rien faire pour sa conscience?..... la réputation est une belle chose, mais la satisfaction intérieure de soi-même vaut encore mieux!..... Monsieur de Balmont réunit ces deux avantages; il ne faut donc pas s'étonner s'il est si laborieux, si actif!..... (*Il s'approche du Bureau, arrange les papiers & s'assied.*) Où est le papier dont je dois tirer un extrait?..... ah, le voici..... (*Il lit des yeux.*) Quel verbiage!..... tout cela est aussi inutile à l'affaire!..... (*Il baille & prend du tabac.*) Le sommeil me gagne malgré moi!.... Allons, allons, du courage. (*Il lit tout bas. Au bout d'un moment, ses yeux se ferment, sa tête tombe sur sa poitrine, & ce mouvement le réveille.*) C'est une terrible chose que l'envie de dormir..... Je n'en puis plus. (*Il baille, s'étend, prend du tabac à plusieurs reprises.*) Là!..... me voilà un peu mieux..... continuons..... (*Il lit.*) Cela est inouï..... je vois double à présent; les yeux me font un mal..... (*Il les frotte.*) c'est un vrai

supplice.... (*Il lit, s'endort la tête appuyée sur son coude; son bras tombe à côté du Bureau; il se réveille.*) Ouf.....je me suis écorché la main.... j'ai le col tordu.... il est impossible de vaincre le sommeil; il faut que je dorme une demi-heure pour me rafraîchir..... les idées..... ensuite je travaillerai. (*Il se lève, va chercher deux oreillers de bergères pour les mettre sous sa tête, approche une chaise sur laquelle il met ses pieds, & se couche de cette manière.*) Ah, il me semble que je suis en paradis.... mon extrait sera fait en une heure & demie, ainsi..... j'ai du temps..... de reste..... (*Il s'endort profondément.*)

SCÈNE V.

M. DE BALMONT, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, DURAND, *endormi.*

M. DE BALMONT, *dans le fond du théâtre.*

Je ne puis résister à mon inquiétude!... (*Durand ronfle avec force.*) Qu'entends-je!..... (*Il s'avance & voit son Secrétaire*

endormi.) Il dort paisiblement!.... Il néglige son devoir, & il peut trouver le sommeil!..... Tandis que l'agitation de mille soucis cruels me trouble, me tourmente & me chasse de mon lit, Durand dort, & goûte le repos qui m'abandonne!... Mais, enfin, est-il Magistrat? est-il Juge? Ah, c'est moi qui dois veiller!... il peut dormir en effet; ne suis-je pas responsable de sa négligence & de ses fautes... (*Il le pousse pour le réveiller.*) Durand.... Durand....

DURAND, *se réveillant en sursaut.*

Quoi donc?..... ciel!..... Monsieur..... (*Il se lève.*)

M. DE BALMONT.

C'est donc ainsi que vous travaillez?....

DURAND, *avec confusion.*

Monsieur..... c'est que..... le sommeil m'a surpris.....

M. DE BALMONT.

Il me semble pourtant que vous l'attendiez, car vous aviez formé un établis-

sement fort commode. Mais, allez dans mon cabinet réparer le temps perdu; emportez ces papiers; allez, je vais vous suivre.

DURAND.

J'espère que Monsieur voudra bien pardonner....

M. DE BALMONT.

Monsieur Durand, une seconde faute de ce genre, vous feroit perdre entièrement ma confiance.

DURAND.

Je vous proteste, Monsieur....

M. DE BALMONT.

Il suffit, allez. (*Durand prend les papiers & sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE BALMONT, *seul.*

Il faut bien avoir de l'indulgence pour sa paresse; je suis sûr du moins de sa probité, c'est-là l'essentiel. (*Il regarde à sa montre.*) Il est deux heures !..... dans quatre heures je serai au Palais, & dans

sept, peut-être, le jugement sera prononcé!..... Jugement qui va décider de l'existence, de la fortune de deux hommes, & qui doit déshonorer l'un ou l'autre!..... Et leur destinée, incertaine encore, dépend, en grande partie, de l'opinion que je déclarerai!..... (*Il tire un papier de sa poche.*) Les voilà ces conclusions!..... Voilà cet écrit tracé de ma main, dont la lecture doit dans quelques instans, fixer à jamais le sort de deux citoyens, de deux pères de famille!.... Je tremble & je frémis en regardant ce papier, en songeant à son importance!..... (*Il le pose sur le bureau & s'assied. Après un moment de silence.*) Examinons mon cœur, cherchons dans ses replis les plus profonds, si je n'ai rien à me reprocher..... La prévention ne m'a-t-elle point abusé? Ai-je assez médité, réfléchi sur cette affaire? Ne suis-je pas trop rigoureux pour celui que je juge coupable?..... Voyons, relisons. (*Il prend le papier & lit tout bas.*) Que ces expressions sont sévères!..... (*Il se lève.*) O Ciel, ce jour qui va paroître, sera, pour

le malheureux que je condamne, un jour de honte & de désespoir. Ah ! je crois voir, je crois entendre les pleurs & les gémissemens de sa famille éperdue, de ses enfans consternés !..... Il a un fils ..... de l'âge de Dorval !..... L'infortuné..... Mon ame est déchirée..... Ce tableau funeste, toujours présent à ma pensée depuis la nuit, trouble, épouvante mon imagination..... Dieu, si cette pitié si vive étoit un avertissement, un pressentiment de mon erreur, de mon injustice !..... Mes idées se brouillent, ma raison se confond..... Cet état est trop cruel, je n'en puis supporter la violence !.... (*Il retombe dans son fauteuil.*) Que dois-je faire, juste Ciel ! dans ce désordre affreux !..... (*Il se jette à genoux.*) Grand Dieu ! vous seul pouvez m'éclairer & me tirer de cette horrible incertitude. Les vaines lumières de l'homme livré à lui-même, ne produisent, hélas, que le doute & l'irrésolution ; daignez, ô Sagesse suprême, daignez prendre pitié d'un cœur qui cherche la vérité, & qui tremble de la méconnoître !.....

(*Toujours à genoux appuyé contre son bureau, il laisse tomber sa tête sur ses mains jointes, & reste ainsi quelques instans, le visage caché, & dans l'attitude du plus profond recueillement.... Il se relève.*) Je me sens plus tranquille.... Il me semble qu'une main bienfaisante & divine verse au fond de mon ame un baume salutaire..... Un calme heureux succède enfin à tant d'agitations !.... Allons, achevons cette lecture. (*Il s'assied, reprend le papier qui contient ses conclusions, & lit tout bas.*)

SCÈNE VII.

M. DE BALMONT, DORVAL.

DORVAL, *les cheveux en désordre, l'air égaré, s'arrêtant dans le fond du théâtre.*

VOYONS si Durand travaille encore !.....

M. DE BALMONT, *se levant.*

Quel son de voix viens-je d'entendre ?...

DORVAL, *s'approchant.*

Ciel ! mon père !.... Ah, fuyons....

M. DE BALMONT.

Que vois-je ?.... Dorval !..... Arrêtez.....

DORVAL, *à part.*

Ah ! que lui dirai-je ?....

M. DE BALMONT, *le considérant avec une surprise mêlée d'effroi.*

Quoi ! c'est vous, Dorval ?..... Quel dessein vous conduit ici ?.... Que signifie ce trouble horrible qui se peint dans vos yeux ?.....

DORVAL.

O, mon père..... je ne puis supporter la sévérité de vos regards, & le son terrible de cette voix auguste & menaçante !..... Ah, par pitié....

M. DE BALMONT.

Répondez-moi, vous dis-je. Quel motif peut vous amener dans ce cabinet à trois heures du matin ? Qu'y cherchiez-vous ? d'où venez-vous enfin ?

DORVAL.

Je sors de ma chambre.

M. DE BALMONT.

Et pourquoi ne vous êtes-vous pas couché ?

DORVAL.

Hélas !.... Si mon père me refuse de la compassion & de l'indulgence..... ç'en est fait, je suis perdu.....

M. DE BALMONT.

Malheureux ! qu'avez-vous fait..... répondez.

DORVAL, *tombant à ses pieds.*

Eh bien, connoissez donc le cœur de votre fils infortuné... apprenez un funeste égarement....

M. DE BALMONT, *se reculant.*

Arrête. Si cet aveu te déshonore, que ce secret affreux reste à jamais enseveli.... épargne-moi la honte de l'apprendre & la douleur de te punir. Va, si tu n'es plus digne du titre de mon fils, éloigne-toi, fuis la présence, non d'un père, mais d'un Juge implacable & terrible.

DORVAL.

Vous me faites frémir !.... & cepen-

dant, graces au ciel, mon cœur est toujours innocent & pur.... je ne suis qu'un insensé....

M. DE BALMONT, *l'embrassant.*

Ah, mon fils, mon cher fils, de quel poids cruel vous soulagez mon ame oppressée!.... Mais, se peut-il que vous ayez des peines que j'ignore! Si vous êtes vertueux, devez-vous me craindre?... Quelle peut être la cause de ce chagrin profond qui vous dévore, qui vous arrache au sommeil, qui vous fait errer dans la nuit?..... Expliquez-vous, parlez....

DORVAL.

Un sentiment insurmontable égare ma raison & détruit mon repos....

M. DE BALMONT.

Vous aimez?....

DORVAL.

Avec excès.....

M. DE BALMONT.

Quoi donc, seriez-vous avili par un choix indigne de vous?....

DORVAL.

Eh, peut-on aimer un objet méprisable ? L'estime & l'admiration pouvoient seules me conduire à l'amour....

M. DE BALMONT.

Mais, pourquoi donc me cacher le nom de celle que vous aimez ?.... Seroit-elle engagée ? Son état est-il au-dessous du vôtre ?....

DORVAL.

Non ; sa naissance est distinguée ; elle est libre ; elle réunit aux charmes séduisans de la figure, l'esprit, les talens, les vertus.... & cependant je n'ose vous la nommer.

M. DE BALMONT.

Dans quel étonnement vous me jetez....! Achevez donc de me dévoiler ce mystère incompréhensible....

DORVAL.

Hélas, que me demandez-vous !....

M. DE BALMONT.

Ne différez plus, je vous l'ordonne....

DORVAL.

Eh bien, j'aime, j'aime un objet charmant & vertueux, qui, peut-être tout-à-l'heure, ô mon père, sera livré par vous à d'éternelles douleurs....

M. DE BALMONT.

Comment ?

DORVAL.

Enfin... Mademoiselle de Saint-Yves....

M. DE BALMONT.

Mademoiselle de Saint-Yves !....

DORVAL.

Quelle sévérité je vois déjà dans vos regards !... Ah, daignez m'entendre avant de me condamner : j'aime, il est vrai, j'aime avec violence ; cette passion fatale, née malgré moi, fera le destin de ma vie ; mais ce cœur malheureux, qui se donnoit sans votre aveu, eut du moins le courage & la vertu de ne point s'engager....

M. DE BALMONT.

Mademoiselle de Saint-Yves ignore vos sentimens ?

DORVAL.

Oui, mon père; & Melcour, jusqu'ici, en fut le seul confident....

M. DE BALMONT.

Et dans quels lieux avez-vous connu Mademoiselle de Saint-Yves?

DORVAL.

En Lorraine.

M. DE BALMONT.

Ainsi donc, quand vous avez livré votre ame à cette passion si violente, le Procès de M. de Saint-Yves étoit commencé... Procès dont la perte lui raviroit l'honneur!... Tel mérite que puisse avoir Mademoiselle de Saint-Yves, me pensiez-vous capable de recevoir jamais dans ma famille la fille d'un homme deshonoré?.... Le doute où vous étiez sur cet important événement, ne devoit-il pas vous engager à fuir, à triompher d'une inclination naissante?

DORVAL.

Cet effort eût été superflu....

M. DE BALMONT.

Vous ne pouvez surmonter vos passions, & vous voulez être Magistrat ?....

DORVAL.

Non, je ne pourrois détruire un sentiment si tendre, mais je saurois, s'il le falloit, le sacrifier à l'honneur; d'ailleurs, j'étois sûr de l'innocence de M. de Saint-Yves; sa réputation, jusqu'ici sans tache; la considération dont il jouit dans sa Province; la bassesse & la méchanceté reconnues de son adversaire, tout m'assuroit....

M. DE BALMONT.

Taisez-vous. Songez-vous que c'est à son Juge que vous parlez ?...

DORVAL, *à part.*

Je frémis !....

M. DE BALMONT.

Insensé, vous êtes sûr de son innocence ! Et quels témoignages vous en répondent ? Avez-vous examiné son affaire ? Avez-vous vu, confronté les preuves, les papiers, les défenses

défenses & les accusations réciproques? Non, vous n'avez consulté que l'amour qui vous égare; vous êtes passionné, vous êtes aveugle, téméraire; & ne vous attachant qu'à l'opinion qui vous flatte, si vous n'êtes pas injuste & calomniateur, c'est le seul effet du hasard. Dégradé, avili par un tel excès de foiblesse, vous osez concevoir le projet d'embrasser un état dans lequel la première de toutes les vertus, est d'être, sur-tout, inaccessible à la prévention!.... Et c'eſt mon fils qui s'abandonne à des égaremens si coupables!.... C'est lui qui, dominé par une folle passion, oublie tous ses devoirs, & jusqu'à la bienséance; c'est lui qui, dans la nuit, vient furtivement chercher mon Secrétaire, pour le questionner, l'interroger sans doute, & peut-être, le séduire!.... O Ciel! & voilà donc le fruit & la récompense de mes leçons & de ma tendresse! hélas, que le cœur d'un père est facile à tromper! Aujourd'hui même, quand vous me parliez de votre résolution, je la croyois solide, inébranlable; j'admirois la noblesse

de vos sentimens, votre courage & votre raison, je m'enorgueillissois de vos vertus; & vous m'abusiez!.... Ah, mon fils! ....

DORVAL.

Ciel, mon père, vous pleurez!.... (*Il se jette dans ses bras.*) O le plus respectable, le plus chéri de tous les pères, de tous les amis, ce ne sera point en vain que sur les fautes de votre malheureux fils, vous aurez répandu ces larmes précieuses & touchantes ! Non, je n'aurai point sans fruit vu ce visage auguste baigné des pleurs que mes foiblesses ont fait couler..... Je suis égaré, séduit; vous m'ouvrez les yeux; ah, ne doutez jamais de votre empire sur mon ame; l'amour funeste qui la déchire, m'est plus cher que ma vie.... mais votre estime, ô mon père, est d'un prix pour moi au-dessus de cet amour même!.... Je prévois tous mes malheurs; j'ai lu dans vos yeux la sentence de Monsieur de Saint-Yves.... & la mienne.... sa fille infortunée ne survivra point à l'opprobre de son père; elle a pour lui le sentiment que j'ai pour vous.... elle mourra!.... Je ne puis vous promettre

de vivre..... mais je vous jure de renfermer au fond de mon cœur ma douleur & mon désespoir ; cette plainte sera la dernière qui sortira de ma bouche ; oui, mon père, j'en fais le serment....

M. DE BALMONT.

Vous me promettez du courage ; vous reconnoissez vos fautes, & vous les aggravez encore ! A quoi ne m'exposez vous pas en me faisant voir l'excès de la passion qui vous domine ? Et si la tendresse que j'ai pour vous, si la pitié me séduisoient ; malheureux ! si par l'effroi que m'inspire l'état où je vous vois, vous alliez me ravir un instant le fruit de vingt ans de sagesse & de probité !....

DORVAL.

Ah, mon père, votre vertu sublime m'est connue....

M. DE BALMONT.

Eh, me croyez-vous insensible ?..... Sans doute je ferai mon devoir ; mais si vous me le rendez pénible, si vous m'enlevez toute la satisfaction que je trouvois à le remplir, n'avez vous rien à vous reprocher ?.....

DORVAL.

Hélas ! pardonnez aux transports d'un premier mouvement.... ne songez qu'à votre gloire, elle seule peut me consoler de tout..... oubliez mes égaremens, je vivrai, pour les expier, s'il est possible; oui, mon père, je me résigne à ma destinée..... Guidez-moi, ne m'abandonnez pas, & tout me deviendra facile pour vous consoler & pour obtenir mon pardon.

M. DE BALMONT.

Voilà les sentimens qui sont dignes de vous; je reconnois mon fils, je le retrouve enfin.... L'engagement que vous venez de prendre me rend déjà ma tranquillité; songez, mon fils, que vous ne pourriez y manquer sans détruire tout le bonheur de ma vie.....

DORVAL.

Ah, mon père.....

M. DE BALMONT.

On vient..... taisons-nous, & cachons notre agitation à tous les yeux.

SCÈNE VIII.

M. DE BALMONT, DORVAL, DURAND.

DURAND, *à M. de Balmont.*

MONSIEUR, j'ai fini mon extrait.... Il est cinq heures.....

M. DE BALMONT.

C'est bon, je vais m'habiller, & pendant ce temps vous me le lirez..... N'êtes-vous pas étonné, Monsieur Durand, de trouver mon fils ici?.....

DURAND.

En effet, Monsieur....

M. DE BALMONT.

Il venoit vous demander des plumes; ce n'est pas la première fois qu'il passe ainsi la nuit à écrire, à travailler.....

DURAND.

Aussi Monsieur est d'un changement.... il se tuera....

M. DE BALMONT.

Il m'a promis d'être plus raisonnable à l'avenir, & j'y compte. Adieu, mon fils. Venez, Monsieur Durand. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

DORVAL, *seul, après un moment de silence.*

Il me laisse!... Que deviendrai-je! Il me semble qu'il emporte avec lui toute ma force, toute ma vertu!.... Où va-t-il?... condamner Monsieur de Saint-Yves..... & dans ce doute affreux, je me trouve seul, livré à moi-même!..... Melcour, où est-il? que fait-il? Eh quoi, tout m'abandonne!.... Courons lui écrire; qu'il vienne; ah, jamais un ami ne me fut plus nécessaire! (*Il sort.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORVAL, *seul, tenant sa montre.*

Il est huit heures.... & Melcour ne vient point!..... Tout m'accable à la fois! La rigueur d'un sort déplorable, la sévérité d'un père, la froideur d'un ami!.... ah, c'en est trop; mon courage est épuisé..... (*Il se jette dans un fauteuil; il regarde à sa montre.*) Dans cet instant, le jugement est peut-être prononcé!.... Aimable & chère Adélaïde, dans quel état êtes-vous maintenant!..... Ah, je partage vos douleurs, vos tourmens; & vous l'ignorez! & vous ne le saurez jamais!..... (*Il se lève impétueusement.*) Non, non, avant de renoncer à vous, à la vie, je vous ferai connoître ce cœur infortuné qui vous adore.... Eh quoi, seroit-il possible qu'elle n'en eût pas pénétré le secret?... Hélas,

dans un temps plus heureux, j'osai quelquefois me livrer à la douce idée qu'Adélaïde, sans colère, avoit lu dans mon ame!.... Ah, s'il étoit vrai, si je pouvois me flatter d'être aimé, non, l'on voudroit en vain me séparer d'elle; si je suis aimé, je suis engagé, lié pour jamais..... Ses malheurs me la rendroient plus chère encore.... Je saurois braver pour elle l'opinion publique.... Mais mon père!.... ô pensée accablante! mon père, inflexible, me banniroit de sa présence!.... Comment supporter son indignation, son mépris, & la menace de sa malédiction?..... sa malédiction!.... je frissonne! cette seule idée me glace d'épouvante & d'horreur... L'amour pourroit me faire renoncer à mon père!... & quel père!.... Ah, jamais, jamais il n'aura sur mon ame ce fatal & criminel empire! Que plutôt ce jour qui me livre à des combats si cruels, soit le dernier de mes jours!.....
(*Il retombe accablé dans son fauteuil.*)

SCÈNE II.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR, *venant précipitamment.*

DORVAL !.....

DORVAL, *se levant.*

Quoi?..... c'est vous, enfin! ..... Ah, Melcour, pouvez-vous m'abandonner dans l'état où je suis!.... Depuis trois heures je vous attends.....

MELCOUR.

Mais, dans votre billet, vous me chargiez de m'informer des nouvelles de Mademoiselle de Saint-Yves....

DORVAL.

Eh bien, qu'en avez-vous appris?..... Elle est malade, sans doute, au désespoir; ne me cachez rien.

MELCOUR.

Je sors de chez son oncle, qui m'a dit

qu'elle étoit bien abattue, bien inquiette.

DORVAL.

O ciel !....

MELCOUR.

Elle ne s'est point couchée cette nuit.....

DORVAL.

Hélas, les mêmes craintes nous privoient du repos !

MELCOUR.

Mais, parlons de votre père, vous m'avez écrit qu'il étoit instruit....

DORVAL.

Il sait tout; j'ai tout avoué : vous voyez, Melcour, le plus infortuné des hommes, le plus foible, le plus incertain..... Je sacrifierois, sans balancer, à mon père le bonheur de ma vie.... mais savoir celle que j'aime baignée dans les pleurs, livrée au désespoir !.... Non, c'est une idée que je ne puis supporter !....

MELCOUR.

Attendez du moins l'événement, espérons.....

DORVAL.

Que j'espère ! Ah, l'espérance est un bien perdu pour moi sans retour !..... Je prévois le destin de Monsieur de Saint-Yves..... il sera condamné..... il l'est peut-être en cet instant.... Ah Dieu !....

MELCOUR.

Mais, comment pouvez-vous savoir....

DORVAL.

Eh, mon père ne me l'a fait que trop entendre.....

MELCOUR.

J'ai peine à me persuader....

DORVAL.

J'en suis sûr, vous dis-je..... Aujourd'hui Mademoiselle de Saint-Yves apprendra qu'un funeste arrêt ruine & déshonore son père ! .... Elle accusera le mien de l'opprobre répandu sur sa famille ! Mon nom, mon seul nom la fera frémir ; elle confondra dans sa haine, hélas ! trop fondée, le fils avec le père.... Elle me détestera !.... & je vivrois !.... & je me soumettrois à

cette horrible destinée!... Les conseils, Melcour, sont ici superflus; je ne suis plus en état d'en profiter, ni même de les entendre; ils aigriroient mes maux & ne pourroient rappeler ma raison.... La raison.... je l'ai perdue! j'y renonce, & je ne veux plus écouter que mon cœur.

MELCOUR.

Ne craignez point, cher Dorval, des avis hors de saison.... Hélas! je ne puis que me taire & pleurer avec vous!

DORVAL.

Oui, oui, abandonnez à lui-même un malheureux indigne de votre amitié.... Je ne mérite plus, en effet, que vous cherchiez à me consoler!....

MELCOUR.

Grand Dieu, est-ce ainsi que vous interprétez la crainte que j'éprouve de vous blesser, de vous déplaire?....

DORVAL.

Melcour, ah, mon cher Melcour, pardonnez-moi mes injustices!... Si je pouvois

vous peindre les combats, les tourmens de cette ame déchirée, j'exciterois votre plus tendre compassion, j'en suis sûr!.. Vous devez concevoir mieux qu'un autre l'excès de ma douleur; vous avez vu naître cette passion fatale, vous en avez suivi les progrès!..... Rappelez-vous ce temps fortuné, où, sans contrainte, sans inquiétude, je voyois Mademoiselle de Saint-Yves tous les jours! Pendant six mois entiers, je m'enivrai du plaisir de l'entendre, de l'admirer.... Rappelez-vous, Melcour, ces momens si doux!.... je la voyois, ou je parlois d'elle, ou j'entendois louer ses graces, sa modestie, cette bonté, cette douceur enchanteresse qui la caractérisent! .... Pouvois-je aimer un objet plus digne de fixer un cœur vertueux & sensible; la raison seule auroit-elle pu mieux choisir? .... Vous-même, n'en êtes-vous pas convenu mille fois avec moi? Ne m'avez-vous pas dit, cher Melcour, que sans le penchant qui m'entraînoit vers elle, vous l'auriez aimée! .... Non, il est impossible de la connoître sans l'adorer..... Hélas! vous savez la première cause de

mon attachement pour elle ; ce fut son respect, sa tendresse pour son père : comme elle étoit touchante en parlant de lui !.... Je voyois dans son ame tous les sentimens de la mienne ! Ah, ciel ! & cette conformité qui me charmoit, m'accable aujourd'hui ! Représentez-vous l'état où doit être à présent cette fille si tendre ! .... Et dans une heure, quand toute espérance lui sera ravie, que deviendra-t-elle ?.... Mais, pensez-vous qu'on puisse condamner son père ?.... Je le sens, je me flatte encore malgré moi..... Melcour, n'êtes-vous pas sûr au fond de votre cœur de l'innocence de M. de Saint-Yves ? Et pouvez-vous croire que les Juges....

MELCOUR.

Je conserve toujours les mêmes espérances.... d'autant mieux que je sais, à n'en pouvoir douter, que M. de Rozelles, malgré son apparente sécurité, est sorti hier au soir de chez votre père, fort triste & fort mécontent....

DORVAL.

Est il bien vrai ?.... Vous espérez ?....

Vous croyez ? .... De qui tenez-vous ce détail ?

MELCOUR.

D'un Parent de M. de Rozelles que je viens de rencontrer.

DORVAL, *embrasant Melcour avec transport.*

Ah, mon ami! .... si vous saviez quelle consolation vous portez au fond de ce cœur abattu! .... En effet, je me rappelle.... mon père parloit à l'Avocat de M. de Saint-Yves avec un air d'intérêt.... Et tout ce qu'il m'a dit ne devoit pas me prouver qu'il fût contre M. de Saint-Yves, au contraire.... Mais concevez-vous ma joie, mes transports, en recevant la nouvelle du gain du procès!.... en voyant le triomphe de M. de Saint-Yves! .... en pensant qu'Adélaïde attribuera ce bonheur, (le bonheur de sa vie) aux lumières, aux soins de mon père! .... Non, je serois trop heureux!.... Non, je ne dois pas me livrer à de si douces espérances.... que peut-être, hélas, dans un instant il faudra perdre pour toujours!....

MELCOUR.

Vous avez sans doute au Palais un de vos gens qui doit venir vous apprendre l'événement aussi-tôt qu'il sera décidé ?

DORVAL.

Non ; mon père, en partant, m'a fait promettre de n'y envoyer personne. Il veut lui-même m'annoncer mon sort !.... Quelle heure est-il ?

MELCOUR.

Neuf heures & demie.

DORVAL.

Ils sont assemblés depuis près de trois heures ! ....

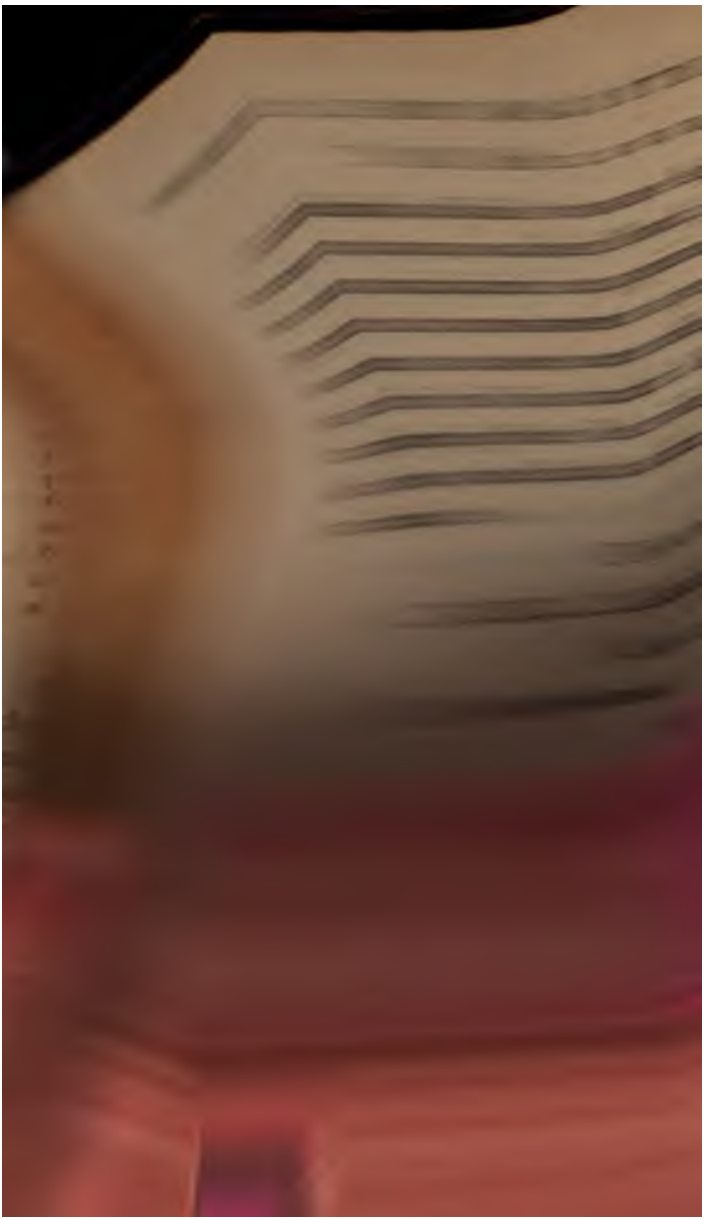
MELCOUR.

Nous n'aurons pas de nouvelles avant midi. . . .

DORVAL.

Ah, Ciel, quelle attente!.... J'ai toujours devant les yeux deux tableaux qui, tour-à-tour, se présentent à mon imagination..... Tantôt je vois mon père entouré de Juges, discutant froidement, & avec sévérité, sur

l'intérêt le plus cher à mon cœur.... Tantôt je vois Adélaïde pâle & tremblante, le visage inondé de larmes, invoquant le Ciel, comptant tous les momens, & livrée aux tourmens affreux de l'impatience, de la crainte & de l'incertitude.... Concevez-vous qu'on puisse supporter de semblables agitations ?.... Il me semble que je sens au fond de mon cœur une blessure douloureuse que chaque palpitation rouvre & déchire!... ces pleurs que je répands malgré moi, m'affoiblissent, sans me soulager.... Le moindre bruit m'étonne, m'inquiette & me fait tressaillir.... Ah, Melcour, que vous êtes heureux d'avoir su préserver votre ame de l'empire funeste des passions!.... En voyant en moi leur déplorable esclave, apprenez à les craindre encore davantage.... Elles ravissent à la fois la paix, la tranquillité, le courage & la raison, les plus solides biens & les seules vertus qui puissent ennoblir & distinguer l'homme!.... Ah! fuyez à jamais leur joug impérieux; que du moins le frappant exemple de mes égaremens soit une leçon pour mon ami!....



O U R.

1 nom du ciel !....

A L.

ndre !... Grand

U R.

L.

(*Il s'appuie*

s *& revient.*

...

?

est Saint-

MELCOUR.

J'attends de vous une leçon plus utile encore, mon cher Dorval; je n'ai su que me soustraire aux passions, vous m'apprendrez comment on peut les vaincre, comment une ame noble & courageuse sait enfin s'arracher à leur séduction, triompher de leur violence, & reprendre avec éclat sa force & sa vertu première.

DORVAL.

Ciel!.... Melcour!.... Entendez-vous?

MELCOUR.

Quoi donc?

DORVAL.

Un carrosse!.... dans la cour!.... Je ne me trompe point!....

MELCOUR, *lui prenant la main.*

Quel tremblement!.... Asseyez vous!....

DORVAL.

C'est mon père, sans doute!..... Ah, Melcour!....

MELCOUR.

Eh, calmez-vous, au nom du ciel!....

DORVAL.

Ah, que vais-je apprendre!... Grand Dieu!....

MELCOUR.

On vient....

DORVAL.

Je ne puis me soutenir. (*Il s'appuie contre une table.*)

MELCOUR *fait quelques pas & revient.*

Ce n'est point votre père!...

DORVAL.

Comment; en êtes vous sûr?

MELCOUR.

Eh, non, ce n'est point lui, c'est Saint-Clair!....

DORVAL.

Quelle odieuse importunité!... Que veut-il?.... Pourquoi l'a-t-on laissé entrer? Mais, peut-être sait-il des nouvelles; je tremble!....

MELCOUR.

De grace, mon ami, de la prudence.... Le voici.

DORVAL.

Trouvez donc un prétexte pour le renvoyer promptement.

MELCOUR.

Oui, laissez-moi faire....

SCÈNE III.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

JE viens attendre ici Monsieur de Balmont, si vous le permettez, afin de savoir sur le champ l'événement du Procès...

MELCOUR.

Monsieur de Balmont ne rentrera pas chez lui.... il dîne chez sa sœur.... & Dorval & moi nous allons sortir....

SAINT-CLAIR.

Ah, ah, cela est différent.... Je n'ai

pu aller au Palais ce matin ; j'ai veillé ; je sors de mon lit..... j'ai une santé affreuse.... Eh mais, bon Dieu, Dorval est malade aussi, comme il est changé !...

DORVAL.

Oui, je ne me porte pas bien.

SAINT-CLAIR.

Il a l'air d'un déterré.... cela est inoui... Ah ça, voulez-vous, pour vous égayer, que je vous dise des nouvelles ? En traversant les Tuileries, j'ai rencontré Gerneuil, qui passe sa vie chez Monsieur le premier Président, & il m'a dit qu'hier au soir *l'air du bureau* étoit absolument contraire à M. de Saint-Yves ... Gerneuil ne prend nul intérêt à tout cela ; il est comme nous entièrement neutre dans cette affaire ; & c'est un garçon qui a de l'esprit & qui voit bien ; ainsi cela est sûr..... Monsieur de Saint-Yves est un homme perdu, à présent cela peut se dire, il est vraisemblablement jugé..... Mais Dorval va se trouver mal !..... Melcour, regardez donc comme il pâlit !...

MELCOUR.

C'est un éblouissement, il y est sujet ; je vais le conduire dans sa chambre.....

SAINT-CLAIR.

Cet état est fort inquiétant.... Adieu, mon cher Dorval ; j'enverrai savoir de vos nouvelles. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

LAISSEZ-MOI, Melcour, je veux être seul. Sortez, je vous en conjure.

MELCOUR.

Eh quoi, vous suis-je à charge, importun !....

DORVAL.

Je me hais moi-même ; j'abhorre la vie ; je renonce à toutes consolations ; laissez-moi, vous dis-je.....

MELCOUR.

Ah, malheureux ! renoncez-vous à l'amitié ? Non, je ne puis le croire....

DORVAL.

Eh bien, vous le voulez, restez donc; soyez le témoin des peines que j'endure, & que rien à présent ne sauroit adoucir..... Ce n'est plus de la douleur que j'éprouve, c'est une rage, c'est une fureur insensée qui me consume & me dévore..... Voilà donc mes pressentimens justifiés.... Mon père va paroître, il m'annoncera froidement que M. de Saint-Yves est déshonoré; j'entendrai ces terribles paroles sortir de sa bouche.... Non, je ne pourrois modérer les violens transports d'un si juste désespoir.... J'offenserois mon père, j'exciterois sa colère..... Puisque c'est un si grand crime à ses yeux que d'être sensible, évitons sa présence.... S'il me voyoit, n'en doutez pas, indigné de ma foiblesse, il me chasseroit, me banniroit.... Il vaut mieux m'imposer un exil volontaire.... Adieu, Melcour.....

MELCOUR.

Mais, où voulez-vous aller?....

DORVAL.

Je l'ignore.... Je veux seulement fuir

les hommes, la société, le monde enfin, que je déteste.... Melcour, ce cœur est profondément blessé.... Mon parti est pris..... Cette maison m'est devenue odieuse.... Je n'y puis vivre désormais.....

MELCOUR.

Mais se peut-il que les discours d'un étourdi, de Saint-Clair....

DORVAL.

Je connois Gerneuil qu'il a cité, & je suis certain....

MELCOUR.

A la bonne-heure, je le suppose, M. de Saint-Yves est ruiné, déshonoré, sa fille est perdue pour vous; ce coup est cruel, j'en conviens; mais, si, n'écoutant qu'un aveugle désespoir, vous étiez capable d'abandonner la maison paternelle, d'oublier le respect, la soumission que vous devez au meilleur des pères, si l'amour vous dégradoit à ce point, Dorval, je vous verrois partir d'un œil sec; vous ne seriez digne ni d'être plaint, ni d'être regretté. Ah! se pourroit-il qu'une passion

passion fragile & passagère, née depuis dix-huit mois, l'emportât dans votre âme sur le sentiment sacré de la nature, & sur une amitié de dix ans! ... Va, je te connois mieux, la douleur t'abuse.... Consulte mieux ton cœur, tu verras qu'un ami véritable, qu'un ami (je l'ose dire) tel que moi, suffiroit seul pour attacher à la vie, & pour consoler des peines de l'amour.... Sortez donc, cher Dorval, de ce honteux accablement; osez compter davantage sur votre vertu; apprenez à souffrir avec courage; soyez homme enfin.

DORVAL.

Eh bien, guide-moi donc; conduis-moi; dispose du sort d'un malheureux qui s'abandonne à toi.... Que l'amitié m'arrache à cet affreux délire... Qu'exiges-tu? Parle? Que dois-je faire?

MELCOUR.

Te soumettre à ta destinée, telle qu'elle puisse être... Cacher ton amour & ta douleur, & ne verser ces larmes amères que dans le sein de ton ami....

DORVAL.

Je te le jure.... C'en est fait, ta vertu triomphe de ma foiblesse.... O fidèle & généreux ami, ta tendresse & tes conseils me rendent enfin à moi-même.... Tu me verras gémir encore.... Mais, j'en fais le serment, je ne formerai plus de projets insensés & criminels.... J'exciterai ta pitié par mes peines; mais du moins tu ne rougiras plus de mes égaremens....

MELCOUR.

J'entends du bruit!....

DORVAL.

Dieu!....

MELCOUR.

Pour le coup, cher Dorval, c'est votre père....

DORVAL.

Ah, ne me quittez pas, Melcour.... Allons au-devant de lui.... Je ne puis.... Je me meurs....

MELCOUR, *le soutenant.*

Ah, souviens-toi de ta promesse!..... rappelle toute ta force....

DORVAL.

Elle est épuisée!.... Ciel! je l'entends!...

MELCOUR.

C'est lui-même!.... Dorval, si vous m'aimez, songez à vos sermens.

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

M. DE BALMONT, DORVAL, MELCOUR.

M. DE BALMONT.

MELCOUR..... je suis charmé de vous trouver ici..... restez; je desirerois que vous fussiez présent à cet entretien, qui vous fera connoître si mon fils est véritablement digne de votre estime & de votre amitié. Vous savez tous ses secrets, ainsi je puis parler sans déguisement devant vous.

DORVAL.

Et bien, mon père!.... Monsieur de Saint-Yves est donc condamné?....

DORVAL.

Mon père.... vous paroissez attendri!... Ciel! malgré moi, j'ose espérer.... Ah, parlez, mon père....

M. DE BALMONT.

Monsieur de Saint-Yves....

DORVAL.

Eh bien!....

MELCOUR, *à part.*

Quel moment!....

M. DE BALMONT.

Monsieur de Saint-Yves est entièrement justifié!....

DORVAL.

Dieu!

MELCOUR.

Ah, mon ami!....

M. DE BALMONT.

Enfin il a gagné son procès complettement, & sur tous les points.

DORVAL, *se précipitant au col de son père.*

O mon père !....

MELCOUR.

Cher Dorval !....

DORVAL.

Monsieur de Saint-Yves a gagné son procès.... mon père !.... Ah, Melcour !.... (*Il l'embrasse.*) Mademoiselle de Saint-Yves !... Elle est heureuse à préſent !.... Elle est au comble de ses vœux !.... Ah, je suis dédommagé de tous les maux que j'ai soufferts !.... Quel bonheur peut se comparer au mien !....

M. DE BALMONT.

Modérez ces transports, mon fils....; je vais peut-être empoisonner votre joie ; je vais vous demander un pénible sacrifice....

DORVAL.

Il n'en est point qui puisse me coûter pour vous ; parlez, mon père.....

M. DE BALMONT.

Aujourd'hui la main de Mademoiselle de Saint-Yves vous honoreroit, mais cependant il faut y renoncer....

DORVAL.

Y renoncer!.... Juste ciel!.... Et pourquoi?....

M. DE BALMONT.

Il le faut, si ma réputation & ma gloire vous sont chères; j'étois le Rapporteur de M. de Saint-Yves; on croit, & j'avoue que j'ai beaucoup contribué au gain de son procès; si vous épousez sa fille, saura-t-on les détails qui me mettent à l'abri de tout soupçon de partialité; saura-t-on que je n'ai été instruit de vos sentimens qu'au moment d'aller au Palais? .... Voudriez-vous, Dorval, donner contre moi des armes à la calomnie, qui, jusqu'ici, n'a pu me noircir, ni même m'attaquer?....

DORVAL.

C'en est assez, mon père; vous ne demandez que le sacrifice de mon bonheur,

je ne balance point; le repos de ce que j'aime est assuré, Mademoiselle de Saint-Yves est heureuse, il suffit.... Que je serois vil à mes yeux, si je manquois de courage pour supporter un malheur qui ne doit faire souffrir que moi?... Ah, je vous ferai connoître que ce cœur égaré, que vous avez vu si foible, du moins n'est pas sans vertu!.... Oui, mon père, j'arracherai de mon ame ce funeste amour...., j'y renonce à jamais..... Je ne veux plus vivre que pour vous, (*tendant la main à Melcour*) & pour l'amitié.... Heureux si je puis à ce prix expier mes fautes, & regagner votre estime!....

M. DE BALMONT, *lui tendant les bras.*

Viens, mon fils, mon cher fils, viens dans les bras du plus fortuné des pères!.... Oui, j'accepte ce généreux sacrifice; il déchire ton cœur dans cet instant, mais quel bonheur il te prépare!.... Croyez, mon fils, que l'amour, ce sentiment fragile, ne survit point à l'espérance; il sera bientôt effacé de votre souvenir; alors, avec quelle satisfaction vous jouirez de la

reconnoissance de votre père, de l'estime, de l'admiration de votre ami, de Melcour, qui vous est si cher! Combien vous vous applaudirez de ce noble triomphe!.... Le louable orgueil dont il vous enflammera, suffiroit seul pour vous en récompenser.

MELCOUR.

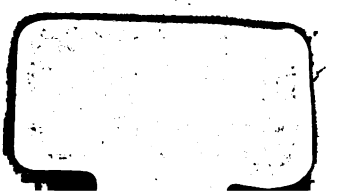
Ah, son ame est faite pour éprouver tous les délicieux mouvemens de cet enthousiasme sublime de gloire & de vertu!.. O Dorval, combien ce jour accroît & fortifie mon amitié pour vous!....

DORVAL.

Mon père!.... cher Melcour!.... Je ne puis vous répondre que par des pleurs..... mais ces pleurs n'ont rien d'amer.... non, déjà je ne suis plus malheureux!.... Quel sort ne seroit point adouci par tant de bontés & de tendresse!....

M. DE BALMONT.

O mon fils, graces au ciel je suis tranquille sur votre destinée; dans l'âge de la foiblesse & de l'erreur, vous savez vaincre vos passions & connoître le prix de l'amitié!

Ah, que ne dois-je pas attendre de vous!... Melcour, Dorval, mes chers enfans, aimez-vous toujours;... Par des conseils mutuels, affermissez-vous dans vos principes; éclairez-vous réciproquement sur vos fautes, & souvenez-vous que l'amitié n'est véritable que lorsqu'elle épure le cœur, perfectionne le caractère, & donne enfin de nouvelles vertus.

Fin du quatrième volume.